

Chers Amis,

Ce numéro du *Porche* clôt les *Actes* du colloque finlandais de Pieksämäki, au moment où nous songeons à participer à des festivités organisées à Turku, qui sera en 2011 capitale européenne de la culture. Nous vous tiendrons bien sûr au fait de l'avancement de ce projet, comme de tous nos projets internationaux. Parmi les *Actes* se distingue l'étude critique de la *Ballade du cœur qui a tant battu* due à Jacques Birnberg. Qu'on juge de son importance : elle invite à revoir les principes mêmes de l'édition des *Œuvres poétiques complètes* de Charles Péguy.

Suit la traduction de deux articles parus il y a quelque temps dans les *Problèmes d'histoire sociale et de culture au Moyen-Âge et au début des Temps Modernes*¹, l'un de Pavel Kryloff, l'autre de Youri Malinine. *Le Porche* abrite ensuite, et ce pour la première fois, des extraits de mémoires universitaires récemment soutenus et écrits par des passionnés : une étudiante de littérature², un étudiant d'histoire déjà familier des revues³. Ces deux jeunes plumes élargissent un peu plus le cercle de nos amitiés, et c'est très bien. *Le Porche* ne pouvait produire de ces deux mémoires riches et fournis que des extraits ; aussi voudra-t-on considérer certain début abrupt ou certaine conclusion « en falaise », comme dirait Péguy, comme des bizarreries à mettre, le cas échéant, sur le compte de notre propre découpage. S'ajoute à ces mémoires une étude franco-russe racontant à grands traits la vie d'une artiste ayant illustré Péguy : curiosité qui intéressera, nous l'espérons, nos lecteurs russes.

Jeanne d'Arc ne cesse de susciter de nouveaux ouvrages ; nous en analysons deux dans la rubrique désormais permanente des comptes rendus. La rédaction assure qu'elle rendra compte de tous les livres, s'ils sont en rapport avec nos deux figures tutélaires, qu'auteurs et éditeurs voudront bien lui envoyer. C'est d'ailleurs par cette voie, qui montre la confiance que nous accordons désormais les maisons d'édition, que nous avons eu connaissance des deux ouvrages cette fois lus pour vous. Le ton de ces recensions montre assez leur indépendance d'esprit.

Le Porche vous offre ensuite quelques instants de poésie. La couronne de Jeanne d'Arc s'agrandit d'un sonnet (non point péguin, puisqu'il fait quatorze vers !) qu'on aura l'indulgence de juger moins à sa réussite formelle qu'à son inspiration originale. Yves Avril nous propose ensuite un poème de Serge Avérintsev inspiré d'un thème de Simone Weil et placé sous le patronage de Venance Fortunat. La poésie bilingue devient une des spécialités de la revue, vraiment interculturelle. À preuves encore ces extraits poétiques de Thanh-Vân Tôn-Thât, qui sait prendre l'accent du souvenir dans *Le Pays d'avant*, emportant les lecteurs du *Porche*, une fois n'est pas coutume, vers l'Asie.

Attirons maintenant l'attention des lecteurs du *Porche* sur deux événements, l'un passé, l'autre à venir.

Margo Stanisławska-Birnberg, dont nos lecteurs ont lu une étude de « La résurrection de l'art aborigène » dans le numéro 21 du *Porche*, a présenté à Ormoy-la-Rivière et en terre péguiste, à Gif-sur-Yvette, une exposition sur l'art aborigène du désert central australien : « La voix de la terre », assortie de conférences et de diverses projections de films, du 22 septembre au 30 septembre 2007. « Les peintures rupestres aborigènes, remontant à 50 000 ans, font partie des œuvres d'art les plus anciennes sur terre. Elles constituent autant d'interprétations originales des mythes et ornaient les lieux de culte et les assemblées tribales. Ce n'est qu'au cours de la seconde moitié du XX^e siècle que les artistes aborigènes ont commencé à peindre sur toile et à utiliser des peintures acryliques. Cette forme vivante et originale de leur art est étroitement liée aux traditions de leur ancienne culture. » À défaut d'avoir pu assister à cette exposition, nous avons apprécié son remarquable site <http://www.artdudesert.fr/>

¹ Volume II, Saint-Pétersbourg, Édition de l'Université d'État de Saint-Pétersbourg, 2000, pp. 129-137 et 150-159.

² Évelyne Beuzit, aujourd'hui assistante éditoriale aux éditions normandes Orep, nous livre ici des extraits de son mémoire de maîtrise *Charles Péguy. La poétique de l'âme charnelle*, Université catholique de Lille, 2001. Comment est-elle venue à Péguy ? Eh bien tout simplement en le découvrant en licence à l'occasion d'un cours. Que les enseignants se le disent : faire lire Péguy fait vivre le péguisme !

³ On lira du même Thomas Roman, professeur agrégé d'histoire, « *L'Indépendance. Une revue traditionaliste des années 1910* », *Mil-neuf-cent*, n° 20, 2002, pp. 173-193 et « *L'Indépendance (1911-1913) et la crise de la bourgeoisie française* », *Revue française d'histoire des idées politiques*, n° 17, 2003. Ce sont des exploitations de son mémoire de D.É.A. : « *L'Indépendance, 1911-1913. Une revue traditionaliste des années 1910 dans le milieu littéraire parisien de la Belle Époque*, Institut d'Études politiques de Paris, 2001.

Laissons place pour finir à un communiqué venu d'une terre plus proche par les kilomètres, de Russie :

Du 13 au 15 mars 2008, le Centre d'Études Françaises, le Centre Jeanne d'Arc – Charles Péguy et la Faculté de Philologie de l'Université d'État de Saint-Petersbourg ont le plaisir de vous annoncer leur IX^e colloque international d'études franco-russes, portant ce titre ambitieux : « Russie et France : Modernisme, Post-modernisme, Anti-modernisme ».

Les communications et discussions s'organiseront autour des axes suivants : études péguistes, études claudéliennes, études johanniques, étude des échanges entre Russie et France.

Dans le cadre du colloque sera inaugurée la bibliothèque léguée au Centre Jeanne d'Arc – Charles Péguy de Saint-Petersbourg par le grand péguiste français Robert Burac (1935-2006). Ce colloque s'inscrit dans un contexte interdisciplinaire traditionnel pour les activités du Centre d'Études Françaises. Il se déroulera sur trois journées, proposera une série de conférences invitées et une série d'interventions sélectionnées sur la base d'un appel à communiquer.

Toute la rédaction du *Porche* souhaite aux organisateurs de ce colloque une pleine réussite dans leur entreprise et à tous ses lecteurs une excellente année 2008.

Romain Vaissermann

**Actes du colloque de Pieksämäki
5-6 août 2006**

Deuxième partie

Hua Mulan, une Jeanne d'Arc asiatique ?

Thanh-Vân Tôn-Thât
Université d'Orléans

On fait souvent de Jeanne d'Arc une allégorie nationale, au même titre que la Liberté guidant le peuple ou que sainte Geneviève, patronne de Paris. Cependant, il est d'autres figures féminines guerrières qui incarnent un idéal patriotique malgré les préjugés traditionnels associés à l'image de la féminité. C'est notamment le cas de Hua Mulan¹, jeune héroïne chinoise que les studios Disney ont récupérée il y a quelques années. Cette jeune fille part guerroyer pendant une douzaine d'années, déguisée en homme, pour remplacer son père âgé et malade. Il serait intéressant de rapprocher ce personnage historique entré dans la légende populaire et la figure controversée de l'Histoire de France.

Ancrage historique et géographique

Dans les deux cas, les jeunes filles viennent d'un village éloigné de la capitale, situé en Lorraine pour l'une, et pour l'autre dans les montagnes du centre de la Chine, non loin du fleuve Yang-Tse-Kiang et de l'actuelle ville de Wu-Han, dans la province du Hubei. Le *Poème de Mulan*, qui s'apparente à une ballade, est un classique de la littérature chinoise, mis en musique, chanté et appris par cœur par des générations d'écoliers, de même que Jeanne était une figure emblématique des manuels d'Histoire de France. Le personnage et son histoire ont fourni la matière à de nombreuses créations : opéra, chansons, récits, théâtre. Sous les Ming, Xu Wei (1521-1593) adapte l'histoire pour le théâtre (*zaju*) sous le titre *Ci Mulan tifu congjun* (« La Mulan féminine suit l'armée à la place de son père »). Adaptations qu'eut aussi à connaître *mutatis mutandis* le cas Jeanne d'Arc.

Le *Poème de Mulan* apparaît dans la *Collection de musique ancienne et moderne* recueillie par le moine Zhijiang en l'an 567 après J.-C. L'auteur anonyme l'a intitulé *Air militaire adapté pour la flûte*. Il appartient au genre des chants populaires *yuefu* (institution officielle qui envoie des lettrés pour recueillir des chants auprès du peuple) des dynasties du Nord, ce qui permet de supposer que Hua Mulan appartient au royaume des Wei (386-534), issus d'une fusion entre les Hans et des minorités du nord. Nombreuses sont les controverses concernant les contextes historique et géographique. Elle serait originaire de Wan dans le Hubei, de la province de Shangqiu dans le Heinan ou bien, troisième hypothèse, de la préfecture de Liang dans le Ganzu. En tout cas, elle serait originaire des plaines du centre. Cheng Dachang, de la dynastie des Song, raconte que Hua Mulan a vécu sous la dynastie des Sui et des Tang. Song Xiangfeng, de la dynastie des Qing, affirme qu'elle a vécu sous les Sui (581-618 après J.-C.). Aucune mention de ses exploits n'apparaît dans les livres d'histoire officielle avant l'époque des Song. Hua Mulan semblerait avoir vécu avant la dynastie des Tang. Ces chants remontent jusqu'au *Livre des odes* de la dynastie des Zhou de l'ouest (-XI^e siècle / -771 avant J.-C.), si bien que le personnage semble en définitive né de l'imagination populaire.

Pourtant en 1980, un certain Cao Xi publia un article intitulé « Nouvelle étude de la chanson de Mulan » dans le *Journal de Qiqihaer Normal College* dans lequel il s'appuie sur les récentes découvertes archéologiques de la grotte de Xianbei dans la chaîne du Daxing. Les inscriptions dans la pierre datant de 443 après J.-C., un panégyrique et d'autres documents historiques accréditent l'existence de Hua Mulan qui aurait elle-même écrit ce texte, après son retour, dans le style des chansons populaires.

Ce long poème narratif est l'équivalent d'une chanson de geste qui n'est pas uniquement consacrée aux exploits réduits au strict minimum (« Après cent batailles qui virent périr tant de généraux », p. 235) et à la vie militaires mais évoquent aussi un point de vue plus féminin sur la guerre, entre autres, ses impressions (paysages du Fleuve Jaune, des monts Yanshan, de la Montagne noire, de la Rivière noire), ses pensées, ses sentiments dans un contexte qui accorde une grande impression aux

¹ *Hua Mulan. Femme général de la Chine antique (roman)*, You Feng, 1998 : texte anonyme traduit et remanié par Yan Hansheng avec la collaboration de Marcelle et Pierre Schipers. – Toutes les citations renverront à ce texte. Une traduction en anglais est disponible sur <http://gator.dt.uh.edu/~chong/CPoetry/yiming/mulan/mu10.htm>

realia, notamment les costumes, le maquillage, les accessoires, la monture, la vie quotidienne militaire et familiale. Dialogues, descriptions et anecdotes fourmillent dans un récit haut en couleurs et plein de rebondissements picaresques.

Des figures de transgression

Dès l'ouverture, le caractère exceptionnel de cette aventure est annoncé dans un résumé saisissant (p. 7) :

Depuis l'antiquité, il est coutume que ce soient les hommes qui, les armes à la main, combattent sur les champs d'honneur pour défendre la patrie. Or notre histoire raconte comment, il y a mille trois cents ans, une jeune fille déguisée en homme, s'est fait enrôler dans l'armée à la place de son père affaibli par la maladie. En expédition pendant douze ans, elle reviendra finalement au pays natal saine et sauve, et couverte de gloire. Son bel exemple mérite d'être universellement connu et son nom, d'être honoré aujourd'hui comme il le fut par le passé. Elle s'appelle Hua Mulan.

Le personnage féminin étonne, car il subit une transformation physique et morale qui le fait sortir de son rôle habituel et de sa fonction traditionnelle dans une société dominée par les hommes et par les pères : la bergère de Domremy devient soldat et chef de guerre, la jeune fille de bonne famille « qui tissait, face à la fenêtre » (p. 233) se transforme en cavalière et en guerrière. Dans les deux cas, comme les Amazones de la mythologie grecque, elles laissent derrière elles l'ombre de leur féminité (chevelure, vêtements, activités) et prennent pour modèle celui de la virilité combattante. La sœur aînée de Hua Mulan, Muhui, sert de contre-modèle, conforme à la tradition chinoise, « jeune fille digne et bien élevée », ce qui sous-entend que sa sœur est dans la transgression (p. 19) : « Elle aidait sa mère au ménage et à l'éducation de son petit frère. » Hua Mulan et Jeanne d'Arc servent une cause qui les dépasse (le Fils du Ciel ou le roi de France) avec dévouement et abnégation. Jeanne d'Arc se sent investie d'une mission, inspirée par les voix qu'elle entend, alors que Hua Mulan choisit son destin et se sent responsable de sa famille en remplaçant son père vieux et malade et le frère aîné qu'elle n'a malheureusement pas (sa sœur a dix-huit ans, elle en a seize et le petit frère n'a que trois ans) au lieu de rester tranquillement à la maison auprès de sa mère et de sa sœur. Il n'y a pas chez elle de transcendance, seulement le sentiment d'un double devoir dicté par la piété filiale et la fidélité à la patrie. Tout est pragmatique, le choix de la selle, du fouet, de son équipement aussi bien que ses préférences, quand elle refuse en 441 après J.-C. les honneurs qui lui sont accordés et demande juste un chameau (ou un bon cheval selon les versions) pour revenir le plus vite possible chez ses parents, car elle craint d'être reconnue, ce qui montre qu'elle n'a pas tout à fait la conscience tranquille. Certains racontent qu'elle se serait suicidée avec sa propre épée pour échapper aux demandes pressantes de l'empereur qui aurait voulu en faire sa concubine après avoir appris sa véritable identité.

En usurpant une identité masculine, les deux jeunes filles (virginité et pureté des sentiments se confondent) se protègent des regards et des préjugés qui les empêcheraient d'accomplir leur mission. Leur acte de transgression est un acte de liberté qu'elles risquent de payer très cher, au prix de leur vie ou de leur bonheur. Le déguisement est une manière de tromper les autres mais le mensonge est pardonné, car la fin justifie les moyens. Hua Mulan joue avec le feu et avec son honneur. Les deux jeunes filles revendiquent le droit d'être des actrices de l'Histoire au lieu de se contenter d'en être des témoins ou des victimes, d'être des femmes passives, qu'elles soient sœur, fille ou épouse, gardienne du foyer déserté. C'est cette apparence masculine et ambivalente qui sera reprochée à Jeanne lors de son procès, les cheveux coupés et la tenue militaire étant vus comme un signe de rupture et un défi. Les compagnons de Hua Mulan eux, sont « sidérés : douze ans de vie commune / Ne leur avaient pas permis de découvrir / Que Mulan était une femme ! » (p. 237).

La transgression de la coutume va encore plus loin dans la mesure où Hua Mulan n'est pas l'épouse qui est intégrée dans sa belle-famille mais celle qui fait venir son époux dans son village natal et sa propre famille (p. 230 : « Dans ce cas, je te conseille de donner ta démission, et de revenir ici pour apprendre l'agriculture auprès de mon père ! ») mais il s'agit moins d'un conseil que d'un ordre à peine déguisé, inversant le schéma habituel de la soumission de la femme à l'homme (p. 238 :

« Sincèrement, je m'incline devant toi, devant tes mérites », dit le fiancé). Non seulement la jeune fille n'est pas une bouche à nourrir, un poids mort destiné à partir dans une famille étrangère, mais elle rapporte (fortune, honneur et beau-fils).

La voix féminine permet d'introduire une note lyrique, les sentiments venant tempérer les considérations stratégiques et le feu d'action militaire. Si la Jeanne d'Arc de Péguy chante avec nostalgie la Meuse et les paysages de son enfance, Hua Mulan se souvient également avec regret de ce qu'elle a laissé derrière elle et exalte ses sentiments filiaux et patriotiques. Ce n'est pas seulement un paradis perdu mais une terre à sauvegarder et à reconquérir. Le sentiment de la nature s'ouvre sur l'infini et la perception de la beauté cosmique du monde (pp. 78-79) :

Ô fleuve Jaune, écoute le chant de mon cœur,
Un chant consacré à un pays captivant
Où s'épanouissent partout les fleurs
D'une amitié aussi pure que la clarté lunaire
Aussi ardente que tes courants impétueux,
Où ton eau généreuse arrose inlassablement les champs,
Où le soleil vivifie ce paradis terrestre.
Qu'il est attachant, ce pays qui est le nôtre
Que nous devons défendre au prix de notre sang
Afin qu'il ne soit pas livré à la dévastation
De l'ennemi aux durs talons de fer !

Ô lune à l'éclat bleuté,
Tu as éclairé mon pays natal,
Tu as caressé les visages bienveillants de mes parents,
Et tu m'éclaireras là où me conduiront les combats.
Porte à mes parents
Que leur fille sera intrépide
Et qu'elle glissera comme les gouttes d'eau,
Se mêlant aux immenses fleuves Jaune et Bleu.
Car devant elle s'étendent
De majestueux paysages et la mer incommensurable !

Les morales de l'Histoire

L'histoire n'est pas dénuée d'in vraisemblances. En effet, comment croire que malgré la promiscuité de la vie militaire, les autres soldats n'ont pas deviné que Hua Mulan était une femme ? Comment imaginer une telle licence, l'absence de sanctions et au contraire une telle reconnaissance de tous (roi, famille, camarades, société) ? Sans compter l'hommage du fiancé qui transforme le récit en véritable hagiographie (p. 231) : « Oh, jeune Mulan, je pensais qu'après avoir retrouvé ton identité, ton village et les tiens, quelque chose aurait peut-être changé en ta personne. J'avais peur d'être déçu et, au contraire, ce qui me surprend, c'est ton ouverture d'esprit, ta personnalité franche et résolue. Moi, je sais que durant cette guerre, tu as surpassé beaucoup d'hommes, en talent, en esprit d'initiative et en décision. » La littérature devient un espace de liberté imaginaire où toutes les fantaisies sont permises, une fille prend la place de son père, une femme se déguise en homme, ne se contente pas d'être un simple soldat mais devient une « femme général », incite son fiancé à « démissionner » et à renoncer à une carrière plus brillante loin de la capitale, pour travailler la terre de sa belle-famille, dans un « humble village » (p. 230). La fin du chant nous fait penser à la morale d'une fable animalière faisant allusion aux lapins mâle et femelle (avec un clin d'œil grivois ?) :

Le lapin mâle cache ses attributs sous de longs poils,
La femelle dissimule ses yeux sous de longs cils,
Quand mâle et femelle courent côte à côte,
Pouvons-nous les distinguer l'un de l'autre ?

Hua Mulan ne cherche ni la richesse même si « on la gratifia de précieux présents » ni les honneurs puisqu'elle « déclina le poste de vice-ministre » et emprunte un chameau « afin de rentrer au plus vite dans son village natal » (p. 236). En effet, elle est accueillie comme un roi à la fois par ses parents et ses frère et sœur, le bonheur familial remplaçant les honneurs de la Cour impériale.

L'épopée au féminin se termine bien, sans sacrifice, alliant salut de la patrie et bonheur individuel. Le personnage ne renonce pas à sa féminité retrouvée une fois sa mission accomplie. Pas de dilemme cornélien puisque le frère d'armes devient compagnon de vie et que la camaraderie virile, l'amitié fraternelle n'excluent pas l'amour conjugal enfin récompensé. Hua Mulan n'a rien d'une Amazone farouche, Vierge rouge vouée au célibat ou au deuil d'un amour perdu et elle gagne sur tous les plans, en tant que guerrier couvert de gloire, fille et sœur digne de sa famille et épouse parfaite retrouvant son apparence d'antan et ses gestes de coquetterie féminine comme Peau d'Âne dans le secret de sa chambre de jeune fille (pp. 236-237) :

Au retour de leur fille, père et mère sortirent
Pour l'accueillir à l'entrée de la maison,
Sa grande sœur, pour cet événement,
Se coiffa avec appareil devant la fenêtre;
Et le jeune frère, à l'arrivée de cette sœur aînée,
Aiguisa son couteau, menaçant cochons et couvées. [...]
Face à la fenêtre, elle recoiffa ses cheveux ondulés,
Se regardant dans le miroir, refit son maquillage.
Quittant son uniforme de guerre
Elle retrouva ses atours de jeune fille.

Le Vietnam offre également un autre exemple de féminité victorieuse et inhabituelle avec les deux sœurs appelées les deux Dames Trung, Trung Trac (dont le mari a été assassiné par un gouverneur chinois) et Trung Nhi, vénérées dans tout le pays et dont le nom a été donné à des rues dans de nombreuses villes. Femmes vertueuses, à la tête d'une armée, en 39 après J.-C., elles organisent une révolte contre le joug chinois, point de départ de l'expulsion de l'envahisseur. Contrairement à Jeanne d'Arc, elles ne contribuent pas au sacre d'un nouveau roi, mais sont elles-mêmes sacrées reines, fondent une nouvelle capitale dans la province de Vinh-Phu, mais en 43, pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi, elles préfèrent se noyer dans le fleuve. Des temples ont été bâtis en leur honneur et une fête instituée au début du mois de février avec une cérémonie particulière : deux veuves vertueuses doivent baigner des statues en pierre dans le fleuve Rouge, puis des jeunes filles dansent en tenant deux bougies, au son de tambours frappés par deux jeunes gens déguisés en filles. Pour en revenir à Hua Mulan, on assiste à la naissance littéraire de l'héroïne et à l'émergence d'un nouveau modèle héroïque féminin plus humain et accessible. L'histoire écoutée aux portes de la légende se fait déjà sentir dans la mesure où la mise en abyme est explicite : « On consulta les douze livres portant ses exploits » (pp. 235-236). Revendiquant son droit aux honneurs et au bonheur, confondant intérêt collectif et cheminement personnel, réconciliant principe masculin et féminité épanouie, aspirations à la liberté, désirs d'émancipation et sens du devoir, Hua Mulan (féministe avant l'heure ?), cette sœur aînée de Jeanne d'Arc plus heureuse ou plus chanceuse que ses voisines vietnamiennes, est en réalité un nouvel Ulysse aspirant au retour dans son petit village natal, qui nous délivre une leçon de sagesse : il faut cultiver son jardin et visiblement, pour vivre heureux, vivons cachés. Mais la vraie vie reste la littérature pour celle qui combat, l'épée et la plume au poing.

L'image de l'écrivain dans la sculpture française au tournant des XIX^e et XX^e siècles

par Nina Kalitina
Université d'État de Saint-Petersbourg

Quel rôle dans la société le statuaire qui crée un monument (un monument, et non seulement un portrait) attribue-t-il à l'écrivain ? Quelle est, d'après lui, la mission de l'écrivain dans la société ? À quoi sert-il ? Parmi les nombreux sculpteurs de l'époque par nous considérée, nous avons choisi d'étudier deux figures éminentes, particulièrement brillantes, qui ont représenté des écrivains : Auguste Rodin (1840-1917) et Antoine Bourdelle (1861-1929). Tous deux ont sculpté d'expressifs portraits d'écrivains contemporains ou presque contemporains. On doit ainsi à Rodin le buste de Victor Hugo (1883 ; bien que des variantes de ce buste soient sorties par la suite de différents matériaux) ; à Bourdelle le buste d'Anatole France (1919). Ces portraits individuels (soulignons le mot) et magnifiques savent à travers une individualité non reproductible pénétrer la quintessence de leur sujet, exprimer la force de l'esprit, la puissance d'une intelligence. Ces deux écrivains sont d'un âge respectable, mais les signes de leur vieillesse le cèdent à une certaine complétude spirituelle qui passe au premier plan : manière de « stoïcisme face au visage du Siècle », d'après l'expression de Valéri Nikolaïévitch Prokofiev. Ces portraits valent par les détails, les teintes, les nuances surgissant dans l'expression des visages. Finalement, ce sont des chefs-d'œuvre d'analyse psychologique.

Il en va tout autrement des monuments. Il faut évoquer, de Rodin, deux compositions monumentales : l'hommage à Victor Hugo et celui à Balzac ; et de Bourdelle le monument à Adam Mickiewicz. L'hommage à Victor Hugo a coûté à Rodin, il faut l'avouer, de très longs efforts. La commande datait de 1889, quatre ans après la mort du grand homme. La première version a été écartée ; une nouvelle version a migré à travers divers jardins et parcs parisiens, mais son inauguration officielle n'a eu lieu qu'en 1909 ; Rodin ne s'arrêta pas pour autant d'apporter à son œuvre de nouvelles modifications. La longueur même du processus créateur, les précisions constantes et les changements successifs proviennent de la complexité du problème qui était proposé à l'artiste. Le statuaire comprenait bien que le monument devait tendre à une généralisation quasi universelle, et acquérir un sens en quelque sorte symbolique, bien plus que dans un simple buste. Dans son hommage à Victor Hugo, Rodin recourut donc à de nombreux éléments symboliques : Hugo est nu, tant un vêtement contemporain eût risqué de réduire la vie de l'écrivain à une époque donnée. Hugo, tel que le représente Rodin, est un dieu de l'Olympe et le temps ne lui peut porter aucun outrage. Assis sur un promontoire rocheux qui n'est pas sans rappeler l'île de Jersey, qui abrita l'écrivain en exil, Hugo est entouré de trois figures de Muses, qui ne sont que deux dans une des versions de l'œuvre. Certains y voient des symboles de l'œuvre poétique hugolienne, d'autres des allégories des âges de la vie (jeunesse, maturité, vieillesse). On le constate, Rodin cherche par ces éléments à compliquer la composition, à en rompre le caractère monumental, à échapper à la tentation d'une imposante silhouette unique.

Après avoir travaillé de façon expérimentale sur Hugo, le statuaire emprunta une autre voie dans son approche de Balzac, deuxième écrivain d'importance qu'il ait eu à étudier. Le monument à Balzac est proprement génial et fort novateur. C'est ce caractère insolite qui en son temps effraya la Société des gens de lettres : elle avait fait commande de l'œuvre en 1891 mais la désavoua. L'œuvre resta donc dans l'atelier de l'artiste... Rodin, qui avait donné toutes ses forces à cette œuvre, en saisissait toute l'importance : à des Américains qui lui proposaient un bon prix de la statue, il opposa un net refus ; car il avait créé l'œuvre pour la France et voulait qu'elle restât en France. La statue de Balzac, pensait Rodin, était l'aboutissement logique de toute sa vie. Il en revendiquait avec fierté l'entière responsabilité et finit par se satisfaire d'en rester l'unique propriétaire¹. Zola dans sa lettre à Rodin du 8 décembre 1894 n'implorait-il pas l'artiste, au nom du génie et au nom de la littérature

¹ Auguste Rodin, *Testament*, éd. consultée : Saint-Petersbourg, Azbouka, 2002, p. 402 [en russe].

française, de ne pas faire attendre plus longtemps au public son Balzac ? Zola souhaitait ardemment que Rodin offre à l'éternelle capitale de la France le signe divin de sa suprématie¹.

Que représenta donc la statue une fois achevée, en 1897 ? Par quoi s'étaient donc finies des années d'un travail acharné ayant confronté les portraits faits de Balzac de son vivant, les témoignages de ses contemporains, après avoir entrepris divers séjours sur les traces de l'écrivain en Touraine, après avoir également mis à contribution de nombreux modèles dont la silhouette ou la complexion du visage pouvaient rappeler les traits de Balzac ? Mieux : la fameuse *Comédie humaine* en maint passage avait été lue et relue, pensée et repensée par Rodin.

Les critiques de Rodin ont l'habitude, à propos du monument à Balzac, de rappeler la description du visage de l'écrivain par Lamartine : « C'était la figure d'un élément de la nature. Elle possédait tant d'âme qu'elle portait comme rien le poids de son corps. »² Balzac se mettait à incarner pour Rodin, peu à peu, le processus créateur, le grand œuvre, le dépassement de soi. C'était comme si l'œuvre elle-même avait paru sous les traits de Balzac³. Et Bourdelle, disciple de Rodin, eut des mots perspicaces à propos du *Balzac* : il y voyait l'œuvre la plus expressive de son maître, née du tournoiement intérieur de passions éclatées en un immense corps métallique doué d'âme. Le spectateur Bourdelle entendait même dans la profondeur d'un bloc dense le bouillonnement du génie humain⁴.

Ainsi donc le chemin par lequel passa Rodin pour créer son *Balzac* n'était pas le même que celui de son *Hugo*. Dans le monument le plus récent, Rodin part d'allégories extérieures et cherche le symbole dans la forme même. C'est la langue de sa plastique, et non les éléments narratifs, qui « travaille » la forme. La statue de Balzac est un monolithe et se présente d'un bloc. Au premier abord, le spectateur saisit l'énormité quasi titanique, le caractère informe mais signifiant de ce qu'il a sous les yeux. Aucun geste, aucune lueur, aucun détail ne vient contrecarrer cette impression immédiate. Balzac est vêtu d'une blouse lourde dont les larges plis tombent à même le sol. Ces plis ne sont pas tous identiques, mais ils sont tous parallèles. En eux le mouvement s'est figé et, bien que forgés de métal, ce métal ne fait que renforcer la dynamique d'ensemble que l'on ressent. Une large tête aux cheveux longs tombant sur les épaules vient parachever et couronner ce mouvement. Les traits du visage sont creusés et paraissent même hyperboliques : un gros nez, sourcils broussailleux, cou mangé dirait-on par la blouse et la crinière. En somme, la tête d'un géant, un de ces visages pleins de sens qui expriment le combat intime des passions dans le cœur de l'artiste. L'œuvre et en particulier l'œuvre d'un écrivain, c'est de vrai quelque chose de grand, d'important, d'imposant. D'où une réponse à la question initiale qui se posait à nous. L'écrivain dans la société contemporaine, c'est le centre où se rencontrent toutes les forces de cette société, c'est la quintessence de ses tendances morales.

Bourdelle n'avait pas la même conception de la forme. Le *Monument à Mickiewicz* est commandé en 1908 à Bourdelle par un comité franco-polonais. En 1910, Bourdelle avait déjà mûri la composition globale du monument ; mais d'autres commandes et le début de la Première Guerre mondiale ont provoqué l'interruption de son travail. Bourdelle ne revient à Mickiewicz qu'en 1924 ; le monument sera achevé en 1928. Rappelons que Bourdelle meurt l'année suivante, le 1^{er} octobre, peu après l'inauguration officielle de sa dernière œuvre, en quelque sorte testamentaire. Nous n'analyserons pas toutes les parties du monument, largement narratif et lié à l'histoire de la Pologne. Nous nous concentrerons sur la figure du poète lui-même, qui devient un symbole, mais un symbole tout à fait différent de celui utilisé par Rodin. Bourdelle conserve en effet la physionomie de Mickiewicz telle qu'attestée par l'histoire et des *realia* comme le manteau à pélerine, le *carrik*. Mais l'art du portrait pratiqué ici s'écarte de celui du buste d'Anatole France. Les traits sont fortement accusés, presque entaillés : nez droit, sourcils arqués, yeux en amande, profonde cavité buccale aux bords inférieurs, barbe courte en style géométrique. Ce qui vaut du visage vaut du reste du corps. Le vêtement a des plis encore plus soulignés, transmettant le mouvement : le Mickiewicz de Bourdelle est un voyageur, un prophète, qui va de l'avant, appuyé sur son bâton et levant sa main gauche pour désigner l'avenir.

¹ Auguste Rodin, *op. cit.*, p. 561.

² Cité par Rainer Maria Rilke, *Auguste Rodin*, trad. fr. Catherine Caron, La Part commune, 2001, p. 74.

³ Auguste Rodin, *op. cit.*, p. 45.

⁴ Antoine Bourdelle, *L'Art de la sculpture*, Moscou, Iskousstvo, 1968, p. 117 [en russe].

Chaque partie du monument, chaque détail fait signe au dehors. La démarche ? Un pas ample. La tête ? Sous l'emprise de l'inspiration et légèrement en arrière. Les pans du carrik ? Diagonaux et tranchés. Quelle est donc la réponse apportée par Bourdelle à notre question première ? Avant tout, que l'écrivain est un prophète, un messie, venu porter le Verbe aux hommes. Bien sûr, la personnalité des écrivains représentés détermine dans une large mesure l'interprétation qu'en donnent nos deux sculpteurs ; mais tous deux se rejoignent à notre avis en un point. En un point qui différencie ces monuments de tous les autres qui peuvent décorer parcs, jardins et places de ce même Paris, telle la statue de George Sand (1904) par François Sicard (1862-1934) au jardin du Luxembourg. Cette dame du siècle a bien quelque charme et sa robe élégante entoure son assise de plis remarquables. Mais le petit livre tenu en main gauche, loin de renvoyer au statut de l'écrivain, fait penser à l'attribut de quelque mondaine : un sac, peut-être ? La manière du sculpteur en est restée à l'académisme d'une patte mièvre et impressionniste ; elle ne montre aucunement l'importance de George Sand, l'une des représentantes les plus brillantes du mouvement romantique.

Trad. R. V.

La Ballade du cœur de Charles Péguy : paysage mental et amorces de paysages suivi d'Observations sur l'édition du poème dans la Pléiade

Jacques Birnberg
Université Monash, Melbourne

Invité à donner une contribution à un bulletin de l'Amitié Charles Péguy consacré au thème du paysage dans l'œuvre de Péguy, j'ai cru nécessaire de choisir comme cadre de ce thème le poème qui se situe lui-même, aux dires de certains exégètes, au cœur de cette œuvre. Le fait que ce poème soit resté inachevé et qu'il est pratiquement impossible d'imposer un ordre indiscutable au fruit de cette création fiévreuse et intermittente, difficile même à dater, militait en faveur de ce choix¹.

Contrairement à ce qui se passe pour les grands poèmes publiés du vivant de Péguy, les paysages dans les strophes parues pour la première fois sous le titre de *Quatrains*² n'ont guère retenu l'attention des lecteurs et ne semblent y jouer qu'un rôle mineur. Dans une composition dont le poète lui-même disait que « ces quatrains en arrivent à se présenter comme des inscriptions [...] lapidaires »³, ce qui peut être évoqué, ce sont des amorces de paysages.

La notion de paysage mental me semble adéquate pour rendre compte de trois traits significatifs dans l'œuvre de Péguy. Soit le poète métaphorise dans des ébauches de paysages ses propres déchirements, soit il perçoit le paysage comme témoignage de la création divine, soit encore et, en particulier dans la *Ballade du cœur*, le paysage issu des lectures, celles notamment de l'épopée hugolienne, s'inscrit dans la trame du paysage poétisé, lorsqu'il ne se superpose pas sous forme de citations dans le corps du poème.

Notons qu'à leur parution sous l'Occupation, les *Quatrains* ont assez rapidement attiré l'attention des connaisseurs. Dans *Front National* du 3 mars 1945, rendant compte du *Péguy* de Romain Rolland, Raymond Queneau affirmait :

Quant à sa poésie, il faut surtout en retenir les *Quatrains*. [...] « C'est dicté », disait Péguy d'une page bien venue. Et, en effet, ces 1104 quatrains semblent « dictés ». Il y a, certes, un fil conducteur : la *Ballade du cœur qui a tant battu*, mais pour le reste Péguy se laisse aller, suivant les caprices d'un dictionnaire de rimes.⁴

En 1945, Queneau avait le droit d'ignorer les problèmes d'édition que posait ce texte posthume. Les fidèles de Péguy ne se sont pas laissés décourager par ces problèmes. C'est *La Prière de Péguy*, d'Albert Béguin, qui a probablement incité le critique allemand Friedhelm Kemp à consacrer en 1947-1948 un article de huit pages à l'analyse des *Quatrains*. Après avoir situé ce poème tant dans la tradition lyrique française que dans l'œuvre poétique de Péguy, il constate qu'il s'agit d'une suite de quelque mille cent quatrains formés sur l'alternance de vers de six syllabes et de tétrasyllabes, les uns et les autres renforcés par des rimes croisées, à certaines exceptions près constituées par le recours à des vers libres (« *reimlose Verse* »). Il relève que Péguy ne se plie pas à l'alternance classique des rimes masculines et féminines. Le cœur du poète acquiert des dimensions universelles ou nationales. La définition du contenu du poème à cette date semble relativement adéquate. L'extrait suivant peut en témoigner :

¹ Sur le temps et les modes de création, cf. Jean Onimus, *Introduction aux Quatrains de Péguy*, C.A.C.P., n° 9, 1954, ch. I, pp. 11-14 ; Julie Sabiani, « La Ballade du cœur ». *Poème inédit de Charles Péguy*, Klincksieck, 1973, pp. 33-34, 39 sqq., en particulier 62-63.

² Charles Péguy, *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1941, édition de Pierre Péguy [sigle : OPC].

³ Cf. Charles Péguy, *Lettres et entretiens*, édition de Marcel Péguy, L'Artisan du Livre, 1927, p. 195 ; cité par J. Onimus, *Introduction aux Quatrains de Péguy*, op. cit., p. 18.

⁴ Voir Raymond Queneau, *Bâtons, chiffres et lettres*, Gallimard, 1965, p. 181. Queneau se serait trompé de cinq quatrains. Ceux qui le connaissent penseront plutôt que le correcteur de la revue de 1945 aura pris un 9 pour un 4. Que Queneau n'ait pas rectifié dans la réédition de 1950, ni dans celle de 1965, n'étonnera pas ceux qui sont habitués aux coquilles que Queneau prend un malin plaisir à laisser subsister dans ses propres œuvres.

Le rythme de base du poème est le battement du cœur mesurant l'écoulement du temps. Comme le cœur est le siège des passions et les vertus veillent au bon ordre et à la modération de celles-ci, le poème prend de même l'allure d'une procession solennelle des sept vertus chrétiennes. Celles-ci fonctionnent comme images analogiques et hiératiques des infortunes temporelles et, en tant que symboles et directives marqués par la virginité, transforment le cœur de l'histoire. Cependant, les vertus doivent leur grandeur au fait qu'elles sont axées sur le cœur, dont les passions constituent précisément la matière de leur activité.¹

Le commentateur allemand établit ce que l'opposition entre vertus théologiques et vertus cardinales doit à l'enseignement traditionnel de l'Église. Il est conscient des menaces que les séductions font peser sur le cœur du poète. La lutte de ce cœur belliqueux pour son honneur, pour son salut temporel et éternel se répercute sur le sens dans lequel évolue l'histoire universelle. Il ne s'agit pas seulement de poésie moralisatrice édifiante, mais d'aboutir à une construction de soi dans l'ordre du divin, en se livrant à un examen de conscience et à travers un anéantissement sans cesse repris du vieil homme (« [...] *es sich nicht um eine bloss moralisierende ædificatio, sondern um ein Exercitium des Gewissen-erforschung und eine in der ständigen Selbstzerstörung durch die Himwendung auf das Göttliche errungene Selbst-Erbauung handelt* »)². Ainsi, dès la fin des années 1940, des lecteurs prenaient conscience de la complexité et de la place particulière des *Quatrains* dans la poésie de Péguy.

En 1954, Jean Onimus croit pouvoir affirmer que « les *Quatrains* n'ont pas été publiés dans l'ordre de leur composition. Chose invraisemblable, ils ont été édités pour la plupart dans l'ordre inverse du manuscrit original »³. En fait, comme Julie Sabiani devait le démontrer dans sa thèse publiée en 1973, les difficultés d'établissement du texte dépassaient de beaucoup ce que Jean Onimus pouvait en savoir vingt ans auparavant. Aussi, l'édition que Julie Sabiani a procurée pour la première fois dans la réédition des *Œuvres poétiques complètes* en Pléiade, en 1975, donne de la *Ballade du cœur* une version non seulement considérablement augmentée, mais dont l'ordre de composition a été totalement remanié⁴. Il s'agit donc d'un poème très différent de celui qu'avaient connu les lecteurs des *Quatrains*. Pourtant, sur le sens chrétien de l'œuvre, l'essentiel avait été formulé par Jean Onimus, puis par Roy Jay Nelson⁵ et si Julie Sabiani a affiné les interprétations de ses prédécesseurs et renchéri sur leurs conclusions, elle maintient l'exégèse sur le même cap qu'eux. Onimus avait commenté les quatrains qui se rapportent à la tartufferie dont s'accuse le poète et affirmé : « Elle [cette tartufferie] se développe au plus profond, dans cette articulation du temporel et du spirituel, où se noue la conduite humaine, témoignant ainsi de l'impossibilité d'être vraiment pur [...] »⁶.

Julie Sabiani, sur la base d'une documentation plus fournie que celle dont pouvait disposer Onimus, confirme l'existence d'une « distance de l'image que [Péguy] donnait de lui au grand jour [...] et la part honteuse de l'ombre. S'il publie les *mystères* qui chantent la joie et l'allégresse, il ne peut que rédiger dans le secret [...] les *quatrains* qui avouent sa misère. [Péguy est] déchiré, déconcerté de se découvrir double. »⁷ Onimus avait déjà noté que « Péguy ne se console pas d'être double » et à l'instar de Kemp, Sabiani nomme les *quatrains* « cet impitoyable examen de conscience »⁸. Tous ces auteurs arrivent à des conclusions similaires à celles de Roy Jay Nelson, qui a étudié les *quatrains* dans le cadre de l'ensemble de l'œuvre poétique de Péguy et l'a définie comme une poésie du sacré. « À part les

¹ Page 344 de Friedhelm Kemp, „Die Vierzeiler Charles Péguy“, *Romanistisches Jahrbuch*, Hamburg, Band I, 1947-1948, pp. 343-360 (c'est moi qui traduis) : „Der eine Grundrhythmus des Gedichtes ist der Schlag des menschlichen Herzens, gleichsam das Uhrenhafte des Zeitenganges. Wie aber das Herz der Sitz des Leidenschaften ist, auf deren Ordnung und Mässigung sich die Tugenden beziehen, so ist das Gedicht zugleich eine feierliche Prozession der sieben christlichen Tugenden, die als hieratische Gegenbilder der menschlichen zeithaften Nöte, als jungfräuliche Sinn- und Richtbilder das Herz der Geschichte umwandeln. Sie empfangen aber ihre Grösse eben erst dadurch, dass sie auf dieses Herz hingeeordnet sind, dessen Leidenschaften ja eben der Stoff ihrer Tätigkeit sind.“

² *Id.*, p. 351.

³ J. Onimus, *Introduction aux Quatrains de Péguy*, *op. cit.*, p. 23.

⁴ Les références aux quatrains porteront leur numéro dans l'ordre adopté par Julie Sabiani et leur numéro de place dans la page citée. Nous nous limitons aux numéros d'ordre des quatrains dans les classifications.

⁵ Roy Jay Nelson, *Péguy poète du sacré. Essai sur la poétique de Péguy*, C.A.C.P., n° 13, 1960.

⁶ J. Onimus, *Introduction aux Quatrains de Péguy*, *op. cit.*, p. 59.

⁷ J. Sabiani, « La *Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy*, *op. cit.*, p. 84.

⁸ J. Onimus, *Introduction aux Quatrains de Péguy*, *op. cit.*, p. 56 ; J. Sabiani, *La Ballade du cœur. Poème inédit de Charles Péguy*, *op. cit.*, p. 85.

passages sur les vertus [...], la souffrance de l'être châtié par l'Esprit forme le thème principal et le vrai sujet du poème.¹ » Roy Jay Nelson, citant le quatrain :

Bélier embarrassé
Dans le buisson,
Égorgé pour le fils
De la maison.²

le commente ainsi : « Le fils de la maison c'est Péguy, qui, sans ce sacrifice du cœur, se croirait en péril de damnation. Péguy associe donc sa peine au sacrifice propitiatoire, commun à toutes les religions.³ »

En note, l'exégète constate qu'André Rousseaux dans *Le Prophète Péguy* arrive par des raisonnements différents à la même conclusion⁴. Jean Onimus, invoquant Bernanos et Pascal, avait de même mentionné « le sens surnaturel de la souffrance et même de l'échec : et par la suite la joie mystérieuse qui résulte de la défaite temporelle parce qu'elle peut être sur un autre plan, invisible, un triomphe véritable.⁵ »

Julie Sabiani cite le même quatrain pour illustrer une pensée du psychiatre Carl Jung, dans le cadre de sa théorie de l'inconscient collectif et des images archétypiques, lesquelles « servent à inclure dans un cadre général et supra-individuel le cas d'espèce personnel qui paraît unique et insoluble [...], le dard douloureux que plante toute situation exceptionnelle, l'impression d'isolement qu'elle inflige, se trouvent supprimés et l'individu relié à l'humanité toute entière. »

L'éditrice de la *Ballade* ajoute : « Jung compte au nombre de ces images *la souffrance du héros symbolique sur laquelle repose toute la religion chrétienne*. Or, n'est-elle pas partout présente dans les *quatrains*, annoncée par le sacrifice abrahamique ?⁶ »

Mon intention n'est pas de faire une lecture différente de la *Ballade*, mais d'examiner la question des paysages ou d'amorces de paysages : leur présence est-elle significative dans ce poème, eux, dont les fonctions ont été valorisées par les commentateurs pour l'œuvre entière de Charles Péguy ? L'importance de ce qui fait la base du paysage dans l'ensemble des grands poèmes a été suggérée en quelques lignes par l'auteur du *Paysan céleste*, Georges-Emmanuel Clancier :

[...] un poète si exactement, si totalement *terrien*, attaché à sa terre avec autant de passion simple que le marin peut l'être à la mer [...]. Poésie plane que celle de Péguy, comparable à un immense champ aux rayons tracés de main forte ; comme les vagues immobiles, égales de terre labourée, chacune toute proche de celle qui la précède comme de celle qui la suit, les mêmes mots se retrouvent dans chacune, la différence et la progression ne s'établissant que très lentement sur un rythme invariable, celui de qui marche à la fois pesant et solide, fatigué et pourtant infatigable.⁷

Lorsque Francine Lenne écrit en 1992, dans un numéro du bulletin de l'Amitié Charles Péguy consacré au « paysage selon Péguy » :

Les régions que nous fait imaginer l'œuvre de Péguy ne sont pas bien nombreuses [...]. C'est le regard qui compte pour lui plus que la chose regardée. [...] Paysages « témoignages », paysages « promenades », ils ont encore cette autre caractéristique essentielle : ils sont les paysages de la « patrie charnelle »,⁸

¹ R. J. Nelson, *Péguy poète du sacré, op. cit.*, p. 117.

² QU. 146, P 1289-7.

³ R. J. Nelson, *Péguy poète du sacré, op. cit.*, p. 119.

⁴ Neuchâtel, La Baconnière, 1946, voir l'appendice, t. II, pp. 365-375. Cf. R. J. Nelson, *Péguy poète du sacré, loc. cit.*, n° 7 du ch. VIII.

⁵ J. Onimus, *Introduction aux Quatrains de Péguy, op. cit.*, p. 73.

⁶ J. Sabiani, « *La Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*, p. 104.

⁷ *Panorama de la poésie française*, t. 2, *De Rimbaud au surréalisme*, Seghers, 1991, p. 194. (1^{re} édition : 1953, où la citation figure aux pages 220-221).

⁸ *B.A.C.P.*, n° 58, avril-juin 1992, pp. 65, 67.

elle associe à sa façon les terres, le mouvement à ce que la poésie de Péguy donne à voir : les paysages de la Lorraine, des pays de Loire, de l'Île-de-France, de Paris.

Dans le même numéro du *B.A.C.P.*, Jean-Marc Besse, procédant à une « Lecture de la *Note conjointe* » renforce, à propos du paysage selon Péguy, l'idée de cette proximité de la terre que Clancier dégageait de la structure même de l'œuvre :

[...] pour accéder à la dimension véritable des choses [...], il faut y aller *au plus près*, au plus proche. Et plus encore, il faut rester en bas. On trouve chez Péguy cette décision en faveur du bas ou du proche, de l'humble, de l'*humus*, de la terre, qui apprennent au regard à surprendre le tout-fait [...].¹

Alain Rey mentionnait en 2004 dans un de ses programmes radiodiffusés l'étymologie commune d'*humus* et d'*humain*.² Mais le caractère humain du paysage tel que Péguy le regarde et le donne à voir procède d'une origine divine, comme le rappelle Robert Burac dans le même numéro du *B.A.C.P.* : l'univers pour Péguy serait un texte dont Dieu est le grand typographe. « Les paysages de Péguy évoquent tous le Paradis »³, ajoute l'éditeur des *Œuvres en prose complètes* publiées à la Pléiade.

Toutes ces citations permettent de constater la charge de positivité qu'exégètes et commentateurs attribuent presque unanimement aux paysages de Péguy. Il serait alors compréhensible que les paysages n'aient pas une importante fonction à remplir dans un poème aussi désespéré que la *Ballade* et que leur faible présence ne serve qu'à contrebalancer quelque peu le climat généralement pessimiste de l'œuvre. Les choses sont pourtant loin d'être aussi simples et aussi tranchées.

La première grande difficulté est de définir les conditions dans lesquelles certains vocables, certaines périphrases, certaines parties de strophes ou certains quatrains entiers peuvent être qualifiés de paysages ou, au moins, d'amorces de paysages. Avant d'aborder cette question, je tiens à préciser que je partage l'approche méthodologique de Roy Jay Nelson, selon lequel les images dans l'ensemble de l'œuvre poétique de Péguy – et donc les paysages en tant qu'images – fonctionnent tantôt comme symboles, tantôt comme métaphores. Nelson a dénombré vingt-deux « symboles », reprenant là un terme dont Péguy a donné sa propre définition⁴ et qui désigne les images qui reviennent le plus fréquemment chez Péguy. Au nombre de ces symboles, la Terre, les Plantes, l'Eau, le Feu et la chaleur, le Plat et l'Ondulé, la Rigidité et la Souplesse entrent à divers titres dans la composition des paysages. À propos du dernier symbole énuméré, Nelson écrit :

Les paysages poétiques de Péguy sont presque exclusivement de deux sortes. Le décor nous montre soit la plaine rase d'un plateau, soit un « souple vallon » près d'un coteau. [...] Il ne s'agit que des images de souplesse et de rigidité dans le terrain [...], le paysage décrit reflète le ton moral du poème [...], dans les *Quatrains* [...] voici le cœur devenu paysage :

Cœur mal apprivoisé,
Désirs farouches,
Coteau mal déboisé,
Tout plein de souches.⁵

En dépit de la phobie de Péguy pour la métaphore, tous les exégètes se servent de ce trope pour caractériser les images de Péguy. La regrettée Simone Fraisse a démontré, dans le cinquième recueil de la collection « Charles Péguy » qu'elle dirigeait aux Lettres Modernes chez Minard, que cette phobie est tributaire des préjugés du XIX^e siècle à l'encontre de ce que les auteurs considéraient

¹ *B.A.C.P.*, n° 58, *op. cit.*, p. 98.

² Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction du même Alain Rey, on lit : « au niveau plus ancien où *homo* serait lié à *humus*, par l'idée de 'terrestre', un rapport formel entre *homo* et *humanus* est plus que vraisemblable », Le Robert, t. 2, 1998, p. 1754.

³ *B.A.C.P.*, n° 58, *op. cit.*, pp. 85, 87.

⁴ Cf. « Un essai de monopole », A 1466-1467.

⁵ Roy Jay Nelson, *Péguy poète du sacré*, *op. cit.*, ch. I, pp. 13-47, en particulier, pp. 39,40. Quatrain 22, P 1275-7.

comme des artifices des sciences du langage et de la rhétorique. Péguy, qu'il en ait conscience ou non, se sert des figures du discours et notamment des métaphores¹.

Dans la mesure où les comparaisons du cœur ou du vécu du cœur peuvent être assimilées à des métaphores, les métaphores abondent dans la *Ballade* en nombre et en diversité, du fait que le poète donne à son cœur et aux drames que ce cœur a vécus des dimensions cosmiques. Sans prétendre dresser une liste exhaustive, illustrons notre propos par un classement des métaphores, limitées à celles qui peuvent avoir un rapport direct avec des paysages².

A. Le Cosmos

- 1) Équivalents : *vaste univers* (qu. 38);
- 2) Firmament : *ciel décoloré* (qu. 37) ;
- 3) Astres : *Soleils sur les maisons* (strophe 751) ;
- 4) Lumière : *baigné / Dans la lumière* (qu. 261).

B. Planète Terre

- 1) Saisons : *Vaste comme un été* (qu. 39) ;
- 2) Éléments : *feu du dernier jour* (qu. 1060) ;
- 3) Intempéries : *vendangé / Par des cyclones* (qu. 253) ;
- 4) Entités géographiques : *îles, / Orientales* (qu. 35) ;
- 5) Mers et Océans : *ta ville / C'est la plus grande mer* (qu. 1181) ;
- 6) Cours d'eau : *Un fleuve qui déborde* (qu. 106) ;
- 7) Montagnes : *Volcan de lave* (qu. 83) ;
- 8) Reliefs : *coteau mal déboisé* (qu. 22) ;
- 9) Surfaces planes : *Hersé comme une plaine* (qu. 255) ;
- 10) Rives : *les rives de Loire* (qu. 542) ;
- 11) Bois et Forêts : *ballier sauvage* (qu. 23) ;
- 12) Végétaux : *vieil arbre écorcé* (qu. 20) ;
- 13) Faune : *Vieux sanglier forcé* (qu. 20) ;
- 14) Lieux de culte : *le Pinde / Sacerdotal* (qu. 33).

C. Habitat

- 1) Villes : *villes / Occidentales* (qu. 35) ;
- 2) Lieux exotiques : *Dans Ecbatane* (qu. 474).

D. Constructions

- 1) Monuments antiques : *Pyramides* (qu. 31) ;
- 2) Lieux de culte : *Temple de sagesse* (qu. 74) ;
- 3) Résidences seigneuriales : *Ton château sur la roche* (qu. 76) ;
- 4) Habitations : *Derrière l'horizon / de nos maisons* (qu. 140) ;
- 5) Routes : *la route est longue* (qu. 340) ;
- 6) Ouvrages flottants : *Vaisseau bondé* (qu. 122) ;
- 7) Ports : *Port où s'est échoué / Le lourd vaisseau* (qu. 1100) ;
- 8) Lieux de sépulture : *Sol jalonné de tombes* (qu. 345).

E. Lieux cultivés

- 1) Jardins : *jardin mal sarclé* (qu. 24) ;
- 2) Champs : *Sillons bourrés* (qu. 258).

¹ Voir « J'ai horreur de l'éloquence », *Revue des Lettres modernes*, série « Charles Péguy », n° 5 : « L'écrivain », 1990, pp. 57-80.

² Je me limite à un seul exemple, pas forcément le plus frappant, pour ne pas allonger cette nomenclature.

F. Campagnes militaires

- 1) Troupes en attente : *Était massée / La vieille garde* (qu. 356) ;
- 2) Mouvement de troupes : *Fleuve mouvant* (qu. 393) ;
- 3) Scènes de carnage : *Les bataillons fauchés / Au ras du sol* (qu. 427) ;
- 4) Campagnes antiques : *Les éléphants montés / Par des rois nègres* (qu. 495) ;
- 5) Campagne de Russie : *les clairons gelés* (qu. 423) ;
- 6) Insurrections : *Tant de fois déparé / Aux barricades* (qu. 568).

Pour chaque point de la nomenclature, on trouvera un nombre plus ou moins important de métaphores. Les lieux du culte, par exemple, si l'on inclut les métonymies telles que *nef, flèche, porche*, figurent dans plus de cinquante strophes¹. Ou les bateaux, si l'on inclut des métonymies, telles que *mâture, bouchon², beaupré*, sont présents dans au moins une trentaine de quatrains³. À partir de là, si chaque métaphore devait suffire à une amorce de paysage, on pourrait facilement aboutir à la présence, élémentaire si l'on veut, de paysages dans des centaines de strophes. Toutefois, il me semble nécessaire de marquer la différence entre le regard du poète et celui du lecteur, en d'autres termes de décider de ce qui peut être qualifié d'amorces de paysages en fonction de critères de réception. J'aboutis, il est vrai, à un nombre très supérieur de strophes que celles mentionnées en regard du thème des « paysages contemplés » par Julie Sabiani en annexe de son étude, mais les strophes choisies par elle ne figurent pas toutes parmi celles qui correspondent aux critères susdits⁴. Par exemple, l'éditrice de la *Ballade* inclut au nombre des paysages contemplés le quatrain :

Triel et Trianon,
Trie en Vexin,
Saclay, Lévy – Saint-Nom,
Bièvres, Lieusaint.⁵

Certains de ces noms de lieux correspondent pour sûr à des paysages familiers au poète. Mais pour le lecteur, celui du temps de Péguy, comme du nôtre, ces noms se rapportent à ceux que l'on peut retrouver sur une carte, si ce lecteur n'a pas habité ou fréquenté le Vexin, l'Essonne ou visité Versailles. Un nom de lieu, par lui-même, n'évoque qu'exceptionnellement un paysage. Le nom de Paris peut faire penser à la Ville-Lumière, mais aussi au siège du gouvernement ou au centre de grands événements historiques. Tout dépend du contexte. Par contre, les Pyramides ou les Propylées évoquent inmanquablement dans l'esprit du lecteur cultivé un paysage associé aux monuments parmi les plus célèbres de l'Antiquité. C'est pourquoi certains vocables suffisent à amorcer l'image d'un paysage, mais ils seront peu nombreux à remplir une telle fonction. Cela peut être le cas de noms communs (le désert, qu. 40), de noms propres devenus génériques – « Monument de grandeur, / Ô Mausolée » (qu. 78). Dans ce cas, la périphrase renforce la vision d'un tombeau de très grandes dimensions, sans être indispensable. Par contre,

Bâtiment incurvé,
Vaisseau nautique,
Galère concavée,
Trière antique.⁶

est une série de bimots (substantif + adjectif épithète), faisant métaphoriquement du cœur une embarcation, sans que leur association constitue l'amorce d'un paysage maritime. Alors que le quatrain

¹ Quatrains 33, 75, 268, 275, 361, 362, 458, 530, 1079, 1080, 1113, 1114, 1120, 1123-1154, 1167-1173 et la 10^e strophe de l'Annexe, P 1438-4.

² « 4. Spécialement *Navigation*, néologisme [en parlant d'une embarcation] », *Trésor de la langue française*, sous la direction de Paul Imbs, t. 4, Éditions du CNRS, 1975, p. 750.

³ Quatrains 116-122, 126-129, 216, 217, 614-617, 620, 622, 623, 656, 659, 663, 987, 1009, 1100, 1179, 1180.

⁴ J. Sabiani, « *La Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*, p. 259.

⁵ Quatrain 765, P 1358-7. Il correspond au quatrain 53, p. 485-7 dans *OPC*.

⁶ Quatrain 116, P 1286-3.

Sur la mer démontée
D'ingratitude
Vieille nef mal pontée
De servitude¹

incorpore les éléments d'un tel paysage dans la représentation des déboires du cœur, un cœur qui se trouve confronté à l'ingratitude de la passion qui l'asservit, comme un vieux rafioteur peut l'être à l'ingratitude des éléments dont sa survie dépend. Une embarcation en soi est un objet, une embarcation en mouvement sur la mer peut être une représentation visuelle de l'ordre du paysage maritime. Néanmoins, dans beaucoup de quatrains, il est malaisé de déterminer si la représentation visuelle permet à l'imagination de conférer à l'objet représenté la dimension d'un paysage. Dans le doute, j'ai penché pour la négative. De ce fait, je n'ai retenu qu'un faible nombre de quatrains dont tout ou partie atteignaient cette dimension. L'appréciation de ce qui peut ou non constituer une amorce de paysage reste forcément subjective. Selon ma propre lecture, les paysages métaphoriques sont faiblement représentés dans le poème. Par contre, ils sont répartis sur l'ensemble des deux parties de la *Ballade*, la *Ballade de la peine*, la *Ballade de la grâce*, de longueur presque égale : respectivement 750 et 711 strophes. Du premier quatrain, qui évoque par périphrase le paysage que peut constituer un monument antique jusqu'au quatrain 1142, qui donne de la cathédrale de Chartres une vision de l'ordre du paysage, je dénombre 144 strophes, qui comportent des amorces de paysages. Seules 27 strophes de la *Ballade de la grâce* font partie de notre dénombrement, dont 21 sont consacrées aux visions de cathédrales.

58 quatrains portent dans leur intégralité sur des métaphores de paysages. 18 d'entre eux évoquent les campagnes militaires napoléoniennes, les paysages de champs de bataille, lieux de carnage, dans la tonalité et parfois la paraphrase des vers les mieux connus de « l'Expiation »². Ils figurent tous dans la première ballade. Leur écho dans la deuxième partie, depuis la redistribution organisée par Julie Sabiani, les quinze strophes célébrant la présence des cathédrales et des basiliques du culte catholique romain « dessus le monde » et spécifiquement des cathédrales de Troyes, d'Amiens, de Reims et de Chartres³. Le poète aménage une transition du monument à la personne à laquelle il est consacré, à la Vierge qu'il invoque, par deux quatrains où le nom n'est plus celui du lieu de culte que par métonymie : il est davantage le nom de la mère de Dieu qui fait l'objet du culte. Dans ces quatrains-là, le poète donne à pondérer plutôt qu'à voir. Dans l'ordre de succession de ces quatrains, le second, où l'élément visuel est plus accentué, aurait peut-être davantage sa place avant le premier :

Notre Dame de Beauce
En pauvreté
Au-dessus de la fosse
De ta cité.

Notre Dame de Beauce
En pauvreté
Droite dessus la fosse
De ta cité.⁴

Malgré la présence de cette vision de position dominante qui était dans les quatrains précédents celle de la cathédrale, je n'ai plus inclus ces quatrains dans le décompte de ceux où s'amorce un paysage métaphorique. Une configuration différente aurait pu modifier la connotation.

Les autres quatrains qui portent dans leur intégralité sur des amorces de paysages évoquent des lieux cultivés par l'homme pour sept d'entre eux (qu. 258, 259, 271, 600, 610, 763, 764), des lieux naturels familiers, en général envisagés sous des aspects tourmentés, pour six quatrains (qu. 106, 281, 295, 346, 542, 589), des embarcations sur fond de mer, également pour six quatrains (qu. 126, 216,

¹ Quatrain 126, P 1287-4.

² Quatrains 356, 363, 368, 371, 415, 420, 423, 427, 428, 436-439, 441-443, 494, 498. Cf. Victor Hugo, *Les Châtiments*, livre V : « L'autorité est sacrée », poème XIII, section II, 2^e strophe, v.21 (qu. 356) ; 3^e strophe, v.1 (qu. 393) ; section I, v. 6 (qu. 415).

³ Quatrains 1115, 1120, 1123-1128, 1136-1142.

⁴ Quatrains 1143 et 1144, P 1401-1 & 2.

614, 616-618)¹, bois et forêts ou leurs éléments pour deux quatrains (qu. 23, 696), la maison paternelle vue à distance « au terme du chemin » ou « au creux de ce vallon » dans deux quatrains (qu. 710, 711), au milieu de toute une série de quatrains où la maison est considérée dans ses parties constitutives, mais non dans son environnement, des « soleils descendus/ Derrière l'horizon » (qu. 140) et enfin le Paris des barricades et des cavalcades (qu. 568). D'autres types d'amorces de paysages ne figurent que dans des termes isolés, des périphrases ou des parties de strophes : les monuments antiques (neuf quatrains),² les lieux exotiques (sept quatrains)³, les résidences seigneuriales (qu. 76, 277), les lieux de sépultures (qu. 345, 1116- 1119).

Au terme de ces énumérations, je doute avoir apporté beaucoup de neuf et même du bien fondé d'une recherche qui tend à isoler le thème choisi du développement du poème. Puisque ce développement est difficile à connaître, comme l'a prouvé Julie Sabiani⁴, il n'est peut-être pas inutile d'aborder le poème par un côté mineur, mais néanmoins significatif. Les métaphores de paysages sont loin d'être tous édéniques, loin s'en faut. Qu'il s'agisse de lieux naturels ou d'images maritimes, ils participent au climat tourmenté dans lequel le poète se livre à l'investigation de ses échecs et de ses souffrances. Les monuments du passé auxquels le cœur s'identifie sont soit des prisons, soit des tombes. Les évocations de champs de bataille sont d'une violence et d'une cruauté impitoyables, comme les contradictions qui déchirent le scripteur. Toutefois, comme les commentateurs l'ont relevé, les paysages dans l'œuvre de Péguy se caractérisent par la positivité. C'est le cas des lieux de culture, des lieux de promenades aimés du poète, où il rencontre « la Jeune Espérance » (par exemple, les quatrains 763, 764 et 768). Julie Sabiani a évoqué à leur sujet « le regard du poète pendant qu'il jardinait à Lozère » et la formule de Bernanos, qui a parlé du « printemps franciscain » de notre littérature⁵. Si le cœur est un maraudeur, un larron, son environnement semble l'inciter à l'offense. Les mêmes actes distillent à la fois peines et plaisirs (qu. 600-614). Les images de champs de bataille amalgament aux souffrances et aux défaites l'héroïsme et la grandeur de ceux qui se sacrifient et corroborent ainsi la perception déjà mentionnée du caractère paradoxal de ces évocations, où la souffrance présente comporte la promesse de la joie et de triomphes sur un plan différent. Ce plan est mis en valeur dans la *Ballade de la grâce*, par la longue suite de quatrains consacrés aux lieux du culte marial. En fin de compte, dans ce poème empreint de pessimisme, les amorces de paysages métaphoriques contribuent de manière significative au rééquilibrage des tendances qui déchirent et de celles qui consolent le cœur du poète et lui laissent espérer une fin heureuse.

Observations sur l'édition de la Pléiade de la *Ballade du cœur*

La présente publication et bien d'autres ne pourraient être envisagées sans les travaux de Julie Sabiani, qui ont fourni aux lecteurs de Péguy un texte bien plus satisfaisant que celui des *Quatrains* dont ont disposé ceux qui les lisaient dans la Pléiade entre 1941 et 1975. Toutefois, les exigences de la critique génétique se sont beaucoup amplifiées au cours des dernières décennies. De nos jours, quand on dispose d'états préparatoires des textes, ceux que la littérature intéresse s'attendent à ce que les personnes qui ont la charge d'une édition n'opèrent pas de sélection dans la reproduction de textes manuscrits ou dactylographiés qui ont précédé le texte définitif. Cela vaut pour des œuvres publiées du vivant de l'auteur. Cela vaut *a fortiori* pour des publications posthumes, où personne ne peut affirmer avec quelque degré de certitude quels auraient été les choix de l'auteur. Julie Sabiani, comme avant elle Jean Onimus, a critiqué à juste titre les lacunes de l'édition des *Quatrains*. Elle affirme dans sa « Notice » de la *Ballade du cœur qui a tant battu* : « Accrue des 304 strophes et des fragments de strophes publiées chez Klincksieck en 1973, la *ballade du cœur qui a tant battu* est ici restituée dans son intégralité [...] »⁶.

¹ Seule l'association des quatrains 617 et 618 permet de les inclure ensemble, en tant que suite syntaxique, dans mon décompte (P 1342-2 et 3).

² Quatrains 31, 32, 78, 133, 274, 362, 367, 534, 628.

³ Quatrains 33, 34, 35, 474, 487, 494, 498.

⁴ Voir P 1269-1270.

⁵ J. Sabiani, « La *Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*, pp. 126, 127.

⁶ P 1266.

Elle rappelle également la méthode adoptée par Péguy dans sa composition définitive d'*Ève* et ajoute :

Nous pensons qu'il eût organisé la *Ballade* selon la même méthode, refusant les essais avortés et certaines strophes dont la facture médiocre ou la moindre signification nuisent à l'économie de l'œuvre. Cette liberté étant le privilège exclusif du créateur, nous avons pris le parti d'une reproduction exhaustive pour les quatrains achevés. On trouvera même ici le texte d'ébauches qui nous ont paru nécessaires à l'intelligence d'un épisode, ou utiles pour révéler l'ampleur d'un thème projeté. [...] Mais la plupart des quatrains incomplets, brouillons et projets de rimes, ainsi que les doublets, ont été écartés de cette édition qui ne pouvait admettre l'apparat critique souhaitable.¹

Cette décision est, hélas, contradictoire dans ses termes et va à l'encontre des pratiques contemporaines d'éditions de textes posthumes.

Les fragments de strophes numérotés dans l'ouvrage de 1973, dans l'ensemble des « quatrains inédits » de Péguy², sont au nombre de cent, portant le total des strophes inédites à 402, si l'on défalque les deux quatrains déjà publiés que Julie Sabiani croit nécessaire d'intégrer dans cet ensemble. Ce sont la première et la troisième strophes de cet ensemble³. Comme le rappelle Julie Sabiani, l'édition de 1941 et celles qui ont suivi comportaient 1109 strophes. L'édition qu'elle-même a procuré de la *Ballade* en compte 1461, auxquelles il convient d'ajouter les douze strophes non classées⁴, soit 1473 strophes. Une simple addition des 402 strophes inédites aux 1109 *Quatrains* donne 1511 strophes. Julie Sabiani a écourté l'édition de trente-huit strophes⁵. Ce décompte n'inclut pas les textes non numérotés, qui occupent quarante-deux pages de l'ouvrage de 1973⁶. Ces pages comportent deux quatrains entiers reproduits⁷, un quatrain entier non reproduit⁸, 62 strophes de trois vers, 192 strophes de deux vers, des monostiques et des strophes de vers fragmentaires. On y trouve un certain nombre d'amorces de paysages, comme par exemple :

dominant de ta crypte
la mer Égée
inscrit dans l'hypogée⁹

dont il n'y a pas d'exemple dans les vers sélectionnés pour l'édition du poème. Revenons aux strophes numérotées non reprises dans l'édition de 1975. Une seule d'entre elles – celle qui porte le numéro 272 – est un quatrain complet :

La maison de ton père
Est là devant
Enracinée en terre
Fumée au vent

¹ P 1271-1272.

² J. Sabiani, « *La Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*, ch. III, pp. 135-200.

³ J. Sabiani, « *La Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*, p. 136 (pour la justification de leur insertion, voir p. 199). Il s'agit des quatrains 42 et 133, P 1278-1 et 1288-2.

⁴ P 1437-1438.

⁵ Ces strophes et fragments de strophes figurent sous les numéros 15, 99, 195, 272, 341-343, 367, 368, 383-401 dans J. Sabiani, « *La Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.* Cela ne fait que vingt-huit strophes. Cela signifie-t-il que dix strophes de l'ancienne édition auraient également été écartées, peut-être à titre de doublets ?

⁶ J. Sabiani, « *La Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*, ch. IV, pp. 201-242.

⁷ Comme strophes non classées : P 1438-1 & 2. Cf. J. Sabiani, « *La Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*, p. 209, VI, 1^{re} strophe et p. 233, VI, 2^e strophe.

⁸ « Ô cœur inapaisé / de paix, de guerre / ô cœur inépuisé / source et fontaine » (J. Sabiani, « *La Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*, p. 210). Ce quatrain partage avec le quatrain 355 (P 1313-1) les deux premiers vers et, partiellement, le troisième : ce n'est pas un doublet.

⁹ J. Sabiani, « *La Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*, p. 208.

Ce quatrain aurait pu être qualifié d'amorce de paysage, contrairement à la série des quatre autres quatrains- tous édités pour la première fois en 1975¹. Un cinquième quatrain avec le même vers initial était également inédit².

Quant aux vingt-sept autres strophes, cinq se composent de trois vers³, seize de deux vers, un seul d'un début de vers plus deux vers et cinq d'un seul vers.

Mais à cela ne se limite pas la mise à l'écart d'autres quatrains dans cette édition dite « intégrale ». Déjà en 1973, Julie Sabiani avait rejeté en note quatre quatrains, dénommés « strophes refusées ». L'éditrice explique en ces termes sa décision :

[...] nous n'avons pas cru devoir classer dans cette première section quatre quatrains, pourtant achevés au brouillon, mais que Péguy lui-même n'a pas retenus au moment de les recopier sur fiches. [...] Deux de ces quatrains se retrouvent dans le manuscrit second, mais amputés du quatrième vers :

dans la fuyante plaine
sous l'horizon
tu fuis à perdre haleine
cœur sans maison

les trois premiers vers de ce brouillon [...] ont été recopiés [par Péguy]⁴

Cette strophe n'a pas été reprise dans les rééditions successives de la *Ballade*. Rien n'en signale l'existence. Pourtant, si Julie Sabiani a tenu à respecter la volonté de Péguy, en supprimant ce quatrain, elle n'a pas pu s'empêcher d'en tenir compte, à juste titre d'ailleurs, dans son exégèse du poème, où elle le cite en entier comme témoignage des affres de Péguy, resté solitaire, face au bonheur du couple qu'il avait lui-même contribué à unir⁵. Quelle légitimité a dès lors une censure de laquelle on s'exclut ? Comment savoir ce que le poète défunt aurait retenu ou écarté des inédits et s'il serait revenu ou non sur ses repentirs ? On publie de nos jours les brouillons, les notes marginales, les textes abandonnés de bon nombre de grands auteurs. Pourquoi Péguy devrait-il être moins bien traité ? Pour une œuvre aussi difficile à éditer que la *Ballade*, c'est précisément la totalité des textes existants qu'il serait indispensable de rendre accessible aux lecteurs. De plus, si les éditions Gallimard ont consenti en 1975 à une refonte aussi importante de l'édition des *Œuvres poétiques complètes*, des références nouvelles et précises aux textes disponibles en dehors de l'édition elle-même ne devraient poser aucun problème, lors d'une prochaine réédition. Claude Debon a amendé l'édition qu'elle a procurée des œuvres poétiques de Raymond Queneau, à chaque réédition du tome premier des *Œuvres complètes* de cet auteur. Ce serait un exemple à suivre, si, comme j'en suis convaincu, les éditeurs de l'œuvre de Péguy ont sa fortune littéraire à cœur.

¹ Quatrains 706-709, P 1352-1 à 4). Ils correspondent aux numéros 269-271 et 273 de J. Sabiani, « *La Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*, pp. 177-178.

² Il s'agit du quatrain 717 (P 1353-3), qui figure sous le numéro 281 à la page 179 de J. Sabiani, « *La Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*

³ Ils figurent sous les numéros 99, 195, 341, 394, 398, *ibidem*.

⁴ J. Sabiani, « *La Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*, pp. 199-200.

⁵ J. Sabiani, « *La Ballade du cœur* ». *Poème inédit de Charles Péguy, op. cit.*, p. 95.

« La Bonne Lorraine » vue par Vladimir Nabokov

Ioulia Miroshina
Université d'État de Saint-Petersbourg

Vladimir Nabokov (1899-1977) manifesta à plusieurs reprises son intérêt pour la poésie, qui fut constant pendant sa vie. Son œuvre poétique est d'ailleurs presque symétrique de sa vie. Les dates de parution des deux recueils de ses poèmes (et ils ont même titre) le montrent : le premier fut publié en 1916 (*Stikhi*, « Vers ») et le dernier en 1979 (*Stikhi*, « Vers »). Nabokov garde à juste titre l'image d'un écrivain qui s'est rendu célèbre en premier lieu par son œuvre en prose. Plus précisément, on doit avouer que la poésie de Nabokov reste comme secondaire par rapport à ses œuvres romanesques et dramatiques, sans doute faute de circonstances historiques et linguistiques favorables. Ainsi, la majorité de la poésie nabokovienne, étant publiée en russe, apparaît dans les journaux émigrés, avec une circulation limitée ; elle souffre finalement du même destin que la plupart des œuvres russes de l'émigration pendant l'entre-deux-guerres.

En traduisant ses œuvres en anglais, Nabokov a commencé de conquérir un public plus large. Sa première grande publication poétique date de 1920. Et ces poèmes furent publiés dans plusieurs journaux de l'émigration imprimés en Europe occidentale : Riga, Prague et surtout Berlin. Le journal le plus reconnu auquel il collabora fut *Rul'* (« *Le Gouvernail* »), quotidien de Berlin. C'est justement là que « La bonne Lorraine », qui nous intéresse, a paru, pendant la période berlinoise du poète. D'abord publié dans *Rul'* le 16 septembre 1924, il fut par la suite repris dans le recueil poétique *Vozvratchéniyé Chorba* (*Le Retour de Tchorb*, 1929). Remarquons une variante d'importance : d'abord paru dans *Rul'* sous le titre « La belle Lorraine », le poème réapparaît ensuite sous le titre « La bonne Lorraine ».

Ajoutons par parenthèse chronologiquement que le poème de Nabokov « La bonne Lorraine » date du milieu des années 1920, période où les artistes se tournent fréquemment vers Jeanne d'Arc et multiplient relectures et interprétations de son histoire, avant et après sa canonisation le 16 mai 1920.

Quelle est la spécificité de la vision de Jeanne d'Arc dans ce poème de Nabokov ? Pour répondre à cette question, nous proposerons – après le poème lui-même et sa traduction par Yves Avril – trois lectures successives. D'abord, une approche thématique ; ensuite une analyse stylistique montrant l'innovation de ce poème ; enfin, une distinction entre la Bonne Lorraine et l'image de Jeanne d'Arc chez Nabokov.

La bonne Lorraine

Жгли англичане, жгли мою подругу,
на площади в Руане жгли её.
Палач мне продал чёрную кольчугу,
клявастый шлем и мёртвое копьё.

Ты здесь со мной, железная святая,
и мир с тех пор стал холоден и прост :
косая тень и лестница витая,
и в бархат ночи вбиты гвозди звёзд.

Моя свеча над ржавою резьбою
дрожит и каплет воском на ремни.
Мы, воины, летали за тобою,
в твои цвета окрашивая дни.

Но опускала ночь своё забрало,
и, молча выскользнув из лат мужских,
ты, белая и слабая, сгорала
в объятьях верных рыцарей твоих.

Берлин

La bonne Lorraine

*Les Anglais ont brûlé, ont brûlé mon amie,
À Rouen, ils l'ont brûlée, en place du marché.
Le bourreau m'a vendu une lance sans vie,
Et un sombre haubert et un heaume becuqué.*

*Te voici avec moi, sainte de fer, ô fille
Sans qui le monde est aussi froid que gris.
L'ombre est oblique et l'escalier se vrille,
Les étoiles ont clouté le velours de la nuit.*

*Sur les rinceaux rouillés vacille ma chandelle
Et verse sur le cuir la cire de ses pleurs.
Guerriers, nous te suivions, volant à tire d'aile,
Illuminant les jours à tes vives couleurs.*

*Mais voici que la nuit rabattait sa visière,
Hors l'armure virile tu glissais sans parler
Et tu te consumais, blanche et frêle guerrière,
Dans les embrassements de tes preux chevaliers.*

Berlin

Approche thématique du poème

Nabokov, en écrivant dans des revues de poésie moderne, constatait que le sujet (*fabula*) est indispensable au poème aussi bien qu'au roman. Il observait que les pièces les plus lyriques de la poésie russe ne doivent leur passion et leur tendresse qu'au fait que tout dans les vers aspire à un dénouement. Les vers où l'on ne trouve pas d'unité d'image ni certain sujet lyrique, mais qui rendent seulement l'humeur, ces vers ont un caractère fortuit et ne jouissent pas d'une vie durable, comme si cette humeur elle-même n'était pas de longue durée.

Cette réflexion de Nabokov sur le sujet poétique doit nous guider quant à notre poème, « La bonne Lorraine ». Il est bien évident que le personnage du poème est Jeanne d'Arc, mais Nabokov ne s'empare que de l'épisode final de son histoire et des légendes entourant la personnalité de la « bonne Lorraine ». Il s'agit, notamment, de la mort de Jeanne en son bûcher. Nabokov ne fait pas d'allusion ou de références au reste de la geste johannique : il s'arrête seulement sur les derniers moments de sa vie terrestre, attentif à ce temps de passage, où commence la vie de la Sainte de fer.

Il faut souligner que le titre du poème figure bien en français dans le texte original. De plus, ce titre « La bonne Lorraine » renvoie à un autre poème consacré à Jeanne d'Arc : celui de Théodore de Banville paru dans *Les Exilés* et qui date de 1867. Toutefois, en portant un même titre, les deux poèmes ne nous montrent pas la même image de Jeanne. Premier point de divergence et convergence entre les deux poèmes, pourrait-on dire : leur introduction, et notamment la figure des Anglais. Comparons Banville et le vers « Livrée aux léopards anglais par Ysabeau / Notre France allait être un cadavre au tombeau » à Nabokov : « Les Anglais ont brûlé, ont brûlé mon amie ». Le ton initial des poèmes montre que c'est l'hostilité des pays qui est importante pour Banville : les Anglais contre la France. Le poème de Nabokov remplace l'opposition hostile *vs* esprit patriotique par l'opposition méchanceté *vs* gentillesse : les Anglais contre mon amie. Ainsi, dès le début des poèmes, le personnage se trouve-t-il présent en deux contextes différents. La deuxième convergence des poèmes concerne donc deux versions et deux visions différentes de « la Lorraine » : la « bonne Lorraine » et la « belle Lorraine ».

En effet, la comparaison entre les phrases nominatives par lesquelles les deux auteurs indiquent leur personnage, produit un contraste évident. Chez Banville, Jeanne d'Arc est évoquée comme « la reine », « un champion », « cette rude pucelle », « héros insoucieux », « ce chef de guerre aux doux sourire », soit une majorité de noms de genre masculin. Les phrases nominatives chez Nabokov, à son tour, ont un caractère plus intime. Nabokov l'appelle « mon amie », « sainte de fer », « ô fille », « blanche et frêle ». Ici, on revient à la différence initiale des titres pour les deux poèmes consacrés à Jeanne d'Arc. La différence entre la version du poème de Banville et la version de Nabokov se voit aux deux adjectifs : « bonne », c'est-à-dire qui a les qualités utiles qu'on en attend, qui fonctionne bien, et « belle », autrement dit qui fait éprouver une émotion esthétique, qui plaît à l'œil.

Cette différence des visions s'intensifie au niveau de la description de Jeanne d'Arc. Si chez Banville cette description insiste sur la fonction militaire de l'héroïne, sur sa fonction guerrière (Jeanne tenant « la hache avec un bras d'enfant » et sa chevelure étant « comme un lion fier, secoué sur son front »), chez Nabokov se rencontrent dans la première strophe trois descriptions symboliques de Jeanne d'Arc, d'objets qui lui ressemblent et pour cette raison devenus ses attributs : « une lance sans vie », « un sombre haubert » et « un heaume becqué ». Ces trois symboles de la Pucelle guerrière deviennent dans la deuxième strophe des marqueurs de la paupérisation du monde, d'un monde qui a perdu la lumière en devenant « aussi froid que gris ». Ce sont trois points d'orientation dans le monde : « les étoiles qui ont clouté le velours de la nuit », « l'ombre est oblique », et « l'escalier qui se vrille ». Donc, tout est mort et sans vie, tout devient simulacre. Ainsi, la mort de Jeanne d'Arc est comme une frontière, le passage d'un monde à un autre.

La synesthésie comme innovation stylistique

C'est une innovation stylistique particulière qui permet à Nabokov de nous faire voir ce passage d'un état à l'autre et cette innovation stylistique consiste en l'utilisation d'un code synesthésique propre à l'auteur.

Dans son œuvre autobiographique *Autres Rivages*, Nabokov se souvient de son enfance. Il raconte qu'une fois, en jouant avec des cubes, il a fait remarquer à sa mère que ces cubes n'étaient pas de couleurs correctes. Nabokov explique que, de même que Jeanne d'Arc entendait des voix qui la dirigeaient, de même il avait la capacité de voir la couleur des lettres, des mots, des notions. Dans son livre, il établit ainsi son propre alphabet et indique la couleur correspondant à chaque lettre. Nous proposons maintenant, en conséquence, une lecture synesthésique de « La bonne Lorraine », tel que Nabokov l'a *vu*. Tout d'abord, le titre « La bonne Lorraine » correspond à des groupes de blanc et de couleurs claires, qui concordent avec les adjectifs qualificatifs « blanche et frêle ».

Dans le vers initial : Жгли англичане, жгли мою подругу (« Les Anglais ont brûlé, ont brûlé mon amie »), le mot жгли est le plus important et n'a qu'une syllabe. Ce mot d'attaque du poème est néanmoins analysable, parce qu'il contient les sons suivants : [] qui a la couleur du chocolat ; [g], qui est couleur de caoutchouc ; [l], blanchâtre ; [i], paille claire. La couleur devient donc, graduellement, de plus en plus blanche, ou claire. La répétition constante de ce passage coloré intensifie le changement et donne l'illusion d'un feu tremblant, du feu du bûcher. Le premier vers est plutôt de dominante jaune, orange. Dans la deuxième strophe, les sons les plus fréquents sont au contraire [s] et [z], de couleur bleu et lilas. La troisième strophe contient davantage de voyelles, symbolisant le cri de Jeanne dans le feu et il faut préciser que les voyelles sont aussi de couleur « blanchâtre » : « Illuminant les jours à tes vives couleurs ». Finalement, la quatrième strophe commence par le mot Ho (« mais ») qui introduit le fait que la couleur change brusquement. Le blanc se change en noir.

Ainsi, au niveau des couleurs nous remarquons que la transparence visuelle de l'apparition de Jeanne se fait chez Nabokov par l'intermédiaire de l'écriture, qui a la capacité de ne pas dérober mais de révéler le cœur et l'esprit de Jeanne « son amie », qui, en dehors de la forme élaborée de l'écriture, resteraient définitivement cachés. De même, cette transparence est bordée par des marges noires et obscures : le destin qui attend Jeanne d'Arc.

Jeanne d'Arc ou la « belle Lorraine »

Le professeur Alfred Appel qui a défini le style nabokovien comme un « jeu de perception » où auteur et lecteurs sont des joueurs, pense que Nabokov utilise, selon l'expression même d'Alfred Appel, une variante intellectualisée du jeu du chat et de la souris, jouant avec son lecteur par l'entremise d'une langue imagée.

Mais il faut pour finir indiquer la seule autre apparition de Jeanne d'Arc dans l'œuvre de Nabokov, en un cotexte qui peut surprendre, étant donné son vif contraste par rapport à la « bonne Lorraine ». Voici le texte original, suivi de deux traductions, en russe puis en français :

As we pulled up, another car came to a gliding stop alongside, and a very striking looking, athletically lean young woman (where had I seen her?) with a high complexion and shoulder-length brilliant bronze hair, greeted Lo with a ringing "Hi!" – and then, addressing me, effusively, edusively (placed!), stressing certain words, said: "What a shame to was to tear Dolly away from the play – you should have heard the author raving about her after that rehearsal –"

"Green light, you dope," said Lo under her breath, and simultaneously, waving in bright adieu a bangled arm, Joan of Arc (in a performance we saw at the local theatre) violently outdistanced us to swerve into Campus Avenue.

Худая, чрезвычайно спортивного вида молодая женщина с ярким цветом лица и блестящими медно-красными кудрями до плеч, приветствовала Лолиту звонким восклицанием, а затем, обратившись ко мне, необыкновенно жарко, « жанно-д'арково ». ... одновременно, красочно жестикулируя на прощанье многобраслетной рукой, Жанна д'Арк (мы видели её в этой роли на представлении в городском театре) энергично перегнала нас и одним махом повернула на Университетский проспект.

Comme nous étions à l'arrêt, une autre voiture vint se couler auprès de nous, et une superbe jeune femme d'une sveltesse athlétique (où donc l'avais-je vue ?), avec un teint florissant et une chevelure aux reflets de bronze qui cascadaient sur ses épaules, salua Lo d'un « Bonjour ! » sonore – puis elle se tourna vers moi avec effusion, avec éducation (retrouvée !) et dit, en appuyant bizarrement sur certains mots : « Quel

dommage que vous ayez *arraché* Dolly à son rôle – vous auriez dû *entendre* les compliments *délirants* de l’auteur après la répétition... – Le feu est au vert, idiot », souffla Lo entre ses dents et, simultanément, l’autre agita un bras joyeux et chargé de bracelets, en signe d’adieu (telle la Jeanne d’Arc qu’elle avait interprétée dans cette tragédie que nous avons vue au théâtre de Beardsley), et nous dépassa avec fougue pour virer abruptement dans la rue de l’université.¹

Ce passage montre la nette différence entre les deux figures de Jeanne d’Arc et de la « bonne Lorraine » chez Vladimir Nabokov.

¹ Vladimir Nabokov, *Lolita*, deuxième partie, chapitre 15 ; traduction française par Éric Kahane, Gallimard, 1959 ; édition consultée : « Folio », 1977, pp. 332-333. C’est nous qui soulignons. – Edusa Gold est le nom d’un personnage du roman ; il explique donc en partie le mot « éducation ».

Brasillach, lecteur de Péguy

Tarmo Kunnas
Université de Jyväskylä

Jeune, le poète, critique littéraire et romancier Robert Brasillach (1909-1945) était un maurassien monarchiste. Il écrivait régulièrement, au début des années 1930, des chroniques littéraires pour la revue de l'Action française. Brasillach devint ensuite, vers 1936, un sympathisant des mouvements fascistes et fut pendant l'Occupation considéré comme un écrivain collaborateur. Il écrivit de vrai, pendant l'Occupation, des articles non seulement littéraires mais politiques pour la revue *Je suis partout*. Il paya enfin son comportement politique de sa vie : le recours en grâce signé par de nombreux autres écrivains fut refusé par le général de Gaulle et Brasillach fut exécuté le 6 février 1945 à Montrouge.

Ce poète était un lecteur assidu et un admirateur de Charles Péguy, tout en gardant une attitude critique envers lui. Dans son recueil de critiques littéraires les *Quatre jeudis*, paru pendant l'Occupation en 1942, Brasillach appelle même Péguy une de ses figures votives.

La politique a sa part dans l'image que Brasillach se fait de Péguy. Mais cette image est loin d'être seulement idéologique. Brasillach n'a pas voulu lire et interpréter Charles Péguy dans l'esprit d'une idéologie monarchiste ou fasciste. Les questions politiques ne sont pas au cœur de l'image que le jeune Brasillach se fait de Péguy.

Même au moment de sa collaboration avec les Allemands, Brasillach était loin d'être seulement un idéologue ou un écrivain politique. Une vision poétique a paradoxalement accompagné, sinon dominé, ses écrits politiques. Son fascisme était un rêve utopique, un mirage spirituel plutôt qu'un programme politique. Le calcul politique et les luttes pour le pouvoir n'y jouaient pas de rôle important. Brasillach représentait un romantisme politique qui, certes, avait des conséquences néfastes.

Le jeune poète et critique n'est pas particulièrement maurassien dans le premier article qu'il a consacré à Péguy à l'âge de vingt ans, au début des années 1930. Ce premier article sur Péguy annonce déjà l'évolution ultérieure de l'image de Péguy chez Brasillach.

Le patriotisme et le bellicisme de Péguy lui sont chers. Mais Brasillach accepte dans sa vision nuancée l'esprit du paradoxe de Péguy en l'appelant « socialiste militariste », « dreyfusard patriote » et « catholique marié civilement ».

Il regrette au début des années 1930 que Péguy ne soit vraiment connu que par sa légende : on le connaît par sa vie, par sa présence au Quartier latin, par sa mort héroïque, et non par la vraie qualité et par le vrai contenu de ses poèmes et de ses écrits. Brasillach souligne qu'à côté du Péguy légendaire existe un Péguy différent de sa légende, un Péguy bizarre et fort qui n'est pas « Péguy le Légendaire ».

C'est ce Péguy étrange et fort que Brasillach cherche à présenter à ses lecteurs dans une dizaine d'articles qu'il écrit sur lui pendant les quinze ans où il a été actif en tant que critique littéraire.

C'est avec enthousiasme et avec passion qu'il parle de Péguy, bien qu'il ne soit pas aveugle à l'égard de certaines particularités stylistiques de ses écrits.

Ami des vertus du classicisme et de l'esthétique classique Brasillach accepte l'utilisation des quatrains et des rimes chez Péguy, mais il se méfie de certaines manières poétiques de Péguy qui menacent l'ordre et l'équilibre de l'esthétique « classique », au sens du XVII^e siècle. Il admire le ton de conversation lyrique de Péguy, mais il garde une certaine réserve vis-à-vis des vers qui se rapprochent les uns des autres, comme si c'était liturgie¹ ou incantation primitive. Il est question des énumérations, des reprises et des répétitions si typiques de la poésie péguienne. Elles risquent d'alourdir ses vers et d'y créer du désordre. Ce sont chez Péguy ces retours sur lui-même et sur ce qu'il a déjà dit qui gênent Brasillach. C'est le manque de la concision dans la poésie de Péguy qui l'irrite.

¹ Pour plus de détails sur ce point, on se reportera à l'analyse d'Évelyne Beuzit dans le présent numéro du *Porche*.
[NDLR]

Le poète son aîné semble à Brasillach parfois bavard. Et pourtant Brasillach est fasciné par Péguy.

C'est la quête du chant primitif perdu et la recherche d'une incantation magique et archaïque qui rapprochent la poésie de Péguy de tout ce qui annonce le modernisme dans la poésie symboliste. Une autre ambition de la poésie moderne qui se rapproche de la poésie de Péguy est la prédilection du poète pour le langage parlé et pour ce qui peut mettre en question l'existence d'une langue poétique et l'idée d'une harmonie poétique préétablie et stéréotypée.

Brasillach écrit en 1932 :

On lit Péguy comme on écoute une conversation entre deux voisins qu'on ne connaît pas dans une pièce dont la porte est ouverte. Pendant longtemps on ne distingue pas les paroles. On ne perçoit pendant longtemps qu'un murmure confus, où rien ne nous intéresse. Ces bavards parlent de choses que nous ignorons et se répètent sans arrêt. Les gens que nous ne connaissons pas semblent toujours répéter la même chose. Et puis soudain, celui qui est plus bavard, sans abandonner ce rythme de la conversation, avec ses reprises, ses chutes, ses élans, voici qu'il prononce, avec le même naturel, des paroles merveilleuses, intelligentes, riches, comme sans s'en douter. Nous écoutons, et le miracle continue.¹

Il ne faut pas non plus trop forcer l'opposition entre Péguy et Brasillach au plan esthétique. Tous les deux avaient une formation classique dans tous les sens du mot. Tous les deux étaient fortement influencés par la littérature de l'antiquité classique. Tous les deux appréciaient l'héritage du XVII^e siècle. Brasillach est pourtant plus proche des idéaux classiques que Péguy. Il semble identifier l'héritage antique sommairement à l'héritage du XVII^e siècle français.

Brasillach a d'autres raisons d'admirer Péguy que sa dimension classique.

L'intelligence brillante du jeune Brasillach se manifeste aussi dans la façon dont il voit le rapport entre littérature et philosophie. Sa façon de les voir est très moderne. Il souligne la différence radicale entre une littérature d'idées à prétention philosophique et une littérature dont le ton et la forme cachent des profondeurs de l'intelligence. Ce n'est pas avec de la philosophie qu'on fait de la grande littérature mais avec une sagesse. Ce n'est pas grâce à une philosophie qu'un écrivain devient grand. Il doit avoir à sa disposition d'autres moyens et d'autres armes que des systèmes d'idées ou des doctrines philosophiques pour créer d'importantes œuvres littéraires.

Brasillach comprend intuitivement que l'art et la poésie seuls peuvent déconstruire le langage conventionnel, cette forteresse conceptuelle qui révèle mais cache aussi la réalité. C'est l'art et la poésie seuls qui révèlent la vérité de l'Être au-delà des mots abstraits. C'est par la forme et par le ton que la littérature transmet à son public une vérité qu'on n'atteint pas par les concepts d'une apparence rationnelle et pourtant fallacieuse.

Brasillach écrit :

Nous dirons sagesse, et non philosophie, d'abord parce que sagesse est un mot plus beau, et ensuite parce que philosophie a pour nous un sens fort précis d'explication universelle par certains moyens rationnels définis. Philosophie nous rappelle trop "Je t'enseignerai telle chose". Une sagesse ne prêche pas, n'enseigne pas. Ce n'est qu'un climat humain.²

Ce commentaire révèle l'esprit concret de Brasillach. C'est dans cet esprit qu'il admire la *Clio* de Péguy, et l'ensemble de sa réflexion sur l'histoire. Pour Brasillach, l'historien ne doit pas seulement compiler, cataloguer, classer, enregistrer, mais atteindre à ce qui est l'âme et le cœur d'une époque ou d'une culture. Brasillach partage entièrement la vision de l'histoire de Péguy. L'humanisme est, pour l'un comme pour l'autre, non connaissance de fiches mais connaissance de l'être et de l'âme humaine.

C'est encore la méfiance du normalien Péguy à l'égard de la Sorbonne et de la cuistrerie intellectuelle qui plaît à l'autre normalien. L'esprit de Péguy, qui n'a rien d'académique, rien de didactique, rien d'un système philosophique, l'étonne. C'est l'esprit naturel, simple, terre à terre de Péguy que Brasillach admire.

¹ R. Brasillach, *Les Quatre jendis*, dans ses *Ceuvres complètes*, Club de l'honnête homme, 1964, t. 8, p. 113

² R. Brasillach, *Légende de Péguy*, *op. cit.*, t. 11, p.19-20. [NDA] Brasillach retrouve ici le mot de *climat*, employé comme on sait par Péguy pour désigner les différents mouvements gradués de son *Ève* (C 1222 *sqq.*). [NDLR]

Un certain sens de l'humour réunit aussi les deux poètes. La gaieté de Péguy est celle de Brasillach. C'est l'ironie drue qui plaît à Brasillach dans le cahier *Victor Marie, comte Hugo*. Brasillach le considère comme le meilleur des *Cahiers* de Péguy. L'humour atténué chez tous les deux l'attaque contre la Sorbonne et contre l'intellectualisme anémique.

Mais l'esprit anti-intellectuel de Péguy et de Brasillach est le revers de leur admiration pour les vertus paysannes. Péguy est pour Brasillach l'écrivain français qui a le mieux connu les paysans, non seulement parce qu'il a su écouter leur parler, qu'il a transcrit en poésie, mais aussi parce qu'il connaît leur noblesse et leur malice. Brasillach sympathise avec Péguy parce que ce dernier ne perd jamais de vue tout ce qui le rattache à la terre, aux maisons, à l'enfance, à l'histoire de son pays, aux préoccupations familiales et paysannes. Il écrit de lui : « C'est par la terre qu'il commence. La terre du vin et du pain, puisqu'il parle tout de suite de la vendange et de ces plaines de Beauce dont il a su extraire à jamais toute la poésie perceptible aux cœurs mortels. »¹

Brasillach retrouve chez Péguy les vertus oubliées : héroïsme et simplicité. Épicurien païen déguisé en catholique, Brasillach se méfie instinctivement de l'héroïsme, qui risque de faire le lit de l'ascétisme. Il rejoint Péguy et toute une famille d'écrivains français qui cherchent une synthèse entre paganisme et christianisme. L'ascétisme ne fait pas partie du catholicisme de Brasillach.

Brasillach comme Péguy aiment le paganisme antique, mais Brasillach, qui est plus amoral et, d'une certaine façon, plus innocent que Péguy, est instinctivement plus loin d'adorer le paganisme. Il est naturel que la compréhension par Péguy de tout ce qui dans la tradition païenne a préparé l'arrivée du christianisme, était faite pour plaire à Brasillach.

Pourtant, tous les deux ont fini leur vie et leur carrière poétique dans un état d'esprit imprégné de mysticisme catholique. Mais ce catholicisme fut toujours un peu païen, éloigné qu'il était de toute scolastique, de toute théologie. Brasillach souligne dans ses articles que Péguy ne voulait pas qu'au dernier jugement on pèse les morts comme de purs esprits, comme des anges. Il voulait qu'on mette avec eux dans la balance un peu de la terre, des coteaux, des vallons, qu'ils ont tous aimés.

Même ce commentaire révèle un dénominateur commun entre les deux poètes : le patriotisme. C'est un patriotisme fervent, accompagné d'une rhétorique raffinée, dans une teinte régionale et concrète, ayant pourtant une vocation universelle. C'est de l'amour pour la France accessible à tout homme et à toute femme.

Après la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne en automne 1939, Brasillach critique l'influence de Péguy sur les Français. Celui-ci a apparemment donné aux Français, avec sa ferveur patriotique, trop de confiance en eux-mêmes, trop d'illusions. Brasillach rejoint malgré tout le patriotisme de Péguy parce que ce n'est pas un patriotisme chauvin. C'est un patriotisme à caractère universel.

Brasillach n'oublie pas non plus la dimension chrétienne de ce patriotisme universel dans lequel le temporel et l'éternel, le spirituel et le charnel ne s'opposent pas l'un à l'autre. Il écrit en 1939 à propos du patriotisme de Péguy :

Il dit que la France est belle et grande, entre autres choses, d'avoir incarné une civilisation universelle, d'avoir pu parler à tous les hommes, ce que personne ne niera. Mais en le disant il ne perd jamais de vue que cette universalité a les couleurs de la pierre française, du fer français, des armes françaises, l'odeur des blés français. Ainsi reste-t-il fidèle à sa grande pensée, si profondément chrétienne et occidentale, que le temporel est toujours le lit de camp du spirituel, et que la cité terrestre est le corps et l'image de la cité de Dieu.²

Pendant l'Occupation, sous le climat pétainiste de la Révolution nationale, il regrette explicitement le culte apparemment nationaliste qui entoure la mémoire de Péguy, et qui occulte les vraies vertus poétiques du poète.

Brasillach et Péguy ont aussi été tous les deux attirés par la figure de Jeanne Arc. Brasillach a écrit une pièce de théâtre, méconnue, sur Jeanne d'Arc : *Domremy*. Et il appelle Péguy le poète de Jeanne d'Arc.

¹ R. Brasillach, *Les Quatre jeudis, op. cit.*, t. 8, p. 120.

² R. Brasillach, *Les Quatre jeudis, op. cit.*, t. 8, p. 122.

Brasillach retrouve le vieux fonds terrien aussi bien chez Jeanne que chez Péguy. La Pucelle d'Orléans et Péguy sont, pour lui, des catholiques qui comprennent la valeur des *nourritures terrestres*. Brasillach écrit : « Toute l'œuvre de Péguy a goût de pain. Et c'est peut-être ce qui l'a mené à la compréhension de Jeanne. Jeanne aussi aimait le goût du pain, et la lumière, et les danses avec les autres filles. »¹

Une preuve de la force de l'imagination de Brasillach et de son amitié pour Péguy : il a consacré un article au *Mystère de l'enfant prodigue*, à ce texte de Péguy qu'il n'acheva pas, le laissant à l'état de simple esquisse.

Brasillach imagine, à la lumière des autres textes poétiques de Péguy, ce qu'aurait pu être ce *Mystère de l'enfant prodigue* achevé. C'est avant tout le sens du péché, le sens tragique de Péguy que Brasillach suppose avoir été central dans ce mystère en projet. Mais Brasillach n'oublie pas la dialectique chrétienne entre sens de la culpabilité, pardon et grâce divine. Il écrit :

Seulement aucune dureté pour celui qui s'est égaré. Peut-être ne pouvait-il faire autrement, dans le siècle où il vivait. Peut-être fallait-il qu'il cherchât lui-même la vérité, à travers les déconvenues et les erreurs. Il a bien erré, l'enfant Prodigue, et dépensé le meilleur de lui. Il a gâché tout ce qu'il aurait dû économiser, féconder, les dons admirables du Père. Ses frères les hommes en portent peut-être la responsabilité, puisqu'ils n'ont pas su le garder pur des souillures inévitables. Mais voici qu'à l'horizon la maison paternelle a apparu, au bout de l'allée. C'est la paroisse médiévale, avec les cloches et le cimetière, et au bord des chemins une grande croix plantée pareille à celle que Bruegel met dans « Passion » et devant laquelle passe le cortège du Christ.²

Brasillach souligne aussi le rôle dominateur de la mère dans le retour imaginé de l'enfant prodigue. Péguy ne travaillait pas dans le péché, et son retour aurait été celui de la pureté retrouvée. Péguy était le poète de la grâce et du bonheur.

On constate, dans ce contexte, une légère méfiance de la part de Brasillach vis-à-vis de ces contemporains et de son époque. Le jeune Brasillach n'était pourtant pas particulièrement pessimiste face au spectacle de son temps. Un certain pessimisme culturel se manifeste paradoxalement dans sa vision du monde au fur et à mesure où il s'approche du fascisme. Il a en effet sympathisé avec les intellectuels fascistes, souvent pessimistes et contempteurs de leur époque, épris de l'idée de décadence. Mais le pessimisme culturel n'était pas le monopole des fascistes. Brasillach rejoint aussi parfois la révolte de Péguy contre une France qui perd ses traditions, qui néglige le culte du travail, oublie son esprit artisanal et les remplace entièrement par les valeurs bourgeoises et matérialistes.

Dans ses derniers articles sur Péguy, Brasillach semble mieux comprendre la poésie de Péguy. Il insinue dans un article de l'année 1942 que Charles Péguy est proche des symbolistes français, de ces poètes français qui annoncent l'arrivée d'une poésie moderne ou moderniste.

Péguy, continuateur des poètes symbolistes, serait un pionnier de la poésie moderne. Brasillach écrit de lui :

Sur des bandes de papier, au hasard, Péguy notait ses quatrains (deux vers de six pieds et deux de quatre), qu'il mettait dans son dictionnaire de rimes. Il y a beaucoup de désordre là-dedans, des plaisanteries d'ailleurs charmantes, des redites à l'infini, des pages sans grand intérêt, mais aussi d'extraordinaires merveilles. Songeons que ce poète, dont le ton est volontairement terrien, presque lourd, a soudain retrouvé une légèreté musicale qui l'apparente au meilleur Verlaine, et même parfois au Rimbaud des *Illuminations*. Et cela sans pastiche, avec un naturel merveilleux et une sorte de mélancolie hautaine que l'on ne trouve, quatre siècles auparavant, avec presque le même symbolisme aisé, que chez Charles d'Orléans³.

Il y a d'autres éléments dans l'œuvre de Péguy par lesquels Brasillach a dû se sentir proche de lui : l'idée de la menace de la sécularisation, la disparition de la mystique et l'apparition d'une politique sans mystique, et avant tout le règne de l'argent et des valeurs matérialistes.

¹ R. Brasillach, *Légende de Péguy*, *op. cit.*, t. 11, p. 18.

² R. Brasillach, *Le Retour de l'enfant Prodigue de Péguy*, *op. cit.*, t. 12, p.109.

³ R. Brasillach, *Les Quatre jeudis*, pp.125-126.

Brasillach utilise en exergue d'un chapitre de *Portraits*, ouvrage de critique littéraire de 1935, un aphorisme bien connu de Péguy : « Le kantisme a les mains pures, mais il n'a pas de mains. Mais nous, nos mains rugueuses, nos mains calleuses, sont, quelquefois, pleines. » Comment interpréter cet exergue ?

Cette phrase sibylline qui accompagne aussi la réflexion critique de Brasillach sur la sagesse de Colette, insinue qu'il n'est possible d'être moral que quand on n'utilise pas ses mains, quand il n'y a pas d'actes ni d'action. L'homme qui veut la plénitude de la vie, le bonheur humain, la sensualité et la joie de vivre transcende au contraire les limites du kantisme et de la morale purement théorique. Brasillach souligne donc, par la référence à Péguy et à la différence de Colette, que l'homme est plus qu'un être charnel et sensuel.

Brasillach ne révèle pas et n'attaque pas dans l'œuvre de Péguy tout ce qui pourrait être en contradiction avec ses propres idées politiques : par exemple, les idées socialistes et les attitudes philosémites de Péguy ne sont pas vraiment discutées par lui.

Quand Brasillach en 1938 rejoint Péguy, pour qui l'ancienne France a disparu vers la fin du XIX^e siècle, il donne une interprétation quelque peu politique de la révolte de Péguy contre son époque. Péguy aurait pu être, selon lui, s'il avait vécu en 1938, dans le camp des patriotes mécontents de la politique menée par leur pays.

Les facteurs qui éloignent Brasillach de Péguy sont aussi bien visibles. Brasillach est moins moraliste, moins moralisateur que Péguy ; le souci éthique joue un moindre rôle chez Brasillach que chez Péguy. Le premier est plus insouciant et moins inquiet que le second. Le catholicisme et la morale chrétienne ont une coloration différente chez Péguy et chez Brasillach. Ce dernier n'est pas aussi paysan et aussi terrien que Péguy. Il est chez lui à Paris. Et il a en même temps un goût plus prononcé pour l'Allemagne et pour tout exotisme.

Sur le plan de la poésie, Péguy est moins fidèle que Brasillach aux idéaux stylistiques du classicisme français et plus moderne, par son amour du langage parlé et de la dimension incantatoire à la fois archaïque et moderne de sa poésie.

Jeanne d'Arc et Charles Péguy

Les hussites et Jeanne d'Arc

Pavel Valentinovitch Krylov
Université d'État de Saint-Petersbourg

Le 23 mars 1430, du château de Sully-sur-Loire, qui appartenait à cette époque à Georges de La Trémoille, courtisan influent de Charles VII, partit une lettre destinée aux hussites tchèques. Cette lettre n'aurait sans doute pas retenu l'attention des historiens sans le nom qui figurait dans la première ligne :

Déjà depuis longtemps par la renommée inconstante, mais tout récemment par la voix constante du peuple comme une voix divine est parvenue à mes oreilles, aux miennes, celles de la Pucelle Jeanne, la connaissance de ceci : que vous [les habitants de la Bohême P.K.], de chrétiens êtes devenus hérétiques, païens aveugles et Sarrasins ; que vous avez renoncé à la vraie croyance et à tout ce qu'il y a d'édifiant dans le service de Dieu et que vous vous adonnez à une superstition révoltante que vous permettez de propager avec violence par ces moyens d'épouvante et de déshonneur¹.

À la suite de František Palacky², les spécialistes du hussisme considèrent habituellement cette lettre, connue de nous par une version allemande sans doute à partir d'un original latin, comme dictée par Jeanne elle-même, hypothèse que rejettent la plupart des biographes de la Pucelle. Ainsi, selon Serge Obolenski, les tournures que l'on rencontre dans le texte de la missive ne sont pas caractéristiques du langage de Jeanne, que d'autres lettres d'elle et les protocoles du procès de condamnation nous font connaître. Obolensky assure que même une traduction en latin n'a pu déformer à ce point les traits populaires de sa langue³. Régine Pernoud et Marie-Véronique Clin sont persuadées que, sous le nom de Jeanne, cette lettre est l'œuvre de son confesseur Jean Pasquerel⁴. Ces considérations, pour fondées qu'elles soient, ne modifient pas substantiellement l'appréciation de la perception des événements de Bohême dans la France de ce temps-là et en particulier chez la Pucelle d'Orléans. La missive analysée nous intéresse au premier chef précisément comme une expression de cette perception et nous la considérerons provisoirement comme écrite par Jeanne.

Par une cruelle ironie du sort, Jeanne d'Arc, tombée exactement deux mois plus tard dans les mains de ses ennemis, devait comparaître devant un tribunal ecclésiastique et, reconnue coupable d'hérésie, finir sa vie sur le bûcher de Rouen le 30 mai 1431 et dans les attendus du jugement on trouvait entre autres les accusations qui figuraient dans sa lettre aux hussites. Et les procès-verbaux de son procès aussi bien que cette lettre montrent la vigueur avec laquelle la société médiévale rejetait toute déviation des normes religieuses ainsi que la peur que suscitaient l'hérésie et des hérétiques.

Il faut dire que les revirements tragiques du destin qui conduisit Jeanne du triomphe d'Orléans au bûcher de l'Inquisition, ont déjà incité quelques auteurs à chercher les corrélations profondes entre son action et celle de Jean Huss et de ses partisans⁵.

Les succès du mouvement hussite dans les années 1420 et au début des années 1430, les campagnes extérieures des taborites et les événements intérieurs au pays tchèque ont renforcé la peur que suscitaient les hérétiques, tandis que l'hérésie de Bohême était identifiée à l'hérésie en général et acquérait des traits apocalyptiques. La missive de Jeanne d'Arc en est une expression manifeste. Bien que la Pucelle ne sache pratiquement rien des hérétiques du lointain pays tchèque, ses tirades furieuses sont remplies de ces accusations sans originalité qui visaient traditionnellement tous ceux qui

¹ Jules Quicherat, *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle*, t. V, Renouard, 1847, pp. 156-157.

² František Palacky, *Histoire du peuple tchèque*, vol. III, Prague, Odeon, 1968, p. 422 (en tchèque : *Dějiny národu českého v Čechách a v Moravě dle původních pramenů*).

³ Serge Sergueïévitch Obolenski, *Jeanne, Pucelle de Dieu*, YMCA-Press, 1988, pp. 317-318 (en russe).

⁴ Régine Pernoud et Marie-Véronique Clin, *Jeanne d'Arc*, Fayard – Hachette Jeunesse, 1992, pp. 116-117.

⁵ Voir Jean Boulier, *Jean Hus*, Bruxelles, Complexe, 1982, p. 7 (« Comme Jeanne d'Arc, fleur poussée sur le sol national, Jean Huss, érudit, prophète et martyr, demeure pour le peuple de Bohême un héros national. »), ou encore Anne Llewellyn Barstow, *Joan of Arc : Heretic, Mystic, Shaman*, Pays de Galles, Lampeter, The Edwin Mellen Press, 1986, p. 95.

s'écartaient de la vraie foi. On peut considérer que quand elle parle de la destruction des églises et des images saintes brûlées par les hérétiques, elle vise les Tchèques, mais il n'y a aucune certitude que nous n'ayons pas affaire à des clichés courants. La Pucelle ne connaît rien (peut-être ne veut-elle pas le connaître, n'accordant aucune importance à ces différences) du schisme qui divise les hussites, des profondes dissensions entre les militants à tendances extrémistes du Tabor et les calixtins¹ qui penchent vers un compromis avec le Saint Siège. L'appel au repentir et au retour dans le sein de l'Église catholique, qu'elle adresse aux hussites, est appuyé de multiples menaces. Pour Jeanne les hérétiques de Bohême sont plus odieux que les Anglais et seule la guerre avec ceux-ci la retient de participer à la croisade contre ceux-là. Néanmoins elle prend cet engagement : « Mais si je n'ai pas bientôt des nouvelles de votre amendement, de votre retour dans le sein de l'Église, peut-être laisserai-je les Anglais et me tournerai-je contre vous, pour extirper à la pointe de l'épée la superstition révoltante et vous enlever ou l'hérésie ou la vie. »²

Il n'est pas étonnant que dans chaque manifestation de déviation par rapport aux normes religieuses établies les contemporains inquiets aient vu l'influence des hussites, sans s'occuper de savoir si cette opinion était fondée ou non. Aussitôt après la défaite des croisés à Domažlice, les citoyens de Magdebourg, ville située non loin des frontières de la Bohême insurgée, chassèrent l'archevêque et les prêtres, édifièrent des barricades avec des chariots et invitèrent même, dit-on, l'hetman hussite. On comprend la terreur du cardinal Cesarini qui rapporta ces événements au pape. Il redoute que les victoires militaires des hussites ne puissent être prises pour un signe venu du Ciel attestant de la vérité de leur doctrine, que d'autres peuples alors ne se joignent à eux et que les fidèles à l'exemple des hussites ne se rebellent contre le clergé en prétextant leur aspiration à Dieu³. À en juger par les propos qui furent tenus en janvier 1432 au concile de Bourges, la vague de manifestations paysannes qui venaient d'agiter un peu partout la France est liée à la diffusion dans ce pays de la doctrine hussite. Il y fut dit également que « dans la province du Dauphiné toute une région a vu sa population suivre les erreurs susmentionnées des Tchèques, on y a même institué une taxe en leur faveur et le produit en a été envoyé aux Tchèques. »⁴ Le point de vue des prélats médiévaux se retrouve à notre époque dans les travaux de quelques historiens. Arthur Ivanovitch Ozoline pense que le hussisme exerça une influence incontestable sur la lutte des classes dans la paysannerie française, seule la lutte de libération nationale contre les Anglais, qui mobilisait alors toutes les forces de la société française, empêchant à cette période la propagation en France des idées hussites⁵.

On est donc tenté de faire un parallèle entre Jeanne d'Arc et les hussites : si elle a été jugée pour hérésie, et si l'hérésie au moment de sa condamnation était surtout le hussisme, les contemporains ne pouvaient-ils pas voir les hussites se profiler derrière elle ? L'auteur belge Étienne Delaruelle répond affirmativement à cette question. Le chaînon qui les relie est, selon lui, le sermon de Bernardin de Sienne, plus tard canonisé, qui appelait les fidèles à vénérer toutes les reproductions du nom du Seigneur « afin de se préserver des machinations de l'antéchrist »⁶. On vit alors se répandre, à la suite de ce sermon, des médailles de plomb avec l'inscription « Jésus » ou « Jésus-Marie », servant fréquemment d'amulettes aux simples fidèles, le futur saint passant dès lors en France pour un « hussite ». Selon l'auteur précité, Jeanne partageait les idées de Bernardin. En témoignent, entre autres, l'inscription « Jhesus-Maria »⁷ sur l'étendard de Jeanne, l'expression qu'elle emploie dans toute une série de messages « Au nom du Seigneur », dont elle fait souvent précéder ses propos, et le cri « Jésus » que la jeune fille crie à plusieurs reprises dans les flammes du bûcher. Selon

¹ Ainsi appelés parce qu'ils soutenaient qu'on ne pouvait communier que sous les deux espèces en faisant usage du calice (NDI).

² Jules Quicherat, *op. cit.*, pp. 158-159.

³ Jan Slavik, *La Révolution hussite. Étude historico-sociologique*, Prague, Orbis, 1934, p. 98 (en tchèque : *Husitská revoluce. Studie historicko-sociologická*).

⁴ W. Jappe Alberts, *Le Hussisme et la société européenne*, Prague, 1946, p. 8 (en russe). Voir la page 296 d'Arthur Ivanovitch Ozoline, « Retentissement du hussisme dans quelques pays de l'Europe centrale et occidentale », pp. 285-311 dans *Retentissement international du hussisme*, Prague, N.C.S.A.V., 1958, p. 296 (en tchèque : *Mezinárodní oblas husitství*).

⁵ A. I. Ozoline, *op. cit.*, p.297.

⁶ Voir Siméon Luce, *Jeanne d'Arc à Domremy*, Champion, 1886, pp. CCXXXVIII-CCIL.

⁷ Voir R. Pernoud, *La Spiritualité de Jeanne d'Arc*, Mame, 1992, p. 46

l'historien, les Anglais pouvaient en prendre prétexte pour envoyer contre elle les armées, destinées à la croisade qui se termina si piteusement par la défaite de Domažlice, le 14 août 1431¹. À suivre la pensée de l'auteur, il en résulte que le procès de Jeanne fut initié non seulement pour mettre en doute la légitimité du sacre de Charles VII auquel avaient participé des « hérétiques » ou simplement lui faire payer une victoire usurpée, mais aussi pour montrer à la fois au Saint Siège et au parlement anglais qui avait contribué financièrement à la croisade, le bien-fondé de l'utilisation de la force contre la Pucelle. Pour cela il était indispensable de la présenter elle et ses partisans comme des hérétiques, aussi dangereux que les hussites. Toutes ces interprétations, cependant, peuvent être ruinées par cette seule objection, tout à fait essentielle, que dans les pièces du procès il n'est pas fait une seule fois mention des hussites. Dans le verdict on ne trouve qu'une allusion, plutôt obscure : « Cela [les débats judiciaires] est surtout nécessaire dans ces temps périlleux, où de faux prophètes sont annoncés par l'Écriture comme devant venir au monde introduisant avec eux des sectes de perdition et d'erreur. Ceux-ci pourraient en effet séduire les fidèles du Christ par des doctrines nouvelles et étrangères, si notre sainte mère l'Église, appuyée sur les canons des saines doctrines, ne mettait ses soins attentifs à repousser leurs inventions erronées »². La citation caractérise fidèlement l'atmosphère dans laquelle se déroula le procès. Elle fut influencée par les hussites que désignaient implicitement mais sans aucun doute le terme « sectes dangereuses ». Pourtant ils n'étaient absolument pas liés avec le nom de Jeanne. Il est vrai que l'absence du terme « hussite » dans le procès-verbal des séances du procès de Rouen ne peut nullement contredire l'hypothèse de Delaruelle. Le procès fut conduit avec beaucoup de soin. Les juges s'efforcèrent d'éviter des accusations concrètes qui pouvaient susciter la méfiance, leur préférant des accusations plus floues. On n'apporta pas au tribunal de preuves des rapports de Jeanne avec les hussites, au contraire, sa lettre furieuse témoignait en faveur de l'accusée, on pouvait donc aussi bien ne pas aborder le sujet. Pour de larges couches de la société Jeanne n'était tout simplement pas une hérétique : aussitôt après sa mort, « assez avoit là et ailleurs, qui disoient qu'elle estoit martyre et pour son droit signeur »³, et il est naturel que ni dans les chroniques ni dans la correspondance, son nom ne voisine avec celui des hussites.

Le savant anglais Felix Grayeff propose une autre hypothèse. Selon lui, il y avait quelqu'un qui, plus que les Anglais et les docteurs de l'Université de Paris, était intéressé à la mort de Jeanne : Sigismond de Hongrie, qui se distinguait par sa haine de toute hérésie et qui plus d'une fois poussa les Anglais à se débarrasser de la Pucelle⁴. De plus, affirme le chercheur, l'envoyé de l'empereur rencontra le régent anglais de France, le duc de Bedford, la veille de l'exécution de Jeanne, et pesa de façon décisive sur le jugement⁵. Cette rencontre eut effectivement lieu le 28 mai 1431, le jour où le tribunal rendit sa décision finale livrant Jeanne au bras séculier, mais sur ce qui y fut dit, on ne sait que peu de chose, seulement ce qui se trouve dans la réponse du chancelier du roi d'Angleterre au duc de Bourgogne qui s'enquiert de ces entretiens :

Pour ce qui touche les envoyés de l'empereur, nous certifions qu'ils étaient récemment chez le roi ; et ont été reçus en audience publique, mais aussi qu'ils ont exprimé le désir d'être entendus en secret, à quoi le roi a donné son accord ; mais sur tout ce qu'ils diront [au cours de ces entretiens secrets], il donnera connaissance au duc de Bourgogne. Le roi ne veut rien entreprendre sans le conseil dudit seigneur de Bourgogne, comme il en a été écrit dans l'accord signé entre eux.⁶

¹ Étienne Delaruelle, « La spiritualité de Jeanne d'Arc » dans *La Piété populaire au Moyen-Âge*, Turin, La Bottega d'Erasmus, 1975, p. 361.

² *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans*, éd. Auguste Vallet de Viriville, Didot, 1867, p. 231.

³ *Journal d'un bourgeois de Paris*, de Jonquières, 1929, p. 244.

⁴ Indirectement, cela désigne la déclaration de Sigismond au Concile de Constance : « J'étais encore jeune quand cette secte (les hussites) apparut et commença son existence en pays tchèque » (voir : Pierre de Mladonevic. « Rapport sur maître Jean Hus à Constance » dans *Le Mouvement hussite dans l'interprétation des contemporains*, éd. Lioudmila Pavlovna Lapteva, Moscou, Éditions de l'Université d'État de Moscou, 1992, p. 51 [en russe]. – Pour Sigismond il n'y avait pas de différences entre les hérétiques ; aussi aurait-il assimilé Jeanne aux hussites s'il avait été sûr qu'elle était coupable d'hérésie.

⁵ Felix Grayeff, *Joan of Arc. Legend and truth*, Londres, Philip Goodall, 1978, pp. 85-88.

⁶ *Letters and papers illustrative of the Wars of the English in France*, vol. XXII-1, éd. Joseph Stevenson, London, Rolls Series, « *Rerum britannicarum mediæ ævi scriptores* », 1861, p. 162.

Cette information ne nous permet pas de parler d'une quelconque intervention de la diplomatie de Sigismond dans le destin de Jeanne. À cela on peut ajouter le fait que Grayeff n'a pas découvert les raisons qui permettaient à l'empereur de tenir la Pucelle pour une hérétique.

Au contraire la diplomatie de Charles VII réussissait à trouver la voie d'un rapprochement avec l'empereur Sigismond et le duc Frédéric d'Autriche. Une alliance avec ce dernier fut conclue à l'automne 1430. La démonstration anti-hussite qui prit la forme de la lettre précédemment citée de Jeanne d'Arc, selon Régine Pernoud et Marie-Véronique Clin aussi bien que Serge Obolenski, fut le résultat de cette orientation de la politique extérieure de la France¹. Dès le milieu du siècle passé, Palacky remarquait que l'image de Jeanne pouvait avoir servi dans ces combinaisons politiques. L'image de la combattante disposait en faveur du roi pour lequel elle avait combattu. « Les Allemands – écrivait le chercheur – commencèrent eux-mêmes à nourrir l'espérance qu'elle tournerait son arme invincible contre les hérétiques...mais cet espoir fut détruit quand elle fut elle-même brûlée comme hérétique. »² Au moment de la conclusion de l'alliance susmentionnée, Jeanne était déjà aux mains des Anglais qui ne faisaient pas mystère de leur intention de la livrer à un tribunal d'inquisition, et néanmoins Frédéric conclut l'alliance avec ce roi qu'« avait couronné une hérétique et une sorcière », aussi apparaît-il douteux que dans l'Empire on considérât Jeanne comme telle, et cela d'autant moins au temps des guerres hussites. On peut considérer comme significative à l'égard de Jeanne l'attitude d'Eberhardt Windecke, un marchand, qui servait l'empereur depuis 1412, se trouvait auprès de Sigismond au concile de Constance et, depuis 1425, était finalement installé à Mayence. Il a laissé des mémoires étendus, comprenant une quantité de documents des plus diverses provenances³. Si l'auteur est tout à fait et ouvertement hostile aux « hérétiques hussites », il évite tout commentaire sur les informations qui lui parviennent sur la Pucelle. Cependant parmi les faits et opinions qu'il a rassemblés prédominent essentiellement ceux qui sont favorables à la Pucelle. Selon toute apparence, Windecke ne percevait aucune relation entre elle et les hussites, en particulier, et l'hérésie en général, autrement, dans la sélection des documents, il aurait difficilement évité le caractère tendancieux.

Enfin Anne Llewellyn Barstow introduit encore entre les hussites et Jeanne un parallèle qu'il est nécessaire d'examiner. Pour les juges de Rouen, une des principales preuves contre Jeanne fut son refus, pour ce qui touchait sa mission, de se soumettre à l'Église. L'accusée déclara plus d'une fois qu'elle « est venue au roy de France de par Dieu, de par la Vierge Marie et tous les benoiz sains et saintes du paradis de l'Église victorieuse de lahault, et de leur commandement ; et a celle Église là elle submeict tous ses bons fais et tout ce qu'elle a fait ou a faire »⁴, qu'elle n'était pas justiciable du tribunal de Rouen, et que si l'Église exigeait d'elle quelque chose de contraire à ses voix, c'est à celles-ci qu'elle obéirait. Les juges pouvaient y voir une relation avec l'obstination de Jean Huss dans son refus de renoncer à des erreurs dont il ne se sentait pas coupable, et avec l'obstination de ses épigones dans leur résistance aux croisés. Ainsi, « si on prend en considération la lutte que menait l'Église contre les épigones de Wicliffe et qu'elle continuait de mener sans succès contre les hérétiques de Bohême [...], ses [de Jeanne] déclarations à propos de ses voix – c'est-à-dire à propos de la véracité des révélations qu'elles lui faisaient et du primat de sa conscience particulière sur les croyances des inquisiteurs – conduisirent à sa condamnation pour hérésie [...]. Dans la certitude que son expérience spirituelle personnelle était juste, elle faisait alliance avec les lollards et les hussites »⁵. Il est difficile de commenter cette proposition. Prouver ou rejeter définitivement cette hypothèse est impossible, aussi convient-il de la considérer comme admissible.

Nous avons examiné quelques hypothèses qui d'une façon ou d'une autre associent les hussites et Jeanne d'Arc. On en retire l'impression que presque toutes, en voulant introduire des parallèles entre l'histoire de la Pucelle et l'ensemble d'un mouvement, qui, de plus, par sa nature, n'était pas

¹ R. Pernoud et M.-V. Clin, *op. cit.*, p. 135 ; S. S. Obolenski, *op. cit.*, p. 317-318. – Dans l'interprétation des causes qui ont provoqué l'apparition de la fameuse lettre, les chercheurs se séparent. R. Pernoud et M.-V. Clin voient dans la lettre une tentative de trouver des points de contact avec Sigismond. Le comte Obolenski y voit de façon plus large l'expression d'une opinion sur les intentions du parti français de conclure une alliance avec certains princes allemands.

² F. Palacky, *op. cit.*, p. 422

³ Voir Germain Lefevre-Pontalis, *Les Sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc*, Société de l'Histoire de France, 1903.

⁴ *Procès de la condamnation de Jeanne d'Arc*, éd. par Pierre Tisset et Yvonne Lanhers, t. I, Klincksieck, 1960, pp. 166-167.

⁵ A. L. Barstow, *op. cit.*, p. 95

uniforme, témoignent d'une pratique qui n'est pas propre au Moyen-Âge, et qui consiste à regrouper en un seul bloc tout ce qui est qualifié d'hérésie. Les auteurs de ces hypothèses ne voient pas que, malgré les efforts de la propagande anglaise, Jeanne ne fut pas considérée comme hérétique par la majorité des contemporains en dehors du domaine des Lancastre et de leurs alliés (et, inversement, le terme de « hussite », même après la réconciliation des hussites modérés avec le Saint Siège, continua d'être employé au sens d'« hérétique ») et que, si elle fut condamnée, ce fut par des intellectuels de l'Église, des clercs, et non par ceux qui auraient pu sérieusement l'accuser de hussisme.

Presque en même temps que le procès de Jeanne qui se termina par sa condamnation officielle, on vit se renforcer dans les milieux ecclésiastiques une tendance à un compromis avec les hussites, qui se manifesta d'abord par une série de négociations sur la possibilité d'une participation de leur délégation aux travaux du concile œcuménique, ensuite par l'élaboration des conditions des « *compactata* », ces accords entre la hiérarchie catholique et les réformateurs tchèques (« *compactata* » d'Iihlava ou Iglau de 1436). Apparemment, ce compromis ne fut possible que parce que l'idée d'une union de l'Église, tolérant les particularités nombreuses des églises locales, devenait de plus en plus populaire. En réalité ce n'est qu'une supposition. Du fait de l'absence d'une quantité suffisante de preuves, il est difficile de parler non seulement d'une puissance unique s'opposant aux hussites et à Jeanne d'Arc, mais aussi d'une identification, dans les esprits des contemporains, de Jeanne d'Arc avec les hussites. Et pourtant, à cause de la parenté de leur destinée (la Pucelle, comme les hussites modérés, fut réhabilitée), persiste le sentiment d'une proximité.

Trad. Y. A.

La pensée éthico-religieuse dans la France du Moyen-Âge tardif

Youri Pavlovitch Malinine
Université d'État de Saint-Petersbourg

Par son contenu et sa structure, la pensée de la société médiévale est avant tout une pensée éthique. Elle plonge ses racines dans la morale chrétienne et l'éthique chevaleresque, et ces deux sources l'ont constamment nourrie, tout en s'appauvrissant au cours des temps et tout en recevant l'influence d'autres courants idéologiques qui prenaient plus ou moins leur origine dans l'héritage spirituel de l'Antiquité.

La conscience de l'homme du Moyen-Âge était donc, essentiellement, une conscience morale, qui se distinguait par une approche éthique de tous les problèmes que posait la vision du monde, depuis le sens de l'existence humaine jusqu'aux relations sociopolitiques. Les valeurs éthiques étaient toujours mises au premier plan et considérées comme le fondement de la vie tant individuelle que publique, à tel point que l'éthique était tenue, selon le mot de Roger Bacon, pour « maîtresse et reine de toutes les sciences ».

Aussi est-il nécessaire de comprendre comment se présentait cette pensée éthique. Base de la conscience à tous les niveaux de la société, sans elle il est impossible de comprendre ses particularités historiques. Il est particulièrement important de se représenter les idées éthiques chrétiennes circulant dans toutes les couches de la société, et donc les plus répandues. La médiévisque surtout occidentale, mais aussi celle de notre pays, a consacré de multiples études aux problèmes de la morale chrétienne. Cependant, jusqu'à des temps assez récents l'attention des chercheurs, souvent très talentueux, s'attachait presque exclusivement aux œuvres des théologiens et des philosophes médiévaux. On s'occupait à peine de la conscience sociale, au sens large. D'où le faible nombre d'études sur les formes par lesquelles s'exprimait la morale chrétienne dans la conscience populaire.

Aussi notre étude s'intéressera-t-elle à cette littérature de la France médiévale qui reflète non les représentations éthiques et chrétiennes de savants théologiens, mais celles des clercs, nobles et citadins. Le Moyen-Âge tardif, c'est-à-dire des XIV^e et XV^e siècles présente à cet égard un grand intérêt, parce que c'est à cette époque que la pensée médiévale se présente, au terme de sa longue évolution, sous une forme accomplie et particulièrement suggestive.

Bien qu'il soit impossible de ramener la doctrine chrétienne à la seule éthique, il est hors de doute que celle-ci constitua son noyau. Et pour l'homme et à la société elle se réduisit à cet unique aspect dans la mesure où le sens de la vie humaine, sur le plan personnel et social, se définissait foncièrement par la morale.

Pour mieux saisir cela, il est nécessaire de rappeler les thèses fondamentales du dogme chrétien. En premier lieu, le dogme de l'immortalité de l'âme et des rétributions après la mort. Du point de vue chrétien, il n'y a et ne peut y avoir dans la vie d'ici-bas de but plus élevé et un autre sens que le salut de l'âme. Aussi pour les chrétiens la question du salut de l'âme était-elle la plus essentielle, et de la réponse à cette question, c'est-à-dire de la définition des voies et des moyens de salut, dépendait également la question du mode de vie, de ce à quoi il fallait tendre et de ce qu'il fallait éviter. Et bien que la réponse à cette question ait été donnée par l'enseignement de Jésus-Christ lui-même, il y avait toujours dans les interprétations de son enseignement des divergences plus ou moins fortes.

La doctrine du Christ est purement éthique, comprenant un corps de normes morales, dont l'observation apparaît comme la condition indispensable du salut de l'âme. L'originalité de cette doctrine, à la différence de systèmes éthiques plus anciens (surtout la loi de Moïse, dont s'est écarté le Christ), consiste en ce qu'il prêche une morale ouverte, active. Les premiers codes éthiques avaient pour but d'empêcher l'homme de causer du mal aux autres, c'étaient des interdits qui reposaient sur le principe : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi-même ». Ce principe est aussi maintenu dans la morale chrétienne, mais il n'en est pas le principe unique ni le plus important.

La morale du Christ exige de l'homme une vertu active. S'abstenir du mal n'est pas un mérite devant Dieu. Il est nécessaire de mettre en pratique son principal enseignement : « aime ton prochain comme toi-même ». L'idéal moral chrétien sous sa forme évangélique se situait bien sûr beaucoup plus

haut que les capacités ordinaires de l'homme et il était presque impossible à atteindre. Mais l'Église médiévale n'avait pas non plus des exigences excessives. Elle simplifiait l'enseignement éthique du Christ en l'adaptant à la compréhension et aux capacités de son troupeau. L'exigence d'aimer son prochain comme soi-même était ramenée aux « bonnes œuvres », concrètes et relativement facilement exécutables, « bonnes œuvres » sans lesquelles la foi est morte. À la base de ce qu'on appelait la morale chrétienne (à la différence de la morale du Christ lui-même) étaient placés les dix commandements de Moïse.

Le penseur religieux le plus en vue de cette époque, Jean Gerson, dans une de ses œuvres destinées à l'instruction des gens peu instruits dans les matières de la foi et donc intitulée *Alphabet pour les profanes*, expose les propositions fondamentales du dogme chrétien. Dans le « Symbole des Apôtres », il distingue 12 propositions, ce qui correspond au nombre des apôtres.¹ À côté des autres propositions, il souligne la nécessité de croire en l'Église catholique, selon la doctrine « hors de l'Église point de salut ». L'homme est trop faible pour gagner par ses seules forces la béatitude du paradis et il a besoin de l'aide de Dieu, de la grâce divine qui descend sur lui lorsque s'effectue le rite de l'eucharistie. Seuls les prêtres pouvaient effectuer ce rite et donc l'Église était en quelque sorte l'intermédiaire de la grâce divine et c'est en cela que consistait le principal sens de son existence. Aux chrétiens il était prescrit de communier régulièrement, au moins une fois par an, à Pâques, et, auparavant, de se confesser et de recevoir l'absolution des péchés. Il va de soi que le baptême était également condition *sine qua non* du salut.

Dans son *Alphabet* Gerson accorde la plus grande importance à l'aspect moral de la foi. À côté des dix commandements de Moïse il rappelle les sept péchés capitaux (orgueil, envie, paresse, colère, avarice, gourmandise et luxure) et les sept vertus qui leur sont opposées (humilité, amour du prochain, diligence, patience, générosité, tempérance et chasteté). Il énumère aussi les bonnes œuvres « de la miséricorde spirituelle et corporelle » – instruire les ignorants et les égarés, apaiser les désespérés, nourrir et abreuver ceux qui sont affamés et assoiffés, accueillir les pauvres, visiter les malades et les prisonniers, ensevelir les morts etc.²

C'est à des exigences beaucoup plus hautes que doivent faire face ceux qui visent la perfection dans la foi. Dans leur vie ils doivent se laisser diriger par la loi morale du Christ. Gerson en souligne quatre propositions, les appelant « les quatre conseils de Jésus-Christ ». En s'y référant, l'homme doit acquérir « la bonté et la parfaite humilité selon les paroles de l'Évangile : « À qui te frappera sur la joue droite, tends aussi la joue gauche » ; la pauvreté, car il a été dit dans l'Évangile : « Si tu veux être parfait, vends tes biens et distribue le prix aux pauvres » ; la virginité, ou la chasteté parfaite : « Et il y a des eunuques qui se sont faits eunuques pour le royaume des cieux ; qui veut entendre, qu'il entende » ; et l'amour, car il est dit : « Priez pour ceux qui vous insultent et vous persécutent »³.

De cette façon, l'idéal moral proprement évangélique s'adressait aux élus qui désiraient et qui pouvaient se consacrer entièrement, pour le royaume des cieux, au service de Dieu, en suivant ses commandements. Et surtout il s'adressait au clergé dont les représentants étaient obligés de faire leurs vœux selon les « quatre conseils de Jésus Christ ».

À cette époque ce qui caractérisait en premier lieu la morale chrétienne, c'était qu'elle était constamment pénétrée des notions de péchés et de vertus. La pensée fuyait les abstractions, préférant les représentations précises et claires. On mettait en garde contre les vices, on incitait aux vertus. Cela dit, dans divers ouvrages, quand on raisonnait sur le sujet de la morale, les mises en garde contre le péché étaient plus fortes et plus insistantes que les incitations à la vertu. Les troubles sociopolitiques, les guerres civiles et la Guerre de cent ans, mais aussi les épidémies dévastatrices, faisaient qu'autour de l'homme s'épaississait une atmosphère de mal. Le mal devenait omniprésent et prenait différents visages.

Selon l'enseignement de l'Église, l'homme est doté d'une volonté libre, il peut choisir librement entre le bien et le mal, aussi est-il pleinement responsable du choix qu'il a fait. Pour que cette volonté se manifeste dans le bon sens, on prévoyait des mises en garde, des exhortations, des

¹ Jean Gerson, *Œuvres complètes*, éd. Mgr Glorieux, vol. VII, Desclée et Cie, 1966, p. 155

² *Ibid.*, pp. 155-156.

³ J. Gerson, *op. cit.*, p. 156

sermons etc. On considérait comme des vices particulièrement affreux l'orgueil et la cupidité, dont s'aidait le plus souvent le diable pour s'emparer des âmes humaines. Dans la masse des péchés mortels ces deux-là prétendaient à égalité à la suprématie¹.

En dehors des sept péchés mortels on signalait comme tout à fait dangereux le désespoir, qui suppose le manque de confiance dans la divine miséricorde, mais aussi des états de l'âme comme la tristesse et la mélancolie dans la mesure où elles prédisposent l'homme au péché. Les pensées coupables étaient traitées comme le péché accompli.

Les péchés accablent certes l'âme dans la prévision de la mort et du Jugement dernier ; mais, selon une conviction largement répandue, le châtement divin pouvait également s'accomplir ici-bas, par l'envoi de maladies et d'autres malheurs aussi bien aux individus isolés qu'à des sociétés entières et même à l'ensemble de la chrétienté. Ainsi Jean Gerson, par exemple, expliquait-il que la principale raison « de la peste, des guerres, de la famine et d'autres fléaux dans le monde chrétien et particulièrement dans le noble royaume de France est le péché de blasphème »².

Mais cela ne signifie pas que le sort malheureux soit à coup sûr le châtement divin d'un comportement pécheur. Car « ne scez tu pas que Dieu cache ses jugements aux hommes et les tient secretz comme en abisme profonde ? [...] et tel voit maint pecheur regner sur la terre en hault orgueil et mains justes y avoir a souffrir qui par adventure mourra avant que veoir la pugnacion des mauvais ne le loyer des bons. Car Dieu ne se haste pas tousjours de punir les mauvais ne aussi remunerer les bienfaiz. »³. Dieu peut envoyer à l'homme juste de lourdes épreuves pour éprouver sa foi et l'endurcir en elle, quant à la récompense pour la fermeté de sa foi, il la recevra dans la vie future. Dans cette vie rien ne nous permet de juger en vérité les mérites moraux de l'homme. Comme l'écrit Georges Chastellain, « meurent et les bons et les méchants, et nous estimons méchants ceux qui, à l'heure où le Seigneur les juge, apparaissent devant lui comme justes – et il est seul à discerner les bons et les méchants »⁴. Aussi ce chroniqueur bourguignon n'admet aucun doute sur la qualité d'homme juste du duc Jean sans Peur, battu avec son armée à Nicopolis en 1386 : « Quand le duc Jean fut battu en Hongrie, Dieu le toléra en vue de son salut...et en cela il convient de voir non la colère de Dieu, sa fureur ou sa vengeance, mais le tribunal miraculeux de Dieu qui, châtiant le corps, élève l'âme à la gloire. »⁵

C'est par un raisonnement du même ordre qu'un autre chroniqueur bourguignon, Olivier de La Marche, justifie la mort du duc Charles le Hardi devant son petit-fils : « Monseigneur, n'imputez pas à faute à votre grand-père le duc Charles, à ses vices et défauts ce grand malheur qui lui est arrivé à la fin de sa vie, car la volonté de Dieu nous est inconnue. »⁶ De cette façon la valeur morale était absolutisée. Elle était non seulement la valeur la plus haute, autosuffisante, de la vie de l'homme, mais elle apparaissait dans son principe comme inaccessible aux jugements légitimes des hommes. Seul Dieu peut être juge véritable car il « pénètre dans tous les cœurs, nous, nous n'avons accès qu'aux visages. »⁷

La conviction que les vertus sont beaucoup plus nombreuses que les péchés était propre à la pensée chrétienne et morale du Moyen-Âge tardif. Outre les sept vertus, opposées aux péchés, on distinguait particulièrement la foi, l'espérance, la charité, la prudence, la tempérance, la justice. Selon le dogme de l'Église, qui s'appuie sur le texte de l'Ancien Testament, l'homme a reçu du Saint Esprit sept dons, qui sont aussi estimés comme des vertus ou des qualités spirituelles, aidant à les acquérir : sagesse, intelligence, conseil, force, science, piété et crainte de Dieu (Is. XI-2-3). Non contente de ce

¹ Johan Huizinga, *L'Automne du Moyen-Âge*, Payot, 1975.

² J. Gerson, *op. cit.*, p. 4.

³ Alain Chartier, *Les Œuvres latines*, éd. Pascale Bourgain-Heméryck, C.N.R.S.-Éditions 1977, pp. 300-302. Le texte latin dit : « Nescis quod judicia sua occultavit ab hominibus et velut abissum multam fecit illa, ut lateant ? [...] et qui vidit peccatores gloriari aut pati justos, forsane morte preventus, nec horum supplicia, nec illorum premium aspiciet. [...] lento enim gradu ad vindictam procedit Deus et ad remunerandas justicias dissimulator est. »

⁴ Georges Chastellain, *Œuvres*, éd. Kervyn de Lettenhove, t. I, Bruxelles, Heussner, 1863, p. 28.

⁵ G. Chastellain, *op. cit.*, p. 25.

⁶ Olivier de La Marche, *Mémoires*, éd. Henri Beaune et Jean d'Arbaumont, t. I, Société de l'histoire de France, 1883, p. 144.

⁷ Eloy d'Amerval, *Le Livre de la deablerie*, éd. Charles F. Ward, Iowa City, University of Iowa Humanistic Studies, II-2, 1923, p. 206.

nombre de vertus qui doivent protéger l'âme humaine des attentats du démon, la pensée religieuse en créait sans cesse de nouvelles, comme pour consolider le rempart contre les embûches de l'Adversaire. Au rang de vertus voici qu'on élevait toutes les qualités positives de l'esprit et les élans de noblesse, capables de renforcer la foi, de façon que l'homme ne pût oublier une seule minute sa responsabilité devant Dieu. Un écrivain du XV^e siècle, Pierre de Gros, assurait donc qu'« il est plus facile à l'homme de faire le bien que le mal, dans la mesure où pour faire le mal seuls le monde, le diable et la chair viennent en aide, alors que le bien a vingt-deux aides ». En les énumérant, il cite la raison et la sagesse et la vergogne et la faculté de raisonner – en gros, toutes les qualités de l'esprit, morales, auxquelles il pouvait penser¹.

Toutes ces vertus devaient, telle une palissade, entourer l'âme, la mettant à l'abri des vices. Mais qu'il s'y trouve la moindre brèche et voici que prennent possession de l'âme les vices qui l'assiègent. « C'est que pour prendre la ville même la plus fortifiée ou un château dans le monde, il suffit d'un petit accès souterrain ; un petit trou dans la coque suffit pour que coule le plus grand vaisseau sur la mer. »² La certitude que, pour reprendre les mots de l'homme d'Église et chroniqueur Thomas Basin, « *sunt enim virtutes [...] connexæ et fœderatæ, ita quod qui unam habet, cæteras etiam habere eum necesse sit ; et cui una dest, reliquis etiam vacuum eum esse necesse est* »³, est tout à fait caractéristique de la pensée morale de cette époque. Comme le dit le prédicateur Olivier Maillart : « c'est peu de dire que je ne suis pas un meurtrier, ni un voleur, ni un adultère, car si tu as transgressé en la plus petite chose, tu seras coupable en tout. »⁴ Cette conviction était appuyée sur ce verset de la lettre de l'apôtre Jacques : « Qui observe toute la loi et pêche en une chose, deviendra coupable en tout » (Jc II-10 : « *Quicumque autem totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus* »).

De raisonnements de ce genre, il suit que l'homme peut être ou parfaitement vertueux ou exclusivement vicieux. La coexistence au même moment dans l'âme du vice et de la vertu, du bien et du mal, n'est pas admise. Et bien que de tels jugements sous leur forme pure, théorique se rencontrent dans les œuvres de gens experts en matière théologique, ils se manifestent aussi nettement dans la conscience populaire, dans cette tendance qui lui est si caractéristique, à idéaliser les types humains, dotant les uns seulement de vertus, les autres de vices. La littérature médiévale aussi bien artistique qu'historique et politique est entièrement peuplée de héros idéaux et de leurs antagonistes. Et ce n'est pas simplement que les écrivains se donnaient consciemment pour tâche l'édification morale de leurs lecteurs en les incitant à la vertu et en les détournant du vice, par des exemples significatifs de personification de l'un et de l'autre. Cette tâche est encore aujourd'hui celle de la littérature qui crée des types idéaux à imiter, en rapport avec le système de valeurs qui prévaut dans telle ou telle société. Mais au Moyen-Âge c'était le mode particulier de réflexion et de perception du monde. C'était un mode normatif, ne serait-ce que parce qu'il s'appuyait sur l'autorité péremptoire de la Sainte Écriture, alors qu'à notre époque l'idéalisation des hommes représente un écart par rapport aux normes définies par l'ensemble des connaissances du monde contemporain sur l'homme. Précisément, au Moyen-Âge il était suffisant d'établir qu'un homme ne montrait pas telle ou telle vertu, quelle qu'elle soit (comme le fait Thomas Basin quand il conclut que le roi Louis XI n'était pas un homme juste⁵), pour avoir une raison légitime d'affirmer qu'en lui donc il ne pouvait y avoir aucune vertu d'aucune sorte mais seulement des vices.

Par sa nature même la conscience morale apparaît nettement dichotomique. Sa structure prend la forme des notions antithétiques de Dieu et de démon, de bien et de mal, de vie et de mort, de vice et de vertu. À chaque péché sont opposées des vertus précises, et ce système éthique, constituant la base de la conscience, pouvait être représenté géométriquement sous la forme de vertus et de péchés opposés, réunis par des lignes « de force » (l'humilité, par exemple, était reliée à l'orgueil comme son

¹ Pierre de Gros, *Jardin de nobles*, Bibliothèque nationale russe, Fr. Fv III.3, 18v^o-19r^o.

² *La Fleur de la prose française*, éd. André Mary, Garnier, 1954, p. 373.

³ Thomas Basin, *Histoire des règnes de Charles VII et de Louis XI*, éd. J. Quicherat, t. 3, Renouard et C^{ie}, 1857, p. 180 : « [...] les vertus sont unies et liées de telle façon que, s'il en existe ne fût-ce qu'une seule, obligatoirement toutes les autres sont présentes, et s'il en manque ne fût-ce qu'une seule, alors inévitablement les autres aussi sont absentes. »

⁴ *La Fleur de la prose...*, *op. cit.*, pp. 372-373.

⁵ Thomas Basin, *op. cit.*, p. 180.

remède)¹. Dans la mesure où les principales notions morales étaient universelles, c'est-à-dire appliquées à tout l'*universum*, la vision du monde de cette époque apparaissait en général extrêmement dualiste, construite suivant un schéma thèse-antithèse, la synthèse n'étant que rarement atteinte.

En d'autres termes, la pensée humaine avait une tendance manifeste à se concentrer dans des oppositions, des extrêmes, comme si elle ne s'apercevait pas des états et des propriétés intermédiaires et n'admettait qu'avec peine la possibilité d'une union des contraires dans quelque chose de commun. Et si elle l'admettait, elle séparait tout de même nettement les contraires réunis, ne reconnaissant pas que cette réunion fit apparaître quoi que ce soit de qualitativement nouveau. Le bien et le mal étaient réunis, mais pas confondus, comme l'âme et le corps humain, qui bien qu'unis, du point de vue chrétien, provisoirement, en tant que principes opposés, se trouvent dans un affrontement permanent.

Une telle disposition de la pensée caractérisait aussi bien la conception de la nature humaine et de la vie que celle des phénomènes naturels. Dans le cycle des saisons par exemple, on ne distinguait pas en général les saisons intermédiaires mais seulement l'hiver et l'été : « Après un beau temps arrivent la pluie et l'orage [...] après un été profitable et fructueux l'affreux hiver apporte le froid, après un temps calme se lève un vent fort, et une grande fête est suivie des soupirs, des gémissements et des larmes »². Dans l'inconstance des destinées humaines on préférait aussi ne considérer que deux visages de la Fortune, le visage hostile et le visage bienveillant : « le destin de Fortune est si inconstant qu'il renverse les plus élevés et élève les plus négligeables. »³

Il est difficile d'admettre que les hommes dans la réalité ne vissent pas les états et qualités intermédiaires, que ce soit dans les changements saisonniers du temps ou dans les types et les destins des hommes. Simplement ils ne trouvaient pas nécessaire de les distinguer, dans la mesure où la conscience morale était orientée vers les situations extrêmes, antithétiques, dotées d'une intégrité et d'un achèvement qualitatif.

Directement associée à Dieu comme source de la loi morale, la morale était naturellement extériorisée. Vertus et vices bien souvent étaient perçus indépendamment de l'homme comme des forces existantes, capables de s'emparer de l'âme et de l'abandonner. Existant réellement, elles étaient souvent représentées symboliquement ou allégoriquement dans la littérature, l'art ou dans des tableaux vivants. L'allégorie était caractéristique de cette époque comme moyen de généraliser la pensée et de la mettre en rapport avec l'absolu. Les images qui naissaient alors, comme, par exemple, l'image, empruntée à la pratique militaire, de la lutte armée entre les vertus et les péchés pour la conquête de l'âme, ne témoignaient en aucun cas de quelque réflexion artistique, mais d'une réflexion fondée sur la conviction que les idées et les catégories dont on faisait facilement des allégories par voie d'anthropomorphisme avaient un caractère substantiel. Ainsi pour expliquer les événements de 1418 à Paris et leur donner un caractère général, quand les Armagnacs furent défaits par leurs adversaires du parti féodal des Bourguignons, l'auteur anonyme du *Journal d'un bourgeois de Paris* écrit que « lors se leva la déesse de Discorde, qui estoit en la tour de Mau-Conseil, et esveilla Ire la forsenée, et Convoitise et Enragerie et Vengeance, et prindrent armes de toutes manières, et boutèrent hors d'avec eux Raison, Justice, mémoire de Dieu et Atrempance, moult honteusement. »⁴ Des jeunes filles, représentant les différentes vertus, figuraient souvent dans différentes solennités, comme, par exemple, dans le festin organisé à Lille par le duc de Bourgogne Philippe quand les chevaliers présents firent vœu de se croiser pour délivrer Constantinople des Turcs (1454). Pour les faire ressouvenir de leur devoir moral, passèrent devant eux douze vertus, c'est-à-dire des jeunes filles qui lisaient chacune son couplet dont le contenu définissait la nature de telle ou telle vertu.

À leur tour les vices, en dehors des allégorisations, étaient comparés à différents animaux. Dans *Le Songe du vieux pèlerin* de Philippe de Mézières, la déesse Vérité représente l'envie et la colère par des serpents, la flatterie par une sirène, l'avarice par un crapaud etc. Quant à Lucifer, il est représenté sous les traits d'une chauve souris⁵.

¹ Jean-Claude Schmitt, *Le Suicide au Moyen-Âge*, Annales E.S.C., n° 1, 1976, pp. 12-16.

² Jean Meschinot, *Les Lumettes des princes*, éd. Christine Martineau-Genieys, Genève, Droz, 1972, 1^{re} strophe.

³ *Ibid.*

⁴ *Journal d'un bourgeois de Paris de 1409 à 1449, op. cit.*, pp. 97-98.

⁵ Philippe de Mézières, *Le Songe du vieux pèlerin*, éd. George William Coopland, t. 1, Cambridge, Cambridge University Press, 1969, pp. 242-246.

Pour revenir à une idée si caractéristique de la pensée religieuse et morale du Moyen-Âge, selon laquelle il y a chez l'homme plus de vertus que de vices et qu'il lui est plus facile de faire le bien que le mal, il est extrêmement important de souligner que cette idée implique une foi profonde en la bonté immémoriale de l'homme, en son désir du bien. Foi en ce qu'il suffit à l'homme de manifester cette volonté pour devenir vertueux. C'est précisément pour cela que toute la littérature médiévale a un caractère édifiant, moralisant. Elle est remplie d'appels au bien et au salut parce que, malgré le mal qui se fait un peu partout, les écrivains maintiennent leur foi en la nature bonne de l'homme. Pourtant, cette foi dépérit peu à peu, minée par les conceptions rationalistes sur l'homme, qui commencèrent à se répandre dans ce même Moyen-Âge tardif et formèrent un niveau nouveau de la conscience sociale. C'est ainsi que, au XVI^e siècle, l'éthique des doctrines de la Réforme s'éleva contre la morale traditionnelle médiévale, privant l'homme de sa liberté de vouloir le bien.

Trad. Y. A.

La poésie liturgie

Évelyne Beuzit

La communion des saints s'effectue par la prière. C'est la prière qui permet leur intercession. De même que la grâce est affaire de Dieu, la prière est affaire des pécheurs ; cependant elle a aussi besoin des saints, car « le point de départ est en bas, dans le déroulement des siècles temporels, et ce déroulement peu à peu s'élève jusqu'à l'Église des saints, qui est le dernier mot de toute histoire terrestre. »¹ Cette idée est primordiale chez Péguy, puisque l'intercession figure bien la présence de l'éternel dans le temporel : « La communion des saints procède d'une éternité, de la réelle éternité. »², écrira-t-il dans son *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*. D'ailleurs, selon lui, les prêtres « oublient de dire qu'il y a la prière et que la prière est au moins de moitié. Les sacrements, la prière, ça fait deux, ils tiennent les uns, mais nous disposons des autres. »³ La communion des saints appartient à l'éternité, par elle, dira Gervaise, « l'Église est une ; la communion est une dans le temps, une dans l'éternité. » (*Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P 502) Du saint au pécheur, la prière va alors lier le paysan chrétien à Jésus, de « cette immense liaison de tous les corps charnels entre eux, qui fait que, si l'on prend la main de l'un d'entre eux, tous les autres suivent, dans l'espace et dans le temps. »⁴ :

Le pécheur tend la main au saint, donne la main au saint, puisque le saint donne la main au pécheur. Et tous ensemble, l'un par l'autre, l'un tirant l'autre, ils remontent jusqu'à Jésus, ils font une chaîne qui remonte jusqu'à Jésus, une chaîne aux doigts indéliables. Celui qui n'est pas chrétien, celui qui n'a aucune compétence en christianisme, en chrétienté, en matière de chrétienté c'est celui qui ne donne pas la main.⁵

C'est en effet le Christ qui a enseigné la prière aux apôtres, qui a « empli le trésor éternel de prière » pour l'éternité, pour que nous puissions éternellement nous reporter à lui : « Il y a un trésor de prières, un trésor de prière, un trésor éternel des prières. La prière de Jésus l'a empli d'un seul coup ; l'a tout empli ; l'a empli infiniment, l'a empli pour éternellement ; cette fois qu'il inventa le Notre Père [...] » (*Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, P 520)

Selon Théodore Quoniam, « Jésus [...] est le « vaisseau chargé de tous les péchés du monde ». Or, l'avant de ce vaisseau est armé d'une « pointe » redoutable, grâce à laquelle il peut traverser la juste colère de Dieu et atteindre sa miséricorde. Cette pointe, ce sont les deux mains jointes de Jésus »⁶ Il reprend ici fidèlement le vers de Péguy : « Et la pointe du vaisseau ce sont les deux mains jointes de mon fils. » (*Mystère des saints Innocents*, P 697) Par cette image, l'Incarnation se trouve liée aux pécheurs, et par celle-ci Dieu se mue en un Dieu de miséricorde, un Dieu presque humain qui s'écrie avec tendresse : « Comment voulez-vous que je me défende. Mon fils leur a tout dit. » (*Mystère des saints Innocents*, P 701)

Ainsi, c'est le Verbe incarné qui adresse la prière à Dieu pour ses frères les humains, c'est pourquoi la prière revêtira une importance toute particulière dans la poésie de Péguy :

Et nous ne nous fierons qu'aux grâces de prière
Parce qu'elle est du maître et du seigneur Jésus.
Et nous ne nous fierons qu'aux grâces de misère
Parce qu'elle est du Père et du Fils absolu. (*Ève*, P 1113)

¹ Albert Béguin, *L'Ève de Charles Péguy*, éditions Labergerie, 1948, p. 115.

² Charles Péguy, *Clio, Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, p. 219 dans les *Œuvres en prose*, volume « 1909-1914 », éd. Marcel Péguy, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961.

³ Ch. Péguy, cité par A. Mabile de Poncheville, *Vie de Péguy*, éditions de la Bonne Presse, 1943, pp. 107-108.

⁴ André Rousseaux, *Le Prophète Péguy*, Albin Michel, 1946, vol. I, p. 151.

⁵ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, C 573.

⁶ Théodore Quoniam, *De la Sainteté de Péguy*, Alcan, 1989, p. 133.

Elle marque l'importance de la vie privée et de la contemplation : c'est le retirement pascalien, qui s'oppose au divertissement, mais ici la prière devient action même, action de l'homme qui va vers Dieu, qui s'enracine dans la contemplation. « La vie dans la famille, dans le peuple et dans la cité, ajoutera Hans Urs von Balthasar, s'enracine profondément dans les sombres forces portantes : la veille s'enracine dans le sommeil, le public dans le secret et le privé, l'action dans la contemplation et la prière. »¹ Il y a véritablement interaction entre les deux forces, tout comme il y a interaction entre le charnel et le spirituel. La prière pour Péguy devient une nécessité, puisque « pour un homme qui vit dans la prière, c'est-à-dire dans l'union à Jésus incarné, ses frères humains deviennent eux-mêmes dignes d'amour comme ils le sont aux yeux du Dieu qui est mort pour eux. »² Ainsi, il faut « prier pour qu'une âme ne tombe point » (*Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc*, P 1208). La prière est l'instrument du salut et permet le dialogue avec Dieu. Mais Péguy voit aussi dans la prière une façon de retrouver l'innocence première, celle du petit enfant « qui s'endort en faisant sa prière sous l'aile de son ange gardien. » (*Mystère des saints Innocents*, P 791) L'homme doit retrouver sa fraîcheur d'enfant et ses prières d'enfant pour retrouver l'origine de sa foi. En priant, le chrétien imite le Christ, dans un mouvement allant du Christ vers les hommes, c'est pourquoi Péguy admire le peuple chrétien, plein de prières, à qui il s'adresse en le nommant « le seul qui pries et le seul qui pleures sans contorsion. » (*Mystère des saints Innocents*, P 747) La prière est enracinée dans le peuple, comme plaie dans l'écorce du chêne :

Mais nul n'effacera de nos livres de peine
 La trace d'un *Pater* ni celle d'un *Ave*.
 Car nul n'effacera de l'écorce du chêne
 La trace du tourment qui nous fut réservé. (*Ève*, P 1102)

Ce lien du peuple à Dieu au travers des prières se retrouve dans la figuration des deux mains jointes, qui forment une pointe vers le ciel :

Je vois monter vers moi, du fond de l'horizon je vois venir
 Cette flotte qui m'assaille,
 La triangulaire flotte,
 Me présentant cette pointe que vous savez. (*Mystère des saints Innocents*, P 702)

Nous retrouvons ici l'idée de verticalité qui traverse toute la pensée de Péguy et qui figure « l'âme charnelle », liant le charnel et le spirituel, puisque le peuple chrétien est celui qui fait monter « des prières et des vœux *perpendiculaires*³ » (*Mystère des saints Innocents*, P 747), et la sainteté sera ainsi réelle, charnelle, « non pas seulement par son origine, par son départ, par sa race, par tout son goût, par toute sa sève, mais encore au moins par le ministère de la prière, de la double prière, toutes les deux montantes [...] ».⁴

De la même façon que l'homme doit remonter la pente du péché, il doit reconquérir sa propre foi par la prière. C'est pourquoi la prière est soumise au même rythme que la vie, et, comme l'Incarnation, « recommence toujours »⁵ : elle « n'est pas un exercice mécanique réglé par des lois précises ; elle ne révèle pas d'un coup ses secrets ; elle se vit, elle doit se faire sans cesse en nous. Comme toute vie, elle se réalise dans le temps et suppose la durée. »⁶ Il ne s'agit donc pas de prier mécaniquement : « la litanie se meut sur soi pour recueillir, en la personne de celui qui prie, une énergie millénaire »⁷, dira Pierre Emmanuel. Et Péguy d'opposer la prière au « tout fait » bergsonien : « Il y a une immense tourbe d'hommes qui sentent par sentiments tout faits, dans la même proportion qu'il y a une immense tourbe d'hommes qui pensent par idées toutes faites, et dans la même

¹ Hans Urs von Balthasar, *La Gloire et la Croix*, éditions Mouton, 1972, vol. II : « Styles », p. 335.

² A. Béguin, *L'Ève de Charles Péguy*, op. cit., pp. 98-99.

³ C'est nous qui soulignons.

⁴ Ch. Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo*, dans *Œuvres en prose*, volume « 1909-1914 », op. cit., p. 722.

⁵ Joseph Barbier, *La Prière chrétienne à travers l'œuvre de Charles Péguy*, Éditions de l'École, 1959, p. 109.

⁶ *Ibidem*.

⁷ Pierre Emmanuel, « Le Serviteur du Verbe Incarné », *Esprit*, n° 8/9, août-septembre 1964, p. 371.

proportion qu'il y a une immense tourbe de *chrétiens* qui répètent machinalement les paroles de la prière. »¹

Tout comme la grâce, celle-ci se doit donc de rester « toujours une eau courante » (*Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 637) C'est pourquoi le style oral de la prière entre en résonance avec le style de Péguy. « Sa poésie est une méditation, mais cette méditation devient naturellement une prière »², note justement Bernard Guyon, repris plus tard par Joseph Barbier, qui considère l'œuvre poétique de Péguy comme « une immense prière, une méditation continue », et *Ève* une « véritable épopée qui se déroule comme une oraison sans fin, atteignant souvent les cimes de la contemplation »³.

La durée de sa méditation, toute proche de la durée bergsonienne, correspond aux traces laissées sur le papier, mimant « le rythme lent de ses prières où se révèle peu à peu, dans une contemplation sereine, l'émouvante nouveauté de la foi, la perpétuelle jeunesse de Dieu, de l'Église et de la Création »⁴, et c'est à travers cette méditation qui nous porte au seuil de la « seconde création », que le prophète va devenir poète, en retraçant la parole juste de Dieu. André Rousseaux axe d'ailleurs toute son étude sur cette idée :

Péguy est d'abord comparable à un prophète puisqu'il est poète, car poésie et prophétie c'est la même chose d'un certain point de vue : du point de vue précisément où il s'agit pour l'une et l'autre de délivrer les esprits humains des vicissitudes temporelles afin de les rendre à l'action de l'éternel.⁵

Albert Béguin ne le contredit d'ailleurs pas lorsqu'il ajoute :

Le prophète est celui dont la parole est valable sur deux plans à la fois, ou dont la vue est juste, tout ensemble, littéralement et symboliquement, comme Péguy le dit de l'Écriture. Il voit les événements dans leur marche apparente, et ce qu'il en dit est intelligible immédiatement. Mais il les voit aussi au-delà de l'apparence, et ce qu'il en dit révèle un sens caché, qui ne peut être entendu que par rapport au sens total de l'histoire.⁶

Ainsi, Péguy garde en mémoire que « la Bible est comme un buisson ardent où se cache la présence du Dieu invisible, où se discerne déjà le visage du Dieu fait homme »⁷, et va se nourrir des Livres Saints pour approcher de plus près le Verbe divin, car son style est « le geste d'une parole humaine qui éprouve avec un amour grandissant, par un embrassement de plus en plus concret et mystique, la transcendance de la Parole infinie qui l'habite, qu'elle manque à dire, et qu'elle dit. »⁸

De cette manière, la poésie se fait liturgie, et chacun des *Mystères* se nourrira de prières, que ce soit la méditation du *Notre Père* par Jeannette au début du *Mystère de la charité*, ou bien cette imitation de l'*Ave Maria* :

À celle qui est pleine de grâce
Parce qu'aussi elle est pleine d'efficace
Maintenant.

Et parce qu'elle est pleine de grâce et pleine d'efficace
Et à l'heure de notre mort ainsi soit-il. (Porche du mystère de la deuxième vertu, P 573)

¹ Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson et la Philosophie Bergsonienne*, dans *Œuvres en prose*, volume « 1909-1914 », *op. cit.*, pp. 1318-1319

² Bernard Guyon, *L'Art de Péguy*, Labergerie, 1948, p. 34.

³ J. Barbier, *La Prière chrétienne à travers l'œuvre de Charles Péguy*, *op. cit.*, introduction, p. VII-VIII. Tous les théoriciens de la poésie de Péguy s'accordent d'ailleurs à dire que le poète privilégie la forme de la litanie pour faire de sa poésie une méditation.

⁴ J. Barbier, *La Prière chrétienne à travers l'œuvre de Charles Péguy*, *op. cit.*, p. 110.

⁵ A. Rousseaux, *Le Prophète Péguy*, *op. cit.*, vol. I, p. 27.

⁶ A. Béguin, « Actualité de Péguy », *Esprit*, p. 390, n° 8/9, août-septembre 1964.

⁷ J. Barbier, *La Prière Chrétienne à travers l'œuvre de Charles Péguy*, *op. cit.*, p. 33.

⁸ P. Emmanuel, « Le Serviteur du Verbe Incarné », *Esprit*, *op. cit.*, p. 363.

Ainsi, la prière des *Mystères* est une prière du paroissien, une « prière de la terre qui est déjà une prière du ciel »¹, contrairement aux prières de Chartres, qui sont « des prières de la solitude, du pèlerinage, de la marche sur la route, de la litanie »². De la même façon, les quatrains d'*Ève* sont sans cesse soumis à la prière, « prière et salutation de Jésus à Ève, prière de Jésus pour les morts, prière d'abandon et de dénuement dans le « climat romain », prière pour revoir les deux saintes en Paradis » qui mène à l'« aveu et confession de l'humaine détresse, puis, grâce à cet aveu, élévation de l'âme vers la seule chose désirable : *la vue de Dieu.* » : ainsi, la longue procession des « Heureux ceux qui sont morts » entre en résonance avec les Béatitudes, « dont elles reproduisent fidèlement le rythme et la syntaxe », et « semblent par leur forme même confirmer que c'est bien Jésus, Verbe divin, qui les profère, en tant que paroles d'Évangiles. Elles ont la valeur, en même temps, d'une liturgie des morts. »³

L'ensemble de l'œuvre de Péguy puise donc ses sources dans la Bible et dans la liturgie pour devenir une méditation continue qui donne le sentiment d'une sérénité, puisque « la prière se nourrit essentiellement de la parole de Dieu »⁴ :

Les armes de Jésus, c'est l'angélus du soir
Et celui du matin, le calme reposoir
Dans la procession, l'éclatant ostensor [...] (*Tapiserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*, P 856)

Cette sérénité est témoignée par la grandeur majestueuse des cathédrales, que Péguy admire entre tout.

La cathédralisation de la poésie

Les cathédrales, ainsi que les œuvres d'art qui les colorent et les emplissent de grâce, rendent pour le poète véritablement compte dans le temporel « de la dimension verticale de l'éternité »⁵, elles sont...

[...] littéralement une inscription charnelle, une inscription temporelle, une inscription lapidaire, pétrée, dans la pierre même, du culte et de la prière, la plus intérieure, et de l'adoration la plus intime. Le corps de l'adoration. Œuvres de pierre, inscriptions, incorporations ; œuvres dont il ne faut pas dire seulement qu'elles font corps avec la prière, qu'elles font corps avec l'adoration ; mais œuvres dont il faut dire qu'elles sont le corps même du culte, le corps même de la prière, le corps même de l'adoration. L'inscription dans la dure, dans la temporelle, dans l'extérieure pierre, de la vie intérieure la plus profonde et la plus tendre. Œuvres qui ne se séparent point non seulement du culte et de la prière et de l'adoration, mais œuvres dans l'église qui ne se séparent point de l'église, œuvres dans la cathédrale qui ne se séparent point de la cathédrale. Œuvres qui ne sont point seulement l'ornement et le couronnement, œuvres qui sont le tissu même de l'église et de la cathédrale, la texture, la pierre dans la pierre. Et les églises et les cathédrales ne sont pas seulement des maisons, générales, et ces œuvres ne sont pas des objets, particuliers, qui y sont placés. Logés dans ces maisons. Mais les unes et les autres, les cathédrales et les œuvres, ensemble, les unes dans les autres et les autres logeant les unes, ensemble sont le même tissu, la même pierre, le même monument temporel éternel, ensemble la même inscription éternelle, historique,

¹ Jean Onimus, *Le Sens de l'Incarnation*, éditions Labergerie, 1950, p. 172. Pie Duployé note à ce propos que la prière dans la conception de Péguy est un « commencement de réalisation visible sur terre » : « Le ciel, à tout moment, doit toucher la terre, et Dieu répondre aux hommes. Que Dieu se manifeste, comme il le fait par la délivrance du Mont-Saint-Michel, qu'il exauce une prière, et toute la terre en est changée. La récitation du *Pater* n'est plus cette parodie absurde que Jeanne récite au début du *Mystère*, la douceur de nouveau prend possession de la terre, et la joie du cœur de l'homme : rien n'est plus *faussé*, tout redevient harmonieux. Alors, on peut recevoir le corps du Christ sans avoir l'impression de mentir et de mentir aux autres. » (*La Religion de Péguy*, Klincksieck, 1965, p. 209)

² Pie Duployé, *La Religion de Péguy*, *op. cit.*, p. 200.

³ A. Béguin, *L'Ève de Charles Péguy*, *op. cit.*, respectivement page 191 puis page 97.

⁴ J. Barbier, *La Prière chrétienne à travers l'œuvre de Charles Péguy*, *op. cit.*, p. 110.

⁵ A. Béguin, *L'Ève de Charles Péguy*, *op. cit.*, p. 137.

temporelle, ensemble le même dur corps charnel de culte, de piété, le même dur corps creusé de prière et de vie intérieure et d'éloquente, de si éloquente adoration muette.¹

Ces cathédrales, tout comme la prière, ont été instaurées par le Christ, « là où il n'y avait encore que des magistrats et des citadelles »², à travers cet axiome qui dans la langue de Péguy doit se concevoir aussi bien au sens propre qu'au sens figuré : « tu es Pierre et sur cette pierre je construirai mon Église ». Son sens propre est bien repris par le poète : « La foi est une église, c'est une cathédrale enracinée au sol de France. » (*Mystère des saints Innocents*, P 678) La cathédrale devient donc l'image de l'insertion de l'éternel dans le temporel, puisqu'elle est érigée dans le temps par les hommes du pays et s'enracine dans le siècle autant que dans la terre :

Un homme de chez nous a fait ici jaillir,
Depuis le ras du sol jusqu'au pied de la croix,
Plus haut que tous les saints, plus haut que tous les rois,
La flèche irréprochable et qui ne peut faillir. (*Tapiserie de Notre Dame*, P 898)

Cependant, elle figure aussi l'arbre de la croix, qui s'élève de la terre pour que le Christ de cette façon étende son empire sur la campagne française :

Notre Dame de Troyes,
Nef en Champagne,
Comme une immense croix
Sur la campagne. (*Ballade du cœur qui a tant battu*, P 1399)

Car les cathédrales, tout comme l'Incarnation, sont éternelles, et dominent le temps de leurs hautes statures, à la manière de la cathédrale de Chartres, qui sera longtemps le point de mire du poète. Érigées par Jésus, homme et Dieu, elles répliquent parfaitement l'insertion de l'Éternel dans le temporel : « Il allait ériger les hautes cathédrales / Sur le mouvant débris du déclin de nos jours. » (*Ève*, P 1073).

Ainsi, Péguy va comparer les prières aux cathédrales, qui sont pour lui « le livre où nos raisons de croire sont gravées »³ : le pécheur doit confesser ses péchés au début de la prière, tout comme le pèlerin qui « avant de passer le seuil de l'église [...] s'essuie soigneusement les pieds » (*Mystère des saints Innocents*, P 689). Les cathédrales apparaissent donc de façon presque tangible comme « ces poèmes de pierre, ces poèmes de textes »⁴, et leurs flèches se muent en un « hymne de pierre qui figure l'envol de l'hymne du cœur »⁵. C'est pourquoi la poésie de Péguy peut se comparer à une œuvre de pierre, une construction où toutes les pierres s'imbriquent les unes dans les autres, et le poète se considérera alors comme un architecte qui « a éprouvé le besoin [...] de réunir les pierres de taille de sa théologie, et après les avoir jointoyées, et fait monter les murs, voulu tailler avec soin particulièrement de clef de voûte à l'édifice : sa théologie de l'espérance. »⁶ *Ève* est par-dessus tout « un monument érigé en un lieu éternel, un temple bâti du plus dur matériau »⁷ dont les premiers vers de chaque « quadrain », comme les appellera Péguy⁸, figurent la porte d'un palais aux pièces infinies :

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, P 448. – À travers ces lignes, Péguy reproche d'ailleurs à Fernand Laudet, dont la critique véhémente du *Mystère de la charité* l'avait fait frémir, de remettre en cause le fondement même de la religion chrétienne, de retrancher du christianisme l'enfance du Christ (c'est-à-dire tout ce qui n'est pas de l'ordre de la vie publique du Christ), et avec elle toutes les œuvres qui lui rendent hommage. Il conclut ainsi : « Nouvel iconoclaste c'est pourtant ces œuvres, c'est ces vingt siècles d'inscription que M. Laudet entend nous nier. »

² A. Béguin, *L'Ève de Charles Péguy*, *op. cit.*, p. 137.

³ Th. Quoniam, *De la Sainteté de Péguy*, *op. cit.*, p. 161.

⁴ Ch. Péguy, *Véronique, Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, dans *Œuvres en prose*, volume « 1909-1914 », *op. cit.*, p. 334.

⁵ Th. Quoniam, *De la Sainteté de Péguy*, *op. cit.*, p. 161

⁶ P. Duployé, *La Religion de Péguy*, *op. cit.*, p. 269.

⁷ P. Emmanuel, « Le Serviteur du Verbe Incarné », *Esprit*, *op. cit.*, p. 372.

⁸ Le mot n'est pas lié au « quadrain », mot du Centre ; la graphie « quadrain », née au XVI^e siècle comme l'indique Robert Burac (C 1235), n'a été supprimée par l'Académie française qu'en 1835 : Péguy connaît bien l'ancienne langue française. [NDLR]

« Ce n'est point par des hésitations, par des approximations que l'on est transporté dans chacune de ces résidences. Le premier vers de chaque est toujours un vers qui ouvre la porte et si l'on trouve ensuite d'innombrables perspectives, ce ne sont point des perspectives d'antichambres, ce sont les répartitions du palais lui-même. »¹

Pierre Emmanuel analysera la façon dont ces « approximations » que sont « les incessantes variations intéressant un seul vocable », « destinées à mesurer des distances intrinsèques, créent en effet une perspective architecturale et musicale fort rigoureuse, où ce que nous nommons (non sans condescendance) l'inspiration, se révèle une intelligence exacte de structure. »²

Dans sa préface aux *Tapisseries*, Stanislas Fumet ajoute même au sujet du poète : « Quand je le connus et que nous parlions de sa *Jeanne d'Arc*, il me dit qu'il lui prévoyait dans les *vingt-quatre volumes*. – *Vingt-quatre... ? – Voyez-vous, je voudrais que ce fût comme une cathédrale*. Il avait toujours à cette époque – en 1912 – Chartres devant les yeux. »³

À cet effet, le *Porche du mystère de la deuxième vertu* devient véritablement une porte que le lecteur ne peut franchir sans un certain élan vers l'éternel, comme nous l'annonce la phrase de Pie Duployé : « *Que nul n'entre ici s'il n'est théologien !* »⁴ Par les cathédrales, les chœurs de prières sont jointes aux cœurs des paroissiens, et l'ascension vers l'éternel peut s'effectuer :

Princesse cathédrale
Voici nos chœurs
De prières rurales
Et notre cœur. (*Ballade du cœur qui a tant battu*, P 1403)

L'ascension vers l'éternel

« *La nuit et le silence* »⁵

Ainsi la prière de Péguy se mue-t-elle souvent en silence, le silence respectueux du pèlerin qui entre dans l'église pour prier en secret : « Ô cœur tu sais te taire, / Fleur de silence [...] » (*Ballade du cœur qui a tant battu*, P 1310).

Pendant, ce silence n'est pas un « vide charnel » et la parole du Christ se perpétue à travers lui, puisque ce silence, « expression de l'éternité », introduit dans la vie humaine « des états d'oraison et de contemplation »⁶ :

C'est pour cela qu'il faut que France, que chrétienté continue ;
Pour que la parole éternelle ne retombe pas morte dans un silence,
Dans un vide charnel. (*Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 592)

Il s'agit donc ici d'un silence plein, empli de spirituel « encharnelé », un silence respectueux et à la hauteur de Celui qui l'inspire, un silence qui retrouve l'origine de l'Incarnation :

Silence de la prière et silence du vœu, silence du repos et silence du travail même, silence du septième jour mais silence des six jours mêmes ; la voix seule de Dieu ; silence de la peine et silence de la mort ; silence de l'oraison ; silence de la contemplation et de l'offrande ; silence de la méditation et du deuil ; silence de la solitude ; silence de la pauvreté ; silence de l'élévation et de la retombée, dans cet immense parlement du monde moderne l'homme écoute le silence immense de sa race. Pourquoi tout le monde cause-t-il, et qu'est-ce qu'on dit. Pourquoi tout le monde écrit-il, et qu'est-ce qu'on publie.

¹ Ch. Péguy (sous le pseudonyme de Jean Durel), *Le Commentaire d'« Ève » par Péguy*, cité dans A. Béguin, *L'Ève de Charles Péguy*, *op. cit.*, p. 214.

² P. Emmanuel, « Le Serviteur du Verbe Incarné », *Esprit*, *op. cit.*, pp. 372-373.

³ Stanislas Fumet, préface aux *Tapisseries*, Gallimard, 1996, p. 14.

⁴ P. Duployé, *La Religion de Péguy*, *op. cit.*, p. 274.

⁵ Ch. Péguy, *Notre Jeunesse*, dans *Œuvres en prose*, volume « 1909-1914 », *op. cit.*, p. 536.

⁶ A. Rousseaux, *Le Prophète Péguy*, *op. cit.*, vol. I, p. 149.

L'homme se tait. L'homme se replonge dans le silence de sa race et de remontée en remontée il y trouve le dernier prolongement que nous puissions saisir du silence éternel de la création première.¹

Et André Rousseaux rebondit sur cette pensée magistrale : « Nos facultés tombent dans un grand silence devant l'infini de Dieu, car le silence est la seule louange digne de Celui que nul peut nommer. »² Le silence « plein » peut alors devenir l'exact porte-parole de la « plénitude » que nous a apportée le Christ : « Seul le Christ incarné, pauvre, crucifié, à la plénitude humaine ajoute la plénitude du divin. Il n'a rien refusé de ce qui est de la terre. Il en a tout accepté, grandeurs et servitudes. Mais par l'ostension du Calvaire, il a transfiguré le monde et l'a baigné dans l'éternel. »³

C'est pourquoi les œuvres de Péguy vont introduire le silence au centre même de la méditation poétique. Ainsi, *Ève* apparaît comme un « flux verbal » qui « n'existe que porté par un grand fleuve de silence »⁴, et le temps « en se répétant, revêt une valeur d'éternel : sous les agitations de surface, un cours fondamental s'établit qui est silence et paix. » Nous atteignons ainsi des cimes de contemplation, puisque la litanie figure « le temps devenu louange. »⁵ D'ailleurs les personnages que met en scène le poète ne sont pas « l'image inerte d'êtres que la mort a pris ou prendra. Il a mis dans son œuvre des êtres qui appartiennent à l'éternité, qui sont du règne de l'éternité. »⁶ Le silence s'enracine dans la nuit, qui est le symbole de l'insertion du temps dans l'éternel, « dans ma création éternelle et temporelle et encore éternelle. » (*Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 535)

Ainsi, Péguy affectionne la rencontre de ces deux termes si voisins, « la nuit et le silence »⁷ et qui tous deux nous ouvrent à l'éternel. Car le jour baigne dans la nuit, tout comme le temps baigne dans l'éternité, « le reflet de l'éternel est fait des restes de la Nuit première, sur les jours du monde originel »⁸, et la nuit est elle-même « l'anticipation d'un temps supérieur »⁹ : « C'est la nuit qui est continue. C'est la nuit qui est le tissu / Du temps, la réserve d'être. » (*Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 663).

C'est pourquoi Péguy consacra à la nuit, figure d'éternité puisque « le temps est inséré dans l'éternité, comme le jour est inséré dans la nuit »¹⁰, une longue ode dans son *Porche du mystère de la deuxième vertu* : « La nuit est l'endroit, la nuit est l'être où il se baigne, où il se nourrit, où il se crée, où il se fait. » (P 660)

Et André Rousseaux conclura : « De la nuit à l'éternité il y a une telle similitude que la nuit, pour notre poète, s'ouvre sur chacun de nos matins comme l'éternité s'ouvre sur la naissance de chaque vie humaine. »¹¹

[...] Or de même que la vie
Terrestre
En grand (si je puis dire) n'est qu'un passage entre deux bords
Une ouverture entre la nuit d'avant et la nuit d'après
Un jour
Entre la nuit de ténèbres et la nuit de lumière
Ainsi en petit chaque jour n'est qu'une ouverture.
Un jour. (*Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 662)

Cette ouverture, ce sera l'ouverture pratiquée par l'espérance de l'éternel, l'ouverture pratiquée par la parole du poète à travers l'angoisse d'un monde qui se délite.

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, dans *Œuvres en prose*, volume « 1909-1914 », *op. cit.*, p. 1383.

² A. Rousseaux, *Le Prophète Péguy*, *op. cit.*, vol. I, p. 143.

³ J. Onimus, « La Prise de la Chair chez Péguy », *Étude*, novembre 1946, p. 178.

⁴ J. Barbier, *La Prière chrétienne à travers l'œuvre de Charles Péguy*, *op. cit.*, p. 190.

⁵ P. Emmanuel, « Le Serviteur du Verbe Incarné », *Esprit*, *op. cit.*, p. 371.

⁶ A. Rousseaux, *Le Prophète Péguy*, *op. cit.*, vol. I, p. 24.

⁷ Ch. Péguy, *Notre jeunesse*, dans *Œuvres en prose*, volume « 1909-1914 », *op. cit.*, p. 536.

⁸ A. Rousseaux, *Le Prophète Péguy*, *op. cit.*, vol. I, p. 148.

⁹ H. Urs von Balthasar, *La Gloire et la Croix*, *op. cit.*, vol. II, p. 368.

¹⁰ Th. Quoniam, *De la Sainteté de Péguy*, *op. cit.*, p. 143.

¹¹ A. Rousseaux, *Le Prophète Péguy*, *op. cit.*, vol. I, p. 132.

Une Rédemption par la poésie

La poésie va donc figurer l'équilibre du temporel et du spirituel qui empêche de tomber dans le péché mortel, puisque l'existence pour Péguy aura besoin de se nourrir de l'éternel, et devra s'enraciner « dans une éternité, dans un au-delà d'où elle jaillit et où elle retourne »¹ Cette éternité ne pourra cependant être reconquise qu'à travers la Rédemption, car « la réintégration du temps dans l'éternité n'est pas un problème physique, mais un problème tout à fait théologique, et pour sa solution il ne faut rien de moins que toute l'histoire du salut : la mort humaine, mais aussi l'amour de Dieu qui s'est anéanti jusqu'à la mort de la Croix, jusqu'à la faiblesse infinie du Vendredi saint, où Dieu lui-même retombe dans sa propre vie éternelle. »²

Il s'agit donc de viser l'éternel à travers la chaîne temporelle de la poésie, dont les périodes figurent l'éternité. C'est alors que le « poète-prophète » va intervenir : « Il comprendra que sa mission première, que son rôle essentiel dans ce monde qu'il veut sauver, c'est d'être le poète, le découvreur, le mainteneur des énergies spirituelles d'un peuple, le héraut des grandes vertus chrétiennes seules capables d'assurer le salut temporel et éternel de l'humanité. »³

L'insertion du temporel dans l'éternel est sans cesse visible dans les strophes du poète, comme nous le fait remarquer Joseph Barbier en analysant ces vers :

Et Dieu lui-même bon ensemble qu'éternel
Considérerait son œuvre et trouvait qu'il est bien
Et qu'il était parfait et qu'il n'y manquait rien [...] (*Ève*, P 942)

L'abbé Barbier nous explique alors :

Le présent encadré par deux imparfaits, s'impose à l'attention du lecteur. Il prend valeur, dans la bouche du Créateur, d'une parole éternelle. Prononcer ce mot, c'est le rôle de Dieu, et Dieu ne parle qu'au présent. Commenter ce mot (« Et qu'il était parfait... »), c'est l'affaire des hommes, et les hommes sont soumis au temps, au destin, à l'histoire. Si l'imparfait indique fréquemment *la durée*, dans le passé, d'un fait concret et matériel, il traduit fort bien aussi *l'unité et la continuité d'un dessein spirituel*. Il décrit non seulement l'histoire du monde, mais encore le déroulement dans le temps du plan rédempteur, voulu et assuré par Dieu [...]⁴

À travers cette analyse, le style de Péguy apparaît comme un style ascensionnel qui élève toute la terre grâce à des images charnelles. Le *Commentaire d'« Ève »* de Péguy va le souligner : « Nous sommes donc ici en présence d'un livre qui porte au-delà de sa génération, s'il demeure dans sa race, qui porte au-delà de son temps et sans doute au-delà de son auteur même »⁵. Cette éternité sera soutenue par l'espérance, puisque « elle a besoin pour exister que nous espérons en elle »⁶. Comme nous le montre Pierre Emmanuel, « la langue de Péguy est la montée d'une espérance donnée une fois pour toutes, comme le souffle, et conquise à chaque geste, comme le temps : espérance du Sens intégral dont chaque mot nouveau précise en nous la forme et le manque, réciproques dans la conscience de Péguy et conséquemment dans la nôtre, si nous laissons le verbe énergétique nous informer et nous creuser. »⁷

Ainsi, « le péché mortel au sens chrétien serait alors le refus de l'enracinement, la spiritualisation (accompagnée d'une angoisse stérile) et la fuite du monde, l'angoisse devant l'angoisse »⁸ ; c'est pourquoi la poésie de Péguy au contraire va se placer face au monde, face à l'Incarnation et aux péchés qu'elle endosse :

¹ A. Béguin, « Actualité de Péguy », *Esprit*, op. cit., p. 393.

² H. Urs von Balthasar, *La Gloire et la Croix*, op. cit., vol. II, p. 369.

³ B. Guyon, *L'Art de Péguy*, op. cit., p. 12.

⁴ J. Barbier, *L'Ève de Charles Péguy*, op. cit., p. 182.

⁵ Ch. Péguy (sous le pseudonyme de Jean Durel), *Le Commentaire d'« Ève » par Péguy*, dans A. Béguin, *L'Ève de Charles Péguy*, op. cit., p. 221.

⁶ J. Onimus, *Introduction aux trois « Mystères » de Péguy*, éditions Labergerie, 1962, p. 75.

⁷ P. Emmanuel, « Le Serviteur du Verbe Incarné », *Esprit*, op. cit., p. 366.

⁸ H. Urs von Balthasar, *La Gloire et la Croix*, op. cit., vol. II, p. 325.

L'ordre temporel rouvert sur l'ordre éternel, cela veut dire qu'on perçoit comme une vérité éclatante, plutôt que comme une merveille étonnante, que le plus grand trésor du monde gît sur la paille d'une crèche à bestiaux, que la joie est dans une couronne d'épines, que l'espérance indicible luit dans l'angoisse d'un jardin nocturne.¹

De cette façon, le parcours d'*Ève* est une route continue qui part de Jésus-Dieu pour arriver au poète, prophète de la Parole divine, c'est « un monologue à plusieurs voix où l'on reconnaît superposées plutôt que confondues la voix du Dieu-homme, celle de Péguy et celle de tous les hommes »². La poésie peut donc permettre ce retour en arrière, vers les origines de l'Incarnation, qui apparaît alors comme « la possibilité du dialogue non point entre deux étrangers, mais littéralement entre les membres d'un même corps »³, dans toute sa réalité ; elle est cette « autre clef » :

Une autre, une autre clef, faite d'une autre sorte,
Nous réintégrera dans le premier berceau.
Un vieux avec sa barbe, assis sous un arceau,
Regarde, et pense encore aux bords de la mer Morte. (*Ève*, P 1120)

Cette contemplation de l'originel va aussi permettre de retracer le déroulement des siècles qui s'élèvent jusqu'à l'Église des saints.

C'est pourquoi l'idée sera sans cesse répétée, dans « un besoin instinctif de l'homme qui veut contempler à loisir un objet aimé, qui tente de cerner une réalité complexe par des approximations successives [...] »⁴, et approcher le Sens du divin, car

[...] c'est, totalisant l'histoire entière à tout instant par la vertu d'un seul instant éternel, l'affleurement, le jaillissement d'une Parole définie, dont le sens est parfaitement accompli, parfaitement identique à son être. Cette Parole est l'éternel incarné, dont le verbe humain n'est que le notaire ou l'économe. [...] Pour Péguy, la Vérité s'est faite chair : notre œuvre d'incarnation, notre parole, n'est et ne peut être autre chose qu'une approche et une étreinte plus ou moins étroite du Sens qui est. Qui est dans les mots, préexistant à leur usage, lequel ne nous donne de choix qu'entre les incarner et les trahir.⁵

Jean Onimus le soulignera d'ailleurs avec humilité : « Enfin il y a dans la poésie des Mystères une présence « numineuse » du sacré. »⁶

Par la poésie, le temporel peut se nourrir de l'éternel pour ne pas mourir, car

[...] nous tenons maintenant les deux bouts de la chaîne. D'un côté, le spirituel, isolé semble-t-il dans sa pureté, immobile, irréductible à toute incarnation, en conflit même avec le mouvement de la vie ; de l'autre, un temporel déconcertant pour la pensée, plein de désordre et de profusion. [...]. Et pourtant c'est à leur composition que le monde doit son harmonie, harmonie qui n'est pas une donnée, mais une conquête, fruit de l'amour et de la bonne volonté, harmonie instable et toujours prête à se briser.⁷

« Péguy écrit énormément ; mais il reste toujours au même endroit, qu'il ne cesse de creuser. Il fixe passionnément l'horizon, et en même temps il creuse. Ce qui nous donne l'image d'une croix. »⁸ Ces propos traduisent sans conteste la fascinante tâche de Péguy dont l'œuvre poétique entière se trouve baignée de cette grâce à la fois spirituelle et racinée, temporelle et éternelle :

¹ A. Rousseaux, *Le Prophète Péguy*, op. cit., vol. I, p. 20.

² J. Onimus, *Le Sens de l'Incarnation*, op. cit., p. 144.

³ *Ibidem*.

⁴ J. Barbier, *La Prière chrétienne à travers l'œuvre de Charles Péguy*, op. cit., p. 11.

⁵ P. Emmanuel, « Le Serviteur du Verbe Incarné », *Esprit*, op. cit., p. 362.

⁶ J. Onimus, *Introduction aux trois « Mystères » de Péguy*, op. cit., p. 90.

⁷ J. Onimus, *Le Sens de l'Incarnation*, op. cit., p. 65.

⁸ Propos de Christian Schiaretta, recueillis par Hugues Le Tanneur pour *Aden*.

Ainsi marche le commandement charnel
Avant le commandement spirituel.

Ainsi le royaume temporel
Marche avant le royaume éternel. (*Mystère des saints Innocents*, P 779)

L'angoisse de la vie, le salut par le Christ, l'espérance, la grâce sont autant de thèmes abordés sous les deux aspects du concret et du spirituel, du réel et de l'intemporel ; dont la contradiction apparente s'éclaire à travers tout le mystère chrétien, qui va illuminer l'œuvre du poète dès l'écriture du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Ce mystère, c'est bien évidemment celui de l'Incarnation, car, comme le dit André Rousseaux, « toute l'œuvre de Péguy se tient, au fond, entre la vision du Paradis terrestre et celle du Jugement dernier »¹, cet axe que le poète n'a cessé de transcender, et qui est figuré par l'arbre de la Croix.

Mais ces contradictions entrent aussi en résonance avec les propos de Pascal sur la misère et la grandeur de l'homme², car « la contemplation de Péguy part de la créature, de sa situation dans l'univers temporel, et suivant exactement le chemin de l'apologétique pascalienne, ne trouve qu'en Jésus incarné l'explication du mystère humain, l'apaisement de l'angoisse »³ : « Ô vêtu de grandeur, / Cœur de misère [...] » (*Ballade du cœur qui a tant battu*, p. 1281).

L'homme, à la fois « monstre d'inquiétude » (*Porche du mystère de la deuxième vertu*, P 666) et image de Dieu, sera donc pour Péguy une source inépuisable de réflexion, et va figurer cette « âme charnelle », qui va pénétrer « l'épaisseur de la tâche journalière » pour ensuite se dégager, « comme une sérénité vespérale, de l'immense monotonie du labeur »⁴ :

Voici monsieur le corps avec sa jeune dame.
Il veut la présenter parmi ses compagnons.
Elle se rappelant ce ciel que nous gagnons
Regarde le tison, et la cendre et la flamme. (« suite d'Ève », P 1520)

Béguin le soulignera d'ailleurs : « Alain-Fournier a dit de Péguy que personne, depuis Dostoïewski, n'avait été autant que lui *un homme de Dieu*, et cela est d'une vérité très profonde. Mais, puisqu'il s'agit de Dostoïewski (que Péguy n'aimait pas), on peut ajouter à cette juste désignation ce que Berdiaeff disait de l'auteur des *Karamazov* : que le premier il avait posé la question de Dieu comme une question de l'homme. »⁵

Ce sera donc à travers la figure de l'homme que Péguy conciliera son socialisme engagé et la foi, nécessaire à sa pensée, puisque « aucun socialisme, si orgueilleux fût-il, n'a osé voir en l'homme une image de Dieu, n'a placé l'homme si haut dans l'ordre universel »⁶, pour rétablir la juste continuité entre la terre et le ciel, entre le temporel et le spirituel : « Il voulait ramener le bonheur dans le monde par la restauration du travail et de la pauvreté. C'était une religion du salut temporel. Et, comme dans toutes les religions, ce qui importait le plus, ce n'était pas les théoriciens, les catéchismes, les livres, mais l'élan de l'âme. »⁷ Une âme qui, chez Péguy, se révèle au fil de l'écriture dans un souci constant d'incarnation, incarnation du sens, incarnation des choses, car « il n'y a pas de sens des choses sans vénération, sans conscience du lien nuptial qui nous relie à elles. Le délire technique lui-même ne doit

¹ André Rousseaux, *Le Prophète Péguy*, op. cit., vol. I, p. 162.

² « La grandeur de l'homme est si visible qu'elle se tire même de sa misère. » (Blaise Pascal, *Pensées*, Livre de Poche, 2000, n° 149, p. 108). Cette pensée sera reprise par Jacques Maritain : le christianisme « est pessimiste et profondément pessimiste en ce sens qu'il sait que la créature est tirée du néant, et que tout ce qui vient du néant tend par soi au néant ; mais son optimisme est incomparablement plus profond que son pessimisme parce qu'il sait que la créature vient de Dieu et que tout ce qui vient de Dieu tend à Dieu. » (Jacques Maritain, *Humanisme intégral*, Aubier, 1936, p. 65)

³ A. Béguin, *L'Ève de Charles Péguy*, op. cit., pp. 194-195.

⁴ P. Emmanuel, « Le Serviteur du Verbe Incarné », *Esprit*, op. cit., p. 371.

⁵ A. Béguin, *L'Ève de Charles Péguy*, op. cit., p. 194.

⁶ J. Onimus, *Le Sens de l'Incarnation*, op. cit., p. 63.

⁷ Jean et Jérôme Tharaud, *Notre Cher Péguy*, Plon, 1926, vol. I, p. 244.

pas nous faire oublier nos fiançailles avec la terre, notre filiation primitive, les grands sentiments élémentaires de l'homme devant la vie. »¹

« Il est de l'éternel présent »², écrira André Rousseaux ; et c'est justement pour cela qu'il n'arrivera jamais à « s'incarner » dans la vie moderne ni à comprendre ses contemporains, car, comme nous le fait remarquer Jean Onimus, « Péguy n'a cessé de prôner l'Incarnation, mais il ne fut pas toujours assez *réaliste* pour l'accomplir »³. Ainsi, souvent, avant et après sa mort, les analystes de sa pensée voudront le ranger dans une catégorie, dans une « case » de notre mémoire collective, à l'instar des candidats à l'agrégation de 1962 :

En effet, s'il faut croire M. Pierre Clarac, président d'un de ces jurys, « les explications de Péguy ont été en général décevantes, et il faut convenir que l'extrême attention au détail, les méthodes rigoureuses d'analyses qui conviennent à l'interprétation des classiques, ne sont plus de mise lorsqu'il s'agit de surprendre à sa naissance, et, en quelque sorte, dans son premier bouillonnement, une pensée qui, lorsqu'elle nous est livrée, en est encore à chercher son expression... »⁴

Cette pensée qui s'enracine dans l'originel va pourtant se faire le reflet d'un certain goût de l'éternel, un éternel tout autant chrétien que profondément humaniste, puisque « le poète Péguy nous dit et montre que le christianisme existe essentiellement au monde de la vie selon les paroles mêmes du Christ, que rien n'est séparé, que rien n'est séparable et que le mystère le plus profond de l'Incarnation est de nous porter au cœur de l'insertion du spirituel dans le charnel, du surnaturel dans le temporel, pour une assomption qui exige bien, comme il le déclarait, que nous donnions *ensemble le maximum d'homme et pour ainsi dire le maximum de Dieu.* »⁵

¹ Charles Blanchet, « Péguy et Ramuz », *Esprit*, n° 330, août-septembre 1964, p. 387.

² A. Rousseaux, *Le Prophète Péguy*, *op. cit.*, vol. I, p. 20.

³ J. Onimus, *Le Sens de l'Incarnation*, *op. cit.*, p. 166.

⁴ P. Duployé, *La Religion de Péguy*, *op. cit.*, p. 273. La citation de Pierre Clarac provient du *F.A.C.P.* n° 36, p. 101.

⁵ Jean Roussel, *Charles Péguy*, Éditions Universitaires, 1958, p. 95.

Georges Sorel, les revues et Charles Péguy

Thomas Roman

Le plus souvent, le nom d'une revue renvoie à celui d'un homme. Des publications comme les *Cahiers de la quinzaine*, *Esprit* ou *les Temps modernes* évoquent immédiatement les figures de Charles Péguy, Emmanuel Mounier ou Jean-Paul Sartre, et réciproquement. Tel est le cas de Georges Sorel et de *l'Indépendance*, à ceci près que Sorel ne fut pas l'homme d'une revue mais un homme de revues.

1. Georges Sorel, homme de revues

« Sorel s'estimait incapable d'écrire des livres dans les « règles de l'art » et préférait soumettre au public « l'effort d'une pensée », avec « ses désordres et ses défauts d'exposition »¹, écrit Michel Prat. Philosophe, moraliste, Sorel était un homme de pensée pour qui l'écriture était une astreinte. C'est pourquoi il privilégiait l'article de revue qui permet de figer une idée sur l'instant face à un événement qui lui est immédiat.

La revue comme support privilégié de la pensée

La plupart des ouvrages de Sorel sont des recueils d'articles et d'études ayant paru dans des revues².

Son rapport à l'écrit, lié directement à son type de pensée, peut expliquer et le foisonnement des publications (250 articles environ dans une cinquantaine de revues, entre la fin des années 1880 et la Guerre) et l'apparente incohérence de l'ensemble, qui fait de lui une sorte d'Objet Pensant Non Identifié. Collant à l'événement et à l'époque, analyste des différents courants sociaux et intellectuels traversant la société, Sorel, philosophe, touche à tout et déroute. Ce « pluralisme dramatique » du penseur, selon l'expression de Georges Goriely, trouve ici une de ses explications. Sorel, suivant le fil rouge d'une pensée à la fois conservatrice, moralisante et contestataire (c'est-à-dire une pensée qui, selon nous, est en quête du groupe social qui permettra la régénération d'un corps social jugé décadent), flirte avec des milieux antagonistes.

Ces flirts sont en effet nombreux, d'intensité variable, et se lisent dans les différentes collaborations de l'intellectuel à des revues. Ses collaborations, dont Michel Prat nous propose une taxonomie, sont plus ou moins sérieuses et suivies. L'étude de *L'Indépendance* ne doit pas faire oublier que l'essentiel des articles publiés par Sorel concernent le milieu ouvrier et le socialisme. La moitié environ des articles a été publiée dans des revues socialistes ou liées au mouvement ouvrier. Ensuite, sur la cinquantaine de revues où il écrit, une quinzaine ne bénéficie que d'une collaboration suivie et treize autres ne l'accueillent que moins de cinq fois. Par contre, près des deux cinquièmes des articles sont parus dans quatre revues : *Le Devenir Social* (1895-1897), *Le Mouvement socialiste* (1899-1901, 1905-1908), *L'Indépendance* (1911-1913) et *Il Divenire sociale* (1905-1910). Michel Prat fait également la distinction entre trois types de revues : celles où Sorel joue un rôle prépondérant en tant que membre de la direction ou fondateur – le *Devenir Social* et *Études socialistes* éditées chez Jacques en 1903 –, ainsi que celles où il exerce une influence décisive – le *Mouvement socialiste* d'Hubert Lagardelle et *L'Ère Nouvelle* de Jean Variot ; celles auxquelles il collabore régulièrement et de manière durable : *L'Ère Nouvelle*, la *Jeunesse socialiste*, la *Revue socialiste*, la *Revue communiste*, mais aussi les *Sozialistische Monatshefte* de Josef Bloch en Allemagne, la *Rivista critica del socialismo* de Francesco Saverio Merlino, le *Divenire sociale* d'Enrico Leone. Ce groupe comprend aussi des revues académiques réputées : la *Revue scientifique*, la *Revue de métaphysique et de morale*, et des revues générales, *Pays de France* (Aix-en-Provence), la *Rivista*

¹ Page 11 de Michel Prat, « Georges Sorel et le monde des revues », *Cahiers Georges Sorel*, n°5, 1987, pp. 11-14.

² Deux exceptions à la règle : *L'Introduction à l'économie moderne* et *Le système historique de Renan*.

popolare di politica de Napoleone Colejanni ; enfin, celles auxquelles il collabore très brièvement (citons, pour l'avoir étudiée, la *Revue Critique des Idées et des Livres*).

Parler avant tout : le besoin de la discussion et d'un auditoire chez le philosophe

La revue est donc le *medium* privilégié d'intervention de Sorel. Notons cependant que la véritable tribune du penseur, tribune plus privée et intimiste mais où, apparemment, ces réflexions prennent toute leur ampleur, est le lieu où il peut parler devant un auditoire réduit mais attentif. Variot rapporte ainsi que « Georges Sorel possédait, au plus haut degré, la générosité de la parole. Son œuvre parlée [...] fut mille fois plus vaste que son œuvre écrite, pourtant considérable. »¹ Sorel est un homme de discussion. Les témoignages abondent qui décrivent un homme d'âge avancé dont les discours nombreux fascinent. Émile Baumann, membre du comité de rédaction de *L'Indépendance*, se souvient des « discours qu'adossé à une table, les bras croisés, Sorel improvisait en épanchant devant nous sa faconde nourrie de lectures »². Henri Clouard, collaborateur à *L'Indépendance* à partir de la fin 1912, se rappelle aussi des interventions du maître à la librairie Rivière, rue Jacob, à Paris : « Sorel causeur ou écrivain se lançait à travers les idées, questionnait, raillait, coupait, quoique d'une voix presque étouffée, quoique d'une plume cursive. La foudre grondait à l'intérieur, mais dans la tête plutôt que dans le cœur. Soudain une remarque capitale pointait en boutade. »³ Pour les frères Tharaud, « [r]ien n'est plus divers, rien n'est plus riche que cette conversation. Tous ceux qui l'ont entendue retrouvent dans cette parole aisée le pittoresque, la profondeur, la verve, la liberté, l'abandon, plus apparent que réel, que l'on aime dans ses livres, et cette érudition jaillissante, spontanée, inépuisable. Nul ton pédantesque, professoral, une bonhomie malicieuse – M. Sorel est Normand – et une vie, une jeunesse qui font qu'au milieu d'un auditoire de jeunes hommes c'est encore lui le plus jeune. En l'écoutant, on se dit : « Je voudrais avoir un oncle comme ça. » »⁴ René Johannet écrit quant à lui : « Comme beaucoup de grands esprits – comme Socrate qu'il abomine – c'est par la conversation que M. Sorel a exercé le plus d'influence [...]. Oui c'est par la conversation qu'il faut aborder M. Sorel ; il faut pour le comprendre, l'avoir vu à l'œuvre et son œuvre c'est de parler, c'est de parler de tout, de mathématiques, d'exégèse, de la C.G.T., des épicuriens, de Dreyfus, du *sweating system*, de Bergson, de Byron. »⁵ Homme de revue, Sorel est donc aussi un homme de cénacle qui a besoin d'un lieu où une sociabilité vive s'exerce. Ces lieux de discussions sont d'abord la boutique des *Cahiers* de Péguy, puis la librairie de l'éditeur Marcel Rivière. Ce besoin de « causer » intervient dans la vie de *L'Indépendance*. Sorel a besoin d'un lieu où puisse s'exprimer sa pensée.

2. La rupture avec le *Mouvement socialiste* de Lagardelle

Ce besoin, chez Sorel, de dire et d'écrire sa pensée au moment où elle surgit explique la naissance de *L'Indépendance*. En effet, dans le champ intellectuel des années 1908-1910, Sorel se trouve soudainement isolé de deux groupes très importants pour lui, qui sont *Le Mouvement Socialiste* d'Hubert Lagardelle avec qui il rompt, et la boutique des *Cahiers* de Péguy, qu'il ne quitte certes pas encore mais qui ne répond pas à toutes ses attentes.

***Le Mouvement socialiste*, organe du syndicalisme révolutionnaire**

Le Mouvement socialiste est certainement l'une des revues dans lesquelles Sorel s'impliqua le plus activement. Fondée en 1899 par Hubert Lagardelle, cette revue, jusqu'en 1913, incarne un type

¹ Jean Variot, *Propos de Georges Sorel*, Gallimard, 1935, p. 7.

² Émile Baumann, *Mémoires*, Lyon, La Nouvelle Édition, 1943, p. 333.

³ Henri Clouard, *Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours*, tome I : « 1885-1914 », Albin Michel, 1947, p. 354.

⁴ Jérôme et Jean Tharaud, « Un philosophe bourgeois de la révolution », in *L'Éclair*, 27 août 1910. Cet article est reproduit dans Michel Charzat (sous la dir. de), *Georges Sorel*, Cahier de l'Herne, 1986, pp. 351-354.

⁵ René Johannet, *Itinéraires d'intellectuels*, Nouvelle Librairie Nationale, 1921, p. 179.

particulier de socialisme, un « socialisme ouvrier », parallèlement à l'essor des syndicats français. Sa naissance se situe, comme nous l'avons déjà souligné, dans le contexte de l'Affaire. Les membres fondateurs et actifs du *Mouvement socialiste* entendent tirer leur épingle du jeu de forces qui s'exerce alors en France et allant dans le sens de l'affirmation et de l'amélioration de la condition ouvrière. Les déceptions nées des suites politiques de la crise, font de la revue, à partir de 1906, l'un des organes virulent de l'antidreyfusisme de gauche. Comme l'écrit Marion de Flers, historienne de cette revue, « [l]a révolte de Morizet, comme celle de Lagardelle, de Pouget ou de Griffuelhes, contre la démocratie libérale et la coalition radicale vient d'un même souci : réagir contre l'arrêt de la Cour de Cassation qui, cette année-là, va clore l'Affaire Dreyfus et le réhabiliter. Le pire tour qu'on puisse jouer aux Dreyfusards de la première heure consisterait à ramener l'Affaire à une simple question d'irrégularité de procédure et du même coup d'anéantir les espoirs révolutionnaires que la classe ouvrière avait nourris lors de la lutte dreyfusiste. »¹ C'est en partie pour ces raisons que la revue fait, dès 1904, le choix du syndicalisme révolutionnaire et devient la tribune de ce que l'on appellera très vite « la nouvelle école ». Sorel est directement lié à cette école. C'est dans le *Mouvement socialiste* qu'il donne, en 1906, une série d'articles qui, réunis, constitueront l'ouvrage le plus fameux du penseur : les *Réflexions sur la violence*. Il donne, par cet essai, la place première, dans l'action socialiste, au syndicalisme révolutionnaire, et devient ainsi le chef de file de cette « école », avec Berth et Lagardelle. La « nouvelle école » naît nommément dans le quatrième chapitre du fameux ouvrage (chapitre consacré à la grève générale prolétarienne) : « la nouvelle école qui se dit marxiste, syndicaliste et révolutionnaire, s'est déclarée favorable à l'idée de grève générale », écrit Sorel ; de la sorte, « l'année 1906 est dans la revue *l'année Sorel* »².

Si cet essai n'est pas le premier que l'auteur consacre à la question ouvrière et au rôle que doivent jouer les syndicats dans les luttes sociales³, du moins le consacre-t-il comme le théoricien du syndicalisme révolutionnaire et de la grève générale, image qui, avec la paternité du fascisme italien (paternité qui lui est prêtée et à discuter par ailleurs), est encore la sienne aujourd'hui.

Pour autant, la position de Sorel au sein de la revue de Lagardelle se dégrade ensuite assez rapidement, pour plusieurs raisons. Si son influence chez l'éditeur Marcel Rivière lui permet, sans doute, d'y faire passer la revue en juillet 1907, avec, en outre, la création de la « Bibliothèque du *Mouvement socialiste* », collection devant permettre de toucher un public plus vaste sur les questions ouvrières et socialistes, des tensions s'accroissent avec Hubert Lagardelle à partir de cette année pour aboutir à la rupture en 1908.

La rupture de 1908

D'abord, Sorel donne à la revue des articles qui surprennent son lectorat. En effet, sans abandonner la cause ouvrière, il mêle à ses propos des considérations moralisantes et religieuses qui gênent certains, au point d'inquiéter Lagardelle. Dans le numéro du 15 juillet 1907, un article, intitulé « La crise morale et religieuse », est une « grande fresque historico-politique [qui] conclut à la dégénérescence de la morale bourgeoise et loue celle de la classe prolétarienne. » L'expression d'un certain regret de la disparition d'une élite bourgeoise crée une confusion chez les fidèles du *Mouvement socialiste*, dont les correspondances se font l'écho⁴. Des articles sur Bergson étonnent également.

¹ Marion Dachry de Flers, *Lagardelle et l'équipe du « Mouvement socialiste »*, *op. cit.*, p. 191.

² *Id.*, p. 195.

³ Avant les *Réflexions sur la violence*, *L'avenir socialiste des syndicats*, paru en 1898 dans *L'Humanité Nouvelle* était déjà une réflexion qui, partant du trade-unionisme anglais et des réflexions de Durkheim sur les corporations, et non encore des syndicats à la française comme Pelloutier les met alors en place sous la forme des Bourses du Travail, considère, contre le point de vue guesdiste qui ne voit en eux que des auxiliaires à l'action politique des partis, que les syndicats ouvriers sont l'institution première et exclusive de représentation et de défense des intérêts ouvriers, parce que composés des ouvriers eux-mêmes. Cf. G. Sorel, *L'avenir socialiste des syndicats*, Librairie Jacques et Cie, 1901.

⁴ Maurice Olivier, médecin et collaborateur au *Mouvement socialiste* depuis 1902 s'en explique par une lettre à Lagardelle : « Attention, dans le milieu que vous savez tout le monde est de plus en plus mécontent des Bibliographies de Sorel. Le dernier numéro a été à cause de cela très mal reçu... De plus en plus Sorel est jugé très sévèrement à cause de l'extrême légèreté avec laquelle on estime qu'il parle des choses et surtout des gens qu'il ne connaît pas. J'ai eu l'impression que si cela continuait, il pourrait fort bien arriver de ces choses désagréables qui font les désabonnements. Le mieux à tout point

Mais c'est avec les événements de Villeneuve-Saint-Georges¹ que la rupture intervient. Sorel reproche à Lagardelle d'avoir participé à la chute de la C.G.T. dans la politique. Dans un monde politique où le pullulement des chapelles socialistes rend difficile la représentation de la classe ouvrière dans son ensemble, organisation ouvrière et indépendante des pouvoirs en place, dans la lignée d'un socialisme proudhonien anarchisant, le syndicat français incarnait, aux yeux du philosophe, la chance d'une affirmation identitaire et un outil puissant de lutte sociale. Or, la répression de la manifestation de Villeneuve marque un coup d'arrêt à l'élan prometteur à ses yeux du syndicalisme révolutionnaire. Sorel croit discerner en effet une manipulation, orchestrée par Briand, de la répression exercée par Clemenceau sur la grève de Villeneuve. Un chorus rassembla alors syndicalistes – dont le *Mouvement socialiste* – et socialistes jaurésiens, et transforma une protestation prolétaire en critique politique du gouvernement clemenciste. Ce que Sorel reproche à Lagardelle, c'est donc de faire comme les politiciens, en acceptant d'entrer dans le jeu politique comme Jaurès, fût-ce en s'opposant aux équipes en place. Cette manigance politico-syndicaliste éclate selon lui au grand jour après que Briand a décidé de non-lieux envers les responsables syndicalistes. Sorel écrit alors le 31 octobre 1908 à Lagardelle : « Aujourd'hui je suis absolument décidé à me retirer d'une revue qui a une complicité dans les manœuvres qui viennent d'aboutir à la chute de la C.G.T. dans le marécage Jaurès-Combes. C'est au moyen de manœuvres de ce genre que des gens habiles ont pu capter la confiance des syndicalistes et les rouler. Je ne veux être ni dupe ni complice et je m'en vais tout tranquillement travailler à des œuvres qui pourront être plus utiles que des articles. Briand fera de la C.G.T. une machine politique d'une efficacité remarquable et il exercera son despotisme au moyen du syndicalisme, il n'est que temps de partir avant d'avoir une responsabilité dans ce qui se passe. À votre place, je proposerais de supprimer le *Mouvement*. »²

Le nom de Sorel disparaît de la liste des collaborateurs le 15 septembre 1908. Édouard Berthé quitte la revue dans le sillage de son maître le 15 janvier 1909.

Cette rupture est donc révélatrice de la déception de Sorel vis-à-vis des milieux syndicalistes français. Les années 1906-1910 sont des années de crise pour cette mouvance. En 1908, les grèves et manifestations de Villeneuve-Saint-Georges et Draveil, durement réprimées par Clemenceau, « premier flic de France », sont un échec. Une date symbolise la fin de ce syndicalisme révolutionnaire : la démission de Griffuelhes en février 1909, à la suite d'intrigues menées contre lui, de son poste de secrétaire général de la C.G.T. Sorel est choqué ; il écrivait dès septembre 1908 à Paul Delesalle : « Je ne comprends rien à ce qui se publie, il me semble qu'un vent de folie a jeté le syndicalisme sous la direction des politiciens. »³ Les échecs des grèves des postiers en 1909, et des cheminots en 1910, confirment ce sentiment. Cette crise va hâter l'évolution du penseur vers d'autres milieux. Cette déception, il la confie à de nombreux correspondants de l'époque. À Agostino Lanzillo, il expliquera que « c'est à cause des politiciens qui se sont mis en tête d'exploiter le syndicalisme comme un moyen facile de se faire une situation dans le parti socialiste », qu'il a décidé de rompre avec le mouvement⁴. Cette rupture hâte l'évolution de Sorel vers les milieux nationalistes ; pour autant, Sorel conserve l'espoir de ce mouvement ouvrier idéal, régénérateur de la société ; il se tourne alors aussi vers l'Italie, pays d'élection pour cet intellectuel, toujours en quête de ce groupe vertueux⁵.

Ajoutons, enfin, que cette rupture relève également de motifs plus personnels et psychologiques. Participant dès 1899 à l'expérience du *Mouvement socialiste*, Sorel, âgé de 52 ans, fait figure de patriarche au sein d'une équipe rédactionnelle jeune. Comme l'écrit Hubert Lagardelle : « Il y

de vue serait de couper court à cette bibliographie religieuse dont le premier défaut est d'étonner. On se demande pourquoi *Le Mouvement* s'en occupe. » (Marion Dachry de Flers, *op. cit.*, p. 196).

¹ Pour une analyse de ces événements du point de vue péguien, qu'on nous permette de renvoyer à la thèse de Romain Vaissermann, *La Digression dans l'œuvre en prose de Charles Péguy*, Orléans, Faculté des lettres, langues et sciences humaines, 2005, p. 230 *sqq.* [NDLR]

² Marion Dachry de Flers, *op. cit.*, p. 221.

³ Pierre Andreu, *Georges Sorel. Entre le noir et le rouge*, Syros, « Histoire et théorie », 1982, p. 66.

⁴ Lettre de Georges Sorel à Agostino Lanzillo, le 28 mars 1913, n° 15 : « Cher camarade... » *Georges Sorel ad Agostino Lanzillo. 1909-1921* (éd. Francesco Germinario), *Annali della fondazione Luigi Micheletti*, n° 7, 1993-1994, Brescia, Fondazione « Luigi Micheletti », p. 116.

⁵ Maria Malatesta, « Georges Sorel devant la guerre et le bolchevisme », in Jacques Julliard et Shlomo Sand (sous la dir. de), *Georges Sorel en son temps, Senil*, 1985.

eut dès le début, au fond des relations de Sorel et du *Mouvement socialiste*, un conflit de générations. Nous n'étions que de jeunes étudiants, et Sorel était déjà, plus peut-être par l'aspect que par l'âge, un vieillard. Il venait parmi nous, formidablement armé de sa pensée, de son érudition, de son expérience et du sentiment profond de son génie [...], cherchant à imposer plus qu'à convaincre [...], mais à ces jeunes étudiants qui ne pouvaient le suivre, il aurait fallu un plus humble instituteur. »¹ S'ils sont plus difficiles à appréhender pour le chercheur, les ressorts psychologiques et intimes doivent également être pris en compte pour rendre compte de la vie d'une revue. Ils appartiennent au nœud de causalités qui la font vivre.

3. Charles Péguy et la Boutique des *Cahiers*

Dans le monde des revues, les *Cahiers de la quinzaine* ont pour Georges Sorel une importance particulière. Cependant, comme le note Géraldi Leroy, « [l]es relations nouées entre Péguy et Sorel apparaissent singulièrement ambiguës. »²

Sorel, « cher maître » des *Cahiers de la Quinzaine*

Sorel est des premiers abonnés des *Cahiers de la quinzaine*, dès 1900, et l'un des grands *aficionados* des jeudis de la boutique des *Cahiers*, rue de la Sorbonne. Là, il occupe une place de maître, bénéficiant de la considération d'un auditoire fidèle. Péguy lui manifeste une très grande déférence, sans que l'on puisse parler pour autant d'amitié. Mais les Tharaud se souviennent qu'il « avait, lui aussi, beaucoup de goût pour le père Sorel, qu'il appelait pompeusement *notre maître Monsieur Sorel*. »³

Ce milieu des *Cahiers* est important pour comprendre le fonctionnement de *L'Indépendance*, en raison de l'attachement particulier de Sorel pour cet endroit, du nombre remarquable de collaborateurs des *Cahiers* qui participeront à l'aventure de *L'Indépendance*, et de la forte proximité idéologique entre les deux milieux.

Les Tharaud, très proches de Péguy⁴, et parmi les fondateurs⁵ et premiers collaborateurs des *Cahiers*⁶ évoquent l'ambiance de ces réunions, rue de la Sorbonne : « À côté [des] oiseaux de passage, il y avait les habitués du jeudi. Les habitués pressés, qui entraient, comme moi, pour dire un bonjour rapide et prendre la température. Les habitués non pressés, qui palabraient debout, entre eux, à longueur d'après-midi, et qui n'étaient pas tous amusants. [...] Et il y avait l'habitué assis, car dans cette boutique exigüe il n'y avait qu'une chaise en plus de celle de Bourgeois, et cet habitué assis était M. Georges Sorel »⁷, « volontiers médisant quand il commérait sur les professeurs de Sorbonne [...] ; sans pitié quand il parlait d'Anatole avec notre ami Variot. »⁸ Ils décrivent un « robuste vieillard, au teint frais comme celui d'un enfant, les cheveux blancs, la barbe courte et blanche, avec des yeux admirables [venant] s'asseoir chaque jeudi, sur l'unique chaise des *Cahiers*. »⁹ De même, en 1909,

¹ Page 74 de Marion de Flers, « Le *Mouvement Socialiste* (1899-1914) », *Cahiers Georges Sorel*, n° 5, 1987, pp. 49-76.

² Page 250 de Géraldi Leroy, « Charles Péguy et Georges Sorel. Correspondance », *B.A.C.P.*, n° 16, octobre-décembre 1981, pp. 250-273.

³ Jérôme et Jean Tharaud, *Notre cher Péguy*, Plon, 1926, vol. I, p. 261. [NDA] Cf. l'étude de Sébastien Richard [NDLR]

⁴ Nous renvoyons à la thèse de Michel Leymarie (*Jérôme et Jean Tharaud, écrivains et journalistes. Des années de formation à la notoriété : 1874-1924. Une marche au conformisme*, 1994, p. 30) qui décrit la rencontre et l'amitié entre Péguy et les deux frères. Signalons que c'est à Péguy que les deux écrivains, Ernest et Charles, doivent leurs prénoms de plumes, les deux frères expliquant qu'il « choisit les noms de Jean, l'Apôtre, et de Jérôme, le Père de l'Église car, selon l'Évangile de Péguy, nous devons être les Apôtres et les Pères de la future Cité socialiste. »

⁵ Rappels qu'ils abritent un temps la revue de Péguy dans leur appartement de la rue des Fossés-Saint-Jacques.

⁶ Les deux frères collaborent en effet aux *Cahiers de la quinzaine* dès la première série (1900). Ils publient aux *Cahiers*, « La Lumière » (1-7, I-8, I-9), « Dingley, l'illustre écrivain » (III-13), « Les Hobereaux » (V-19), « Les Frères ennemis » (VII-10), et « Bar-Cochebas » (VIII-11). Deux titres de leurs plumes, destinés aux *Cahiers* n'y seront tout compte fait pas publiés et demeureront inédits : « L'Anaon » (1901-1902) et « Orphée en Frioul » (1901-1902) d'après la page 68 de Romain Vaissermann, « Les cahiers inédits de Péguy », *B.A.C.P.*, n° 93, janvier-mars 2001, pp. 38-68.

⁷ Jérôme et Jean Tharaud, *Notre cher Péguy*, *op. cit.*, p. 254.

⁸ *Id.*, p. 257.

⁹ M. Leymarie, *Jérôme et Jean Tharaud...*, *op. cit.*, p. 132.

Michel Arnaud, beau-frère de Gide, décrit, dans un article, les *Cahiers*, pour la NRF : « Les jeudis on y tient à douze, quand Péguy reçoit ses amis, qui sont les amis des *Cahiers*. Ce ne sont pas chaque fois les mêmes ; mais chaque fois, parmi eux, au-dessus d'eux presque tous jeunes, se détache la barbe blanche de M. Sorel. »¹ Les témoignages abondent et se font les échos de l'importance de Sorel aux *Cahiers*².

La boutique des *Cahiers*, antichambre de *L'Indépendance* : rencontre des fondateurs

C'est en effet dans la boutique des *Cahiers* que Georges Sorel et Jean Variot se rencontrent, le premier jeudi d'octobre 1908, alors que celui-ci y vient pour la première fois si l'on en croit le récit qu'il fait³. C'est sans doute là qu'il se lie d'amitié avec les Tharaud et d'autres habitués de la boutique. Il ne donne en revanche aucun papier pour la revue de Péguy.

D'autres noms liés à l'histoire des *Cahiers* nous intéressent ici, parce qu'ils appartiennent aussi à celle de *L'Indépendance*. Daniel Halévy n'est pas des moindres, qui donne à la revue de Péguy plusieurs essais et études⁴, écrits qui seront commentés à *L'Indépendance* et publiés pour la plupart chez Marcel Rivière, et, aussi, un ouvrage qui refait l'histoire de cette aventure éditoriale et de son principal acteur⁵. Sans collaborer tout de suite aux *Cahiers* (il faut attendre 1903), il lit la revue dès son premier numéro et fait partie des premiers abonnés. Il voit ensuite Péguy presque quotidiennement et se rend parfois avec lui et Sorel assister aux cours de Bergson au Collège de France⁶. C'est en effet à la boutique des *Cahiers* qu'il rencontre le vieux philosophe avec qui il se lie d'une amitié forte. Sébastien Laurent, de l'ouvrage de qui nous tenons toutes ces informations, affirme en effet que celui « qui était un des habitués des « jeudis » de la rue de la Sorbonne eut un rôle important dans la maturation intellectuelle de Daniel Halévy, dans la période qui succéda à celle du « deuxième dreyfusisme. »⁷ Réciproquement, Halévy participa sans doute à accroître la notoriété de Sorel en aidant à la publication de ses *Réflexions sur la violence*. En effet, c'est Halévy qui propose à Sorel de publier sa série d'articles parus en mai 1907 au *Mouvement socialiste* dans la collection d'ouvrages des *Pages libres*, revue à laquelle il collabore. L'essai est mis en librairie en mai 1908 et sera réédité dès l'année suivante par Marcel Rivière. L'introduction en est une lettre de Sorel à Halévy⁸. Sébastien Laurent souligne enfin une « commune sensibilité libérale »⁹ liant les deux hommes.

Autre personnalité intéressante de notre point de vue, Émile Moselly, de son vrai nom Émile Chenin, donne aux *Cahiers de la quinzaine* une série d'écrits¹⁰, avant de rejoindre en 1911 *L'Indépendance*¹¹ dont il est membre du comité de rédaction jusqu'au n° 35/36 (août 1912). Il est intéressant de voir que l'un des proches amis de Péguy¹², prix Goncourt en 1907 pour son roman, *Le Rouet d'Ivoire*, s'engage dans l'aventure de *L'Indépendance*. Notons également que, sans faire partie à

¹ *Id.*, p. 130.

² Cf. Simon Epstein, *Les Dreyfusards sous l'Occupation*, Albin Michel, « Histoire », 2001, pp. 53-57. L'auteur recense d'autres évocations de ces « jeudis » présidés par Sorel, notamment des témoignages de Daniel Halévy et de René Johannet.

³ J. Variot, *Propos de Georges...*, *op. cit.*, p.15.

⁴ « Histoire de quatre ans, 1907-2001 » (*C.Q.* V-6), « Un épisode » (*C.Q.* IX-6), « Le travail de Zarathoustra » (*C.Q.* X-12) et « Apologie pour notre passé » (XI-10).

⁵ Daniel Halévy, *Charles Péguy et les « Cahiers de la quinzaine »*, *op. cit.*

⁶ « Péguy causait très souvent avec Sorel, notre maître Sorel ; chaque vendredi, il allait entendre Bergson au Collège de France. », écrit Daniel Halévy (*D. Halévy, op. cit.*, p. 67).

⁷ Sébastien Laurent, *Daniel Halévy*, Grasset, « Documents français », 2001, p. 165.

⁸ G. Sorel, « Introduction : lettre à Daniel Halévy », dans les *Réflexions sur la violence*, Librairie de « Pages Libres », 1908, pp. I-XXXIX.

⁹ S. Laurent, *Daniel Halévy, op. cit.*, p.168.

¹⁰ « L'aube fraternelle » (IV-2), « Jean des brebis ou Le Livre de la misère » (*C.Q.* V-15), « Les Retours » (*C.Q.* VII-19), « Le Rouet d'Ivoire » (*C.Q.* IX-4) – source citée.

¹¹ Il n'y donne cependant qu'un seul article : Émile Moselly, « Georges Sand et le roman régionaliste », *L'Indépendance*, n° 6, 15 mai 1911, pp. 215-226.

¹² Cette amitié entre Péguy et Émile Chenin est patente dans la correspondance entre les deux hommes. Cf. les lettres d'Émile Chenin à Charles Péguy (C.P.O., CORCQ-IV-23). Voir également : Alfred Saffrey, « Péguy et Émile Moselly. Introduction par Alfred Saffrey. Correspondance échangée. Souvenirs par Émile Moselly », *C.A.C.P.*, 1966, et la « Correspondance inédite » entre Émile Chenin, Charles Péguy et André Bourgeois, *F.A.C.P.*, n° 121, 30 avril 1966, pp. 3-29.

proprement parler de ce milieu de la boutique des *Cahiers*, Paul Acker, autre collaborateur à *L'Indépendance*, y est lié. En effet, il appartient à un milieu qui précède et annonce celui des *Cahiers* : celui des futurs normaliens ; préparant l'École normale supérieure en 1893-1894 au lycée Louis-le-Grand, Acker côtoie Péguy, les Tharaud, Charles-Lucas de Peslouän, Joseph Lotte *et alios*. On peut donc imaginer que c'est par les *Cahiers de la quinzaine* que Paul Acker vient plus tard à *L'Indépendance*. Très proche de Péguy et des *Cahiers* auxquels il s'abonne en 1909, il rend hommage à son ami sous les traits du militant Menguy dans son roman *Le Soldat Bernard*. Il participe à la diffusion du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* dans les milieux nationalistes, jusqu'à, peut-être, communiquer l'ouvrage à Drumont. Il écrit un article élogieux sur l'œuvre et le parcours intellectuel de Péguy dans le *Gil Blas*, le 27 mai 1910, article suivi d'un autre, dans le même journal, le 25 juillet 1910. Il s'évertue ensuite à faire obtenir le prix Fémina-Vie heureuse à Péguy¹ et milite pour qu'il obtienne en 1912 le Grand Prix de Littérature de l'Académie française².

Enfin, Édouard Berth, disciple et ami de Sorel, collaborateur au *Mouvement Socialiste*, est un autre proche de Péguy³ et des *Cahiers*. Péguy intervient lui-même pour demander un travail à son ami, aux *Cahiers* tout juste nés⁴. Berth y publie une étude⁵. Deux autres articles de sa main ne seront pas publiés aux *Cahiers* mais y étaient destinés⁶.

Sorel, Berth, Variot, Halévy, les Tharaud, Moselly, Acker : *L'Indépendance* vient en partie de la boutique des *Cahiers*. Halévy, Berth et Acker exceptés, les autres collaborateurs font tous partie du comité de rédaction en mars 1911, quand la revue est lancée. Cette préhistoire qui se trouverait du côté de la rue de la Sorbonne n'est pas surprenante : c'est là que se tissent de véritables amitiés intellectuelles⁷, autour de préoccupations communes. En effet, remarquons que les deux revues appartiennent à ce même milieu du post-dreyfusisme, que les différents *Cahiers*, notamment sous la plume de Péguy, expriment des opinions analogues à celles qui feront partie du discours de *L'Indépendance* : l'anti-intellectualisme, l'antiparlementarisme, un certain catholicisme, une crainte de la modernité, un certain nationalisme que l'on dira plutôt patriotique, *etc*⁸.

Vers la rupture : des tensions croissantes

Une différence oppose cependant les deux groupes : Péguy reste dreyfusard, conserve cette mystique dreyfusarde que d'autres, parmi lesquels Sorel, abandonnent. En outre, un point distingue complètement les deux revues : *L'Indépendance*, revue antisémite, semble difficilement conciliable avec

¹ Cf. Jean Bastaire, « Péguy vu par Paul Acker », *B.A.C.P.*, n° 73, janvier-mars 1996, p. 24-37.

² Une lettre de Acker à Péguy, reçue à la boutique des *Cahiers* le 21 novembre 1910, en témoigne : « Tu devrais par Barrès faire poser ta candidature à un gros prix de l'Académie française: voilà qui serait autrement bien. » Cité page 19 d'Alfred Saffrey, « Barrès et Péguy. Lettres et documents inédits », *F.A.C.P.*, n° 28, août 1952, pp. 3-32.

³ La correspondance entre Péguy et Berth témoigne, là aussi, de l'amitié intellectuelle entre les deux hommes. Dans une lettre à Berth datée du 28 mars 1906, Péguy écrit : « nous sommes les deux seuls élèves du père Sorel qui ayons quelque sens. » (page 8 de Charles Péguy, « Lettres à Édouard Berth, Bernard Lazare, Louis Bompard, et autres », *F.A.C.P.*, n° 24, décembre 1951, pp. 1-8).

⁴ Péguy écrit à Berth, le 13 avril 1900 : « Je te demande officiellement de me faire parvenir ton manuscrit [...]. Je n'insiste pas sur les nombreux avantages qu'il y aurait à ce que les dialogues parussent dans les cahiers, s'il y a convenance. Les cahiers atteignent un très grand nombre de personnes que tu n'atteindras pas toi-même. Est-il impossible que tu viennes à Paris causer avec moi une heure ou deux? » (*id.*, p. 2).

⁵ « La Politique anticléricale et le socialisme » (IV-11).

⁶ Un article intitulé « Dialogues socialistes » en 1900, qui sera finalement publié l'année suivante chez Jacques, éditeur de Sorel à l'époque, et un autre article sur « Proudhon » en 1909-1910 qui, lui, restera inédit (R. Vaissermann, *art. cit.*, p. 53).

⁷ Dans le *Cahier* intitulé « À nos amis, à nos abonnés » (X-13), Péguy décrit cette équipe comme « une société d'un mode incontestablement nouveau, une sorte de foyer, une société naturellement libre de toute liberté, une sorte de famille d'esprit, sans l'avoir fait exprès justement ; nullement un groupe, comme ils disent, cette horreur ; mais littéralement ce qu'il y a jamais eu de plus beau dans le monde : une amitié et une cité. » (M. Leymarie, *Jérôme et Jean Tharaud...*, *op. cit.*, p. 135).

⁸ Notons cet avis de Daniel Halévy sur Péguy et sa revue : « Mais les socialistes et radicaux parlementaires ne savent que se venger de leurs adversaires et faire main basse sur leurs biens. Péguy rompt avec eux ; avec tous ; avec Jaurès même, qui ne fait qu'excuser, couvrir et laisser faire. Il répudie toute attache, toute collaboration politique. Il ne connaît plus en France que deux partis, séparés, non point, comme dit Clemenceau, par une barricade : où sont nos barricades ? mais séparés, plus médiocrement, plus modernement, par un guichet. D'une part, on émerge, on paperasse et perçoit ; d'autre part, on produit et on paye. » (Daniel Halévy, *Charles Péguy...*, *op. cit.*, p. 59).

une revue dreyfusarde et bénéficiant du soutien de nombreux dreyfusards, parmi lesquels des juifs. Cette différence est au cœur de la rupture qui intervient entre Péguy et Halévy en 1910, puis entre Péguy et Sorel en 1912.

Selon nous, les tensions croissantes entre les trois hommes, et surtout entre Sorel et Péguy, bien avant décembre 1912, expliquent en partie la fondation de *L'Indépendance*. Sorel, maître écouté à la boutique des *Cahiers*, peut agacer Péguy. Pour Géraldi Leroy, « la différence de formation, d'expérience, d'âge surtout, empêcha toujours l'éclosion d'une amitié épanouie »¹ entre les deux hommes. Péguy, tout en respectant son autorité intellectuelle, a du mal à supporter le « tumulte des gens qui attendaient et qui se recevaient eux-mêmes, sous la présidence de Georges Sorel »², imaginant les propos et discussions que lui-même aurait pu y tenir « si on y parlait moins haut, et si on [lui] laissait quelquefois la parole »³. En outre, Sorel collabora peu aux *Cahiers*⁴ et put ressentir une certaine frustration de ne pas être davantage publié. Dans une lettre à Édouard Berth du 12 novembre 1909, il se plaint de se voir renvoyé « aux calendes grecques » pour la publication d'un article sur « la religion d'aujourd'hui ».⁵ Ce détail a son importance. Comme nous l'avons déjà dit, en 1909, Sorel, ayant rompu avec Lagardelle et le *Mouvement socialiste*, cherche une tribune nouvelle où exposer ses idées. *Les Cahiers de la quinzaine* ne semblent pas pouvoir répondre à cette attente. Variot confirme ce que Sorel confesse à Édouard Berth ; il explique dans ses mémoires que Sorel, avant que *L'Indépendance* ne fût créée, voulait publier aux *Cahiers* une série d'articles développant une théorie conciliant un marxisme pur et un nationalisme raisonné. Péguy, tiraillé entre son lectorat originel dreyfusard – ceux que Variot appelle les « péguystes » – et un lectorat nouveau, venu aux *Cahiers* après *Notre Patrie* et, surtout, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, refuse d'aggraver une situation complexe en publiant un cahier Georges Sorel⁶. Une explication supplémentaire rend également compte de l'opposition existant entre les deux hommes : au mysticisme religieux de Péguy s'opposerait l'étude froide de la religion par Sorel. « Et l'analyse que fait Sorel de la religion dans ses écrits de cette époque est d'une telle froideur, d'un tel intellectualisme, que l'on comprend le refus de Péguy d'accueillir l'article de Sorel », explique Éric Cahm⁷. L'impossibilité pour le philosophe de faire aboutir ce projet expliquerait alors que ses trois disciples – Édouard Berth, Jean Variot et Georges Valois – décident de créer une revue pour qu'il puisse s'y exprimer librement. Après un premier échec, *L'Indépendance* est fondée en 1911.

Retenons donc que, en 1909, Georges Sorel, tout en continuant d'assister aux jeudis des *Cahiers*, est relativement isolé. Cet homme de revue manque d'un moyen d'expression, d'une tribune éditoriale⁸. *L'Indépendance* est fondée pour pallier ce manque. Mais avant *L'Indépendance*, une autre revue est projetée. La rupture avec le *Mouvement socialiste* d'Hubert Lagardelle est l'expression d'une déception pour Sorel. À travers cet événement, le philosophe prend conscience de la vacuité du mouvement ouvrier qui, à travers les syndicats, aurait pu exprimer son identité de classe et obtenir des droits, trouver sa place dans l'ordre social. Commence pour Sorel une nouvelle étape de son parcours intellectuel. En pleine « renaissance nationaliste », le philosophe prend conscience de la force que possède un autre groupe dans la société française : l'Action française de Charles Maurras.

¹ Page 250 de G. Leroy, « Charles Péguy et Georges Sorel. Correspondance », *B.A.C.P.*, n° 16, octobre-décembre 1981, pp. 250-273.

² *Id.*, p. 251.

³ *Ibidem.*

⁴ Il publie : « Quelques mots sur Proudhon » (II-13), « De l'Église et de l'État – fragments » (III-3), « Socialismes nationaux » (III-14), « les préoccupations métaphysiques des physiciens modernes » (VIII-16).

⁵ G. Leroy, *art. cit.*, p. 251.

⁶ Selon Variot, Péguy « pour rien au monde [...] ne voulait publier dorénavant du Sorel, estimant que sa situation était déjà bien assez compliquée et qu'un *cahier Sorel* lui ferait un tort peut-être irréparable auprès des *Péguystes* intransigeants. » (J. Variot, *op. cit.*, p. 261.

⁷ Éric Cahm, *Péguy et le nationalisme français*, *C.A.C.P.*, n° 25, 1972, p. 53.

⁸ Sorel confie ce manque à Pierre Lasserre, dans une lettre datée du 27 juin 1909. le félicitant pour son article dans *L'Action française* du 15 juin sur les *Démocraties antiques* d'Alfred Croiset, il exprime le vif regret « de ne plus avoir à [s]a disposition une revue dans laquelle [il] puisse dire combien [il] approuve la condamnation que [Lasserre] port[e] sur la démocratie athénienne. » (P. Andreu, « Préface pour une œuvre nouvelle. Présentation », in Michel Charzat (sous la dir. de), *Georges Sorel, op. cit.*, p. 294.

1910 : l'épisode de la *Jeanne d'Arc*

Un épisode, à la fois fortuit et devant beaucoup à Georges Valois, témoigne de ce rapprochement entre Sorel et l'Action française. Il se situe avant l'apogée de ce flirt, qui est le projet de la *Cité française*. *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* de Charles Péguy, en est le point de départ. Ce *Cahier* paraît le 16 janvier 1910 et est aussitôt perçu comme une divine surprise par la droite intellectuelle française. Péguy, dreyfusard impénitent, après *Notre Patrie*, semble proposer une profession de foi catholique qui enthousiasme les ténors de cette droite, Barrès en tête, qui se fait un devoir d'épauler le jeune écrivain de la rue de la Sorbonne et fait sa renommée littéraire. En effet, par un article dans *L'Écho de Paris*, « L'Esprit contre la bête », le 28 février suivant, Maurice Barrès lance le coup d'envoi à une série d'articles tous plus élogieux les uns que les autres sur la nouvelle *Jeanne d'Arc* de Péguy. Comme le souligne Éric Cahm, attentif à la configuration intellectuelle de la France et du Paris de l'époque, « ce n'est pas une revue de jeunes à l'esprit libéral qui peut lancer Péguy dans la France d'avant 1914. Il faut un grand article dans la presse quotidienne rédigé par le nationaliste Barrès, qui trône encore dans le monde littéraire de Paris. »¹ Mais cet écho de Péguy est politiquement orienté : Barrès présente en effet le jeune dreyfusard mystique « à travers les lunettes déformantes de la vision barrésienne du nationalisme, axée sur la terre et les morts. »² C'est un Péguy de droite, nationaliste et catholique, à la limite de l'antidreyfusisme qui est alors présenté par les chefs de file de la droite française. Sorel, aidé de Variot, reproduit, dans les colonnes de *L'Action française*, cette image déformée. Par l'entremise de Variot³, la *Libre Parole* de Drumont participe à ce concert d'éloges par un article, le 14 mars, intitulé « La Jeanne d'Arc d'un ancien dreyfusard ». Il semble que *L'Univers* ait été également contacté par Variot dans un but analogue⁴. Heureux d'une telle publicité, Péguy ne semble pas s'inquiéter des teintes particulières que l'on donne alors à son œuvre.

Sorel intervient alors à son tour. Inquiet pour Péguy de ce que les autorités républicaines ne prennent pas le relais de la droite nationaliste⁵, il craint, malgré son antisémitisme et son antidreyfusisme, que les désabonnements des Juifs, alors nombreux aux *Cahiers*, ne mettent Péguy dans de sérieuses difficultés. Contrairement à son ami, il est conscient qu'une troisième voie entre le dreyfusisme et la droite, dans un paysage intellectuel qui, depuis l'Affaire, et à la faveur d'événements successifs, dont la *Jeanne d'Arc* est le dernier en date, connaît une bipolarisation croissante, n'est pas possible. Pour lui, Péguy, faisant œuvre catholique avec sa *Jeanne d'Arc*, développant des thèmes proches de ceux véhiculés par la droite nationaliste et perçus comme tels par cette dernière, doit s'ancrer plus franchement dans ce camp-là.

Il intervient d'abord en accord avec Péguy lui-même. Voulant participer à la notoriété de son ami, il rédige un article faisant l'éloge de celui-ci et de la *Jeanne d'Arc*. Cet article est initialement destiné au *Gaulois* d'Arthur Meyer, avec l'accord de Péguy lui-même. Or, le journal de Meyer déclenche une polémique en rendant publique, sous la plume de Georges de Maizières, une déclaration du Duc d'Orléans hostile à l'Action française. Georges Valois réagit aussitôt en écrivant à Sorel le 12 mars 1910 :

¹ E. Cahm, *Péguy et le nationalisme français*, *op. cit.*, p. 56.

² *Id.*

³ Sorel explique en effet, dans une lettre à Joseph Lotte, le rôle joué par son ami auprès de Drumont : « À la fin de *Notre Jeunesse*, P[éguy] a placé quelques lignes désobligeantes pour Variot, qui n'aurait rien à faire dans cette hyperscolastique dreyfusarde ; Variot avait été cependant trouver Drumont et obtenu de lui qu'il parlât de la *Jeanne d'Arc* », lettre de Georges Sorel à Joseph Lotte, le 20 janvier 1913 (G. Sorel, « Lettres à Joseph Lotte », *F.A.C.P.*, n° 33, mai 1953, p. 17).

⁴ Dans la même lettre à Joseph Lotte, Sorel écrit en effet : « les personnes qui recommandèrent P[éguy] à *l'Univers* et à la *Libre Parole* purent obtenir des articles en sa faveur. » (*idem*, p. 17).

⁵ Il écrit à Édouard Berth, le 23 mars 1910 : « Je crains que malgré toutes les bonnes volontés, le livre ne réussisse pas ; les intellectuels de la Défense républicaine ont jugé qu'il fallait le tuer en faisant silence autour de lui ; dans quelque temps, on ne parlera plus de Péguy et le tour sera joué ! » (« Lettres de Georges Sorel à Édouard Berth : 1909-1910 », *Cahiers Georges Sorel*, n° 4, 1986, p. 103).

Cher monsieur Sorel,

Je vous écris de Blois où je suis venu faire une conférence sur les mystifications républicaines.

J'ai reçu hier soir votre lettre et votre article sur le livre de Péguy. Je suis tout à fait de l'avis de vos amis des *Cahiers*. Il faut que ce magnifique article soit publié en France. Mais les propositions qui vous ont été faites ne me paraissent pas très heureuses :

1° *Le Gaulois*. Cela serait, je crois, une très, très mauvaise chose. Il serait tout à fait fâcheux que votre article parût dans cet organe briandiste, et qui exploite le patriotisme français comme un produit industriel.

2° *L'Autorité*. Cela ne vaudrait guère mieux. Évidemment de ce côté, il n'y a pas de compromissions, mais il y a Biétry, et ce serait déplorable. D'autre part, le journal s'adresse à un public qui n'est pas en état de comprendre Péguy et encore moins ce que vous écrivez.

3° Reste *La Gazette*. Ici rien à dire. Mais le journal n'est pas très lu, et manque d'expansion dans le grand public. Et tout ce qui en sort est un peu marqué de ces signes très honorables mais ternes, mais effacés, qui sont ceux du vieux conservatisme.

Je crois donc qu'il serait tout à fait nécessaire de penser à un autre journal, qui est le nôtre. Si vous voulez bien me le permettre, je m'en occuperai, et je vous soumettrai, probablement demain lundi, une combinaison qui donnerait satisfaction à votre désir d'« exporter » l'article et au désir de vos amis des *Cahiers* qui est la publication à Paris. Ce serait une publication *simultanée* en Italie et en France qui éviterait les difficultés de ce qui pourrait paraître une collaboration – laquelle, bien qu'accidentelle – serait très marquée comme une collaboration effective et préméditée.

J'espère que vous ne trouverez là aucun inconvénient. Je n'en vois pas pour ma part. Si vous voulez bien me laisser deux jours pour y réfléchir, je vous dirai ce que je désire vous soumettre exactement. En tout cas, il serait tout à fait regrettable qu'une étude aussi capitale fût réservée aux seuls lecteurs italiens.

J'ai vu Prezzolini jeudi dernier. Il est venu jeudi dernier à la Revue. Il rencontrera Maurras et probablement Lasserre que nous prierons de venir. Nous serions très heureux que vous puissiez venir également. Vous trouverez là quelques-uns de nos amis qui ont tous lu vos ouvrages et qui partagent depuis longtemps les sentiments de respect et d'admiration que je me suis permis de vous exprimer. Nous nous réunissons à partir de cinq heures; j'y viens à partir de six heures, en sortant de mon bureau; si vous pouviez rester jusqu'à cette heure, je serai bien heureux de vous saluer au milieu de nos amis.

Je vous fais envoyer le livre de Lucien Jean qui vient de paraître au Mercure. Je suis sûr que ce livre vous intéressera beaucoup. Vous avez lu ce que j'en ai dit mais vous verrez qu'il contient beaucoup plus, et de très belles choses.

Croyez, cher monsieur Sorel, je vous prie, à mes sentiments affectueusement dévoués.

Georges Valois.¹

On comprend, à la lecture de cette lettre, le rôle joué par Valois dans la défense des intérêts de l'Action française à l'époque. Démarcheur de Sorel par le présent article, il est également celui de Péguy, mais, finalement, en vain pour ce dernier². Sorel, fort de relations intellectuelles importantes en Italie, souhaite y publier cet article. Mais il est en outre inquiet de l'attaque que subit le mouvement

¹ Lettre de Georges Valois à G. Sorel, le 12 mars 1910 (C.P.O., CORCQ-IV-107). [NDA] Le livre de l'anarchiste Lucien Jean (pseudonyme de Jean Dieudonné, ami de Charles-Louis Philippe) est *Parmi les hommes*; c'est un recueil de nouvelles [NDLR]

² En août 1908, l'auteur de *L'Enquête sur la Monarchie et la classe ouvrière* cherche à obtenir de Péguy sa réponse à cette enquête pour *la Revue Critique*. Péguy n'y répond pas (lettre de Georges Valois à Charles Péguy, le 2 août 1908; C.P.O., CORCQ-IV-107). – Une autre lettre de Valois témoigne de ses tentatives de récupération des *Cahiers de la quinzaine* et de Péguy au profit de l'Action française : « Là-dessus (la religion des primaires, les manuels), vous savez que nous sommes tout-à-fait d'accord, écrit-il. J'aurais voulu que nous le fussions jusqu'au bout, et sur le problème qui est capital dans notre cité terrestre. Nous rencontrerons-nous sur la route du Sacre ? Il a été le couronnement de l'œuvre de Jeanne d'Arc. Il faut y penser sérieusement aujourd'hui, surtout dans le pays barbare où vous évangélisez, puisque nous entendons de nouveau ces menaces du maître de la guerre. » Il poursuit en proposant à Péguy de publier Lasserre dans sa revue : « Maintenant, je veux vous faire part d'une idée qui m'est venue récemment. Lasserre vient d'écrire un roman qui est une chose bien curieuse. Il le publiera cet hiver. Mais comme il veut le publier d'abord dans un périodique, je lui ai parlé des *Cahiers*. Il a trouvé l'idée heureuse, et je l'ai prié de me laisser le soin de vous en écrire. Ayez la bonté d'y penser. Je crois que cela serait excellent pour les *Cahiers*; cela vous ouvrirait un public que vous ne touchez guère. Reste à savoir si cela conviendrait à celui que vous avez. Le roman de Lasserre ne vous gênerait pas. Mais il y a le nom de l'auteur. ». Lasserre ne sera évidemment pas publié dans l'organe de Péguy (lettre de Georges Valois à Charles Péguy, le 29 juillet 1911; C.P.O., CORCQ-IV-107). – Enfin, Charles Maurras envoie à Péguy les deux éditions de son *Kiel et Tanger*, dédiées en 1910 et 1913.

nationaliste, tout en admirant l'énergie déployée par celui-ci contre l'agresseur¹. Or Valois lui propose, pour la publication française, un organe, à ses yeux approprié, qui ne peut être que *L'Action française*, après le pavé que *Le Gaulois* a lancé dans la mare royaliste. Il informe également Péguy de ce projet le 20 mars suivant². Le lendemain, c'est Sorel qui écrit à son tour à Péguy et André Bourgeois, secrétaire des *Cahiers de la quinzaine*, pour les avertir de sa décision de ne pas publier l'article sur la Jeanne d'Arc dans les colonnes du *Gaulois*³, décision dont il informe également son ami Berth⁴. Une réunion est prévue dans les jours suivants, réunissant Valois, Lasserre, Prezzolini, et, sans doute, Maurras et Sorel⁵. Le fait que le projet de Valois aboutisse laisse entendre que Sorel assista à cette réunion⁶.

Ainsi, le jeudi 14 avril 1910, paraît dans les colonnes de *L'Action française* le seul article original de Sorel, couplé avec une publication, le même jour dans *La Voce* de Prezzolini. Un préambule, de la main de Georges Valois⁷, présente Sorel, Péguy et son œuvre. Valois y précise que « les écrivains qui connaissent les mouvements de l'âme française ont immédiatement placé le livre de Charles Péguy parmi les œuvres durables de la littérature nationale et Barrès, et notre maître Édouard Drumont, et Lasserre, ici même, n'ont pas hésité à reconnaître dans ce « Mystère » une nouvelle et profonde manifestation du patriotisme français. Leur jugement est aujourd'hui confirmé, avec une force singulière, dans une page admirable, *par le plus pénétrant et le plus puissant des sociologues français* : M. Georges Sorel. »⁸ Sorel, dans cet article intitulé « Le Réveil de l'âme française », apporte sa caution à la lecture de droite qui est alors faite de l'œuvre de Péguy. Pour lui, « dans vingt ans, le nom de Charles Péguy sera inséparable de la renaissance du patriotisme français », « cet ancien dreyfusard revendique pour les idées patriotiques le droit de diriger la pensée contemporaine », et « il sera fort intéressant de noter tous les incidents auxquels donnera lieu la lutte engagée autour du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* ». Il poursuit en notant que « tous les mufles sentent que le pouvoir politique dont ils jouissent aujourd'hui est menacé par une affirmation si âprement catholique de la tradition

¹ Plusieurs lettres à Lanzillo montrent l'intérêt que Sorel porte à cette polémique entre l'Action française et le *Gaulois*. – Le 1^{er} avril 1910, Sorel écrit : « Cher Camarade – Je reçois une lettre de G. Valois qui me dit qu'il vous a envoyé une collection de l'Action française, pour que vous puissiez juger, par vous-même, de la manière dont ses amis ont réagi contre le coup de Meyer. Les syndicalistes sont loin d'avoir eu autant d'énergie dans les moments difficiles. Il serait bon de faire connaître cet épisode en Italie. » (lettre de G. Sorel à Agostino Lanzillo, n°16 dans « *Cher camarade*... Georges Sorel ad Agostino Lanzillo. 1909-1921..., op. cit., p. 119).

² « Il serait démoralisant que des déclarations dont les conséquences sont d'une importance capitale parussent dans la feuille où, par l'œuvre d'un marchand juif, les Français ont été cent fois trahis. Je crois en outre, et je n'hésite pas à vous le dire, que votre mouvement serait condamné à la stérilité, et qu'il perdrait immédiatement une forte partie de la valeur qu'il tire de sa pureté et de sa spontanéité, si la naissance était en quelque sorte annoncée officiellement dans le bulletin de l'office de publicité qu'est *Le Gaulois*. » (lettre de Georges Valois à Charles Péguy, le 20 mars 1910 ; C.P.O., CORCQ-IV-107).

³ « Vous devez avoir reçu un mot de Valois vous demandant de ne pas faire paraître mon article dans *Le Gaulois*. Valois s'est beaucoup occupé de la *Jeanne d'Arc* et il faut tenir grand compte des raisons d'un homme qui ne ménage jamais son dévouement à ses amis. Il m'a rendu quelques services et je désire beaucoup ne pas lui être désagréable. Je suppose que vous auriez plus à perdre qu'à gagner à vous mettre à dos les amis de Valois en ce moment difficile pour eux : les gens ne pardonnent jamais à ceux qui les lâchent dans les crises. / Je suis donc décidé à retirer mon article et à ne pas accepter d'interview. » (lettre de Sorel à Péguy, le 21 mars 1910 ; C.P.O., CORCQ-IV-98).

⁴ Dans la lettre à son disciple du 23 mars 1910, citée précédemment, Sorel écrit : « J'avais fait sur la *Jeanne d'Arc* un article que Péguy s'était arrangé pour faire passer au *Gaulois*. J'ai écrit hier à Arthur Meyer de considérer que tout était rompu. Je ne me soucie pas que mon nom paraisse dans un journal de police. » (lettre citée, p. 102).

⁵ Une autre lettre de Valois à Sorel, faisant suite à celle précédemment citée, invite le philosophe à une réunion devant organiser une publication simultanée de son article dans les pages de *La Voce* et de *L'Action française* : « Si vous n'avez pas d'objection, nous pourrions en parler demain à Prezzolini, si comme nous l'espérons vous nous faites l'amitié de venir à notre réunion entre 5 et 7, rue de Rennes. » (lettre non datée de Georges Valois à Georges Sorel ; C.P.O., CORCQ-IV-107).

⁶ Nous n'avons cependant pas pu vérifier sa présence.

⁷ Peu avant la publication, dans la lettre non datée évoquée précédemment, Valois écrit à Sorel : « Voici ce que je voulais vous proposer pour votre article sur le *Mystère* : Publication simultanée dans *La Voce* et *L'AF*. Nous nous mettrions d'accord avec Prezzolini à qui vous remettriez le manuscrit et qui vous le remettrait après traduction. Et pour vous éviter la difficulté qui pourrait résulter de la publication dans *L'AF* [suite illisible : la lettre est déchirée à cet endroit], nous mettrions une note ainsi rédigée. » Cette note est celle qui figure en tête de l'article de Sorel, et que nous citons (lettre non datée de Georges Valois à Georges Sorel ; C.P.O., CORCQ-IV-107).

⁸ Souligné par nous dans G. Sorel, « Une page de M. Georges Sorel sur un livre de M. Charles Péguy », *L'Action française*, 14 avril 1910.

française » et qu'ils « cherchent à étouffer la voix de l'adversaire imprévu qui se dresse devant eux. » Sorel présente ainsi un Péguy ancien dreyfusard et porte-parole d'une Tradition renaissante, face au personnel politique alors en place et anciennement allié du même Péguy. L'auteur de *La Révolution dreyfusienne* contribue donc à caricaturer les idées de son compagnon et à l'amener vers le camp adverse de celui dans lequel Péguy se positionne toujours, ce que Péguy affirmera violemment dans *Notre jeunesse*. Pourtant, Péguy a lu l'article avant qu'il ne soit publié et ne vit aucune objection à ce qu'il soit publié dans les colonnes de *L'Action française*. Sorel voit-il juste en disant, comme le rapporte Variot, que son jeune protégé ne réalise pas quelles sont les forces intellectuelles en jeu alors, et le choix qui s'impose à lui ?

Accroissement des tensions avec Péguy

Le fait est que la parution de cet article, s'ajoutant aux précédents, en amalgamant trop l'auteur du *Mystère* aux milieux nationalistes, est à l'origine d'une réaction de celui-ci, et de ruptures avec de nombreux collaborateurs des *Cahiers*. La raison en est sans doute les difficultés que la revue de Péguy rencontre après cette vague publicitaire ambiguë¹. Paradoxalement, cette publicité peut créer, en effet, une hémorragie d'abonnements qui mettrait Péguy dans des difficultés sérieuses², ce qui inquiète Sorel par ailleurs. Jean Variot explique les états d'âme de son maître à l'époque, ainsi que ceux de Péguy. Sorel, comme nous l'avons vu, veut ancrer son jeune ami à droite. Il demande à Variot d'aller voir le comte de Mun pour parler de l'auteur du *Mystère de la charité* à cette grande figure du catholicisme français du moment³. De même, il écrit, le 30 mai 1910, à Bourgeois pour qu'il convainque Péguy d'aller voir monseigneur Baudrillart, dont il pense qu'il est à l'origine d'un article favorable à Péguy, paru quelques jours plus tôt dans *Les Débats*⁴. Variot décide de prévenir Péguy avant d'aller voir le comte de Mun. C'est alors que le libraire de la rue de la Sorbonne serait entré dans une rage folle,

¹ Jean Variot écrit : « Or, Péguy vivait de sa clientèle. Il n'avait pas d'autres ressources que le produit des abonnements aux *Cahiers*, et le commerce de sa librairie. Il venait de remporter un grand succès littéraire, mais à cette époque, l'inflation de la vente des livres était chose bien inconnue, et ce succès n'était pas susceptible de le faire vivre mieux. / La minorité parmi les *péguyistes*, – nous entendons par là un quarteron d'amis fidèles, parmi lesquels nous citerons Georges Sorel et Daniel Halévy – ne laissait pas de s'inquiéter d'une telle situation. Des désabonnements en nombre pouvaient prendre un caractère d'extrême gravité. » (J. Variot, *Propos de Georges Sorel, op. cit.*, p. 254).

² Le même Variot évoque en effet l'inquiétude du lectorat juif de Péguy, de ceux qu'il appelle également les *péguyistes* et en qui, selon nous, il faut reconnaître, en se débarrassant des allusions antisémites, les dreyfusards. René Johannet, proche de Sorel et subissant de plus en plus l'attraction maurrassienne, mettra en lumière l'importance de ce lectorat – en les identifiant toujours aux Juifs – pour les *Cahiers de la quinzaine*. Rien de plus normal, en fait, pour une revue née de l'affaire Dreyfus et ayant milité pour la cause du capitaine inculpé. – René Johannet écrit : « On peut hardiment affirmer que, sans les Juifs, Péguy ne serait pas devenu Péguy. Que ne lui ont-ils pas donné ? Ils lui ont donné des idées, des raisonnements, des préférences, des passions, ils lui ont donné des amitiés, ils lui ont donné de l'argent, ils lui ont donné une carrière. Il convient de prendre ici le mot *donner* au pied de la lettre. À deux ou trois reprises, sans l'argent juif, Péguy s'écroulait. Jusqu'à la fin, sans le contingent compact des abonnés juifs, les *Cahiers de la quinzaine* n'auraient pu vivre. C'est grâce au dernier fidèle d'Israël et de Judas qu'ont pu paraître les poèmes catholiques d'*Ève* et de la *Tapisserie* ; c'est le tribunal fidèle des fils de Jacob qui a payé le papier, les ouvriers, l'imprimeur, par l'entremise desquels Péguy annonçait aux libertaires sa conversion. / Au demeurant, n'est-ce pas Bernard Lazare qui, en fournissant à Péguy la nuance de son dreyfusisme, l'a orienté contre le combisme, décidant par là des prémices de son retournement de 1905 ? N'est-ce pas Bergson qui, en libérant Péguy du scientisme et du déterminisme, l'a doté d'une certaine philosophie, d'une certaine qualité de pensée qui se retrouve dans la teinte et les partis-pris du catholicisme de Péguy ? Ce n'est pas tout. Les Juifs lui ont fourni de la copie et des relations. Péguy s'est toujours entouré de collaborateurs et de partenaires juifs. S'il fallait à toute force caractériser l'atmosphère que l'on respirait aux *Cahiers*, je dirais qu'il y circulait un air juif. » (R. Johannet, *Itinéraires d'intellectuels, op. cit.*, p. 125).

³ « Vous devriez aller trouver le comte de Mun. C'est un homme. C'est un beau caractère. Vous êtes jeune. Il comprendra la démarche un peu osée d'un débutant de la vie. Allez lui dire ce qui se passe. Son influence est considérable et il peut trouver le moyen de faire vivre Péguy ! », aurait dit Sorel à Variot (J. Variot, *Propos de Georges Sorel, op. cit.*, p. 257). En fait, cette rencontre n'eut pas lieu.

⁴ « *Les Débats* du 11 renferment un article très élogieux d'Henry Bidou sur le *Mystère*. Cet article me semble avoir une origine ecclésiastique ; c'est très probablement l'expression de la pensée de Mgr Baudrillart. Il serait donc *absolument* nécessaire que Péguy allât faire une visite *sans retard* au recteur de l'Institut catholique. » (lettre de Sorel à Bourgeois, le 30 mai 1910 ; C.P.O., CORCQ-IV-98).

point de départ de la rupture qui interviendra deux ans plus tard avec Sorel¹. En effet, il semble bien que cet épisode marque un tournant dans le microcosme intellectuel qui nous intéresse ici ; il va non seulement amorcer une fêlure entre Péguy et certains anciens des *Cahiers*, mais également hâter le rapprochement entre Sorel, Variot, Berth, Halévy de même, et les maurrassiens. Selon nous, *L'Indépendance* se situe dans l'exact prolongement de l'histoire des *Cahiers de la Quinzaine*. Cette revue émerge dans un contexte de polarisation du champ intellectuel français entre les deux confins que sont le dreyfusisme et l'antidreyfusisme.

Pour Pierre Andreu, biographe de Sorel, la « publication de l'article de Sorel dans *L'Action française*, même si, au départ, elle n'avait été ni recherchée, ni voulue, marque [...] une date importante dans la biographie sorélienne de ces années. C'est de ce mois d'avril 1910 que l'on peut dater le rapprochement progressif qui conduira Édouard Berth jusqu'au Cercle Proudhon. »² C'est de cet événement et de ses suites que découlent, en partie, la rupture entre Halévy et Péguy en 1910, entre Sorel et Péguy en 1912, le projet de la *Cité française* en 1910 et la naissance, des suites de l'échec, de *L'Indépendance* et du Cercle Proudhon.

C'est dans ce contexte très particulier que Péguy publie, le 17 juillet 1910, *Notre Jeunesse*. L'essai, véritable profession de foi dreyfusienne, vise à corriger cette lecture droitiste de son œuvre, récupération qu'il a laissé faire et qu'il juge bon de freiner dorénavant. L'ouvrage est aussi l'occasion pour lui de régler ses comptes avec les compagnons des *Cahiers* ayant, bon gré, mal gré, participé à cette dérive. Comme se le rappelle Variot, ces compagnons sont un « quarteron », comprenant Sorel, Halévy, Berth et lui-même. Halévy, au même moment où Sorel publie son article sur la *Jeanne d'Arc* à *L'Action française*, publie aux *Cahiers de la quinzaine* son *Apologie pour notre passé* (avril 1910). Cet ouvrage participe aussi, du fait de sa sortie à ce moment précis, à la dérive de l'œuvre de Péguy vers la droite. En alimentant la thèse de la déperdition d'une mystique dreyfusarde, du moins dans l'une de ses possibles et effectives interprétations, cet essai inquiète Péguy, qui pourtant l'a lu et le publie. C'est dire l'importance du calendrier dans cette affaire. Dans *Notre Jeunesse*, Péguy prend Halévy à partie, en disant ne pas se sentir « ce poil de chien battu » qui caractériserait l'auteur de l'*Apologie*³. Surpris par l'attaque, Halévy décide de quitter les *Cahiers*. De même, Péguy affronte Jean Variot, dont il laisse déjà entendre les accointances royalistes⁴, en évoquant aussi, comme nous l'avons déjà dit, l'importance agaçante prise par Sorel aux jeudis des *Cahiers*⁵. *Notre Jeunesse* peut être vu comme un coup d'arrêt aux essais de récupération de Péguy par l'Action française. D'accord sur bien des points, les deux groupes s'opposent sur d'autres essentiels : la République, la Démocratie, l'antisémitisme, et, surtout, l'Affaire dont tous deux découlent, mais en se trouvant dans des camps adverses⁶. Le groupe dreyfusard en ressort modifié, bouleversé par les départs d'Halévy qui, dès lors, isolé dans le monde littéraire français, connaît lui aussi une série d'appels du pied des maurrassiens : de Berth qui, avant Sorel, s'intéresse de plus en plus à cette nébuleuse d'Action française, de Valois et de la *Revue Critique*, et de Variot. Sorel, en froid avec Péguy, continue cependant de se rendre rue de la Sorbonne.

¹ Selon Variot, Péguy se serait alors écrié : « Brave père Sorel..., c'est tout de même chic... Il est encore un de ces hommes qui peuvent s'inquiéter pour leurs amitiés... Pourtant, il faut bien qu'il se dise que je veux rester *moi-même*. Je ne veux rien renier de mon passé ; j'ai écrit la *Jeanne d'Arc* et je lui donnerai autant de suites qu'il sera nécessaire. Mais je ne lâcherai pas le principe des *Cahiers*, je ne lâcherai pas mes abonnés, dont il ne faut pas s'exagérer les inquiétudes à mon égard. » (J. Variot, *Propos de Georges Sorel*, *op. cit.*, p. 257).

² Page 49 de Pierre Andreu, « À propos d'un article de Sorel sur Péguy », *B.A.C.P.*, n° 33, janvier-mars 1986, pp. 45-51.

³ S. Laurent, *Daniel Halévy*, *op. cit.*, p. 217.

⁴ « La seule valeur, la seule force du royalisme, mon cher Variot, la seule force d'une monarchie traditionnelle, c'est que le roi est plus ou moins aimé. La seule force de la République, c'est qu'elle est plus ou moins aimée. » (C 157).

⁵ « Voilà, mon cher Variot, quelques-uns des propos que j'eusse tenus aux *Cahiers* le jeudi, si on y parlait moins haut, et si on m'y laissait quelquefois la parole. » (C 156).

⁶ Péguy écrit encore : « Quand je trouve dans *L'Action française* tant de dérisions et tant de sarcasmes, souvent tant d'injures, j'en suis peiné, car il s'agit d'hommes qui veulent restaurer, restituer les plus anciennes dignités de notre race et on ne fonde, on ne refonde aucune culture sur la dérision et le sarcasme et l'injure sont des barbaries. » (C 158).

Il cite, tout à la fin de son propos, ce mot de Michel Arnaud qui résume la position des *Cahiers* et de lui-même : « Tout cela c'est très bien parce qu'ils ne sont qu'une menace imprécise et théorique. Mais le jour où ils deviendront une menace réelle ils verraient ce que nous sommes encore capables de faire pour la République. » (*id.*, p. 254).

Mais à partir de ce moment-là, Péguy commence de voir en Sorel « un de ceux qui veulent l'entraîner dans une voie qu'il ne veut pas suivre, une déclaration publique de retour au catholicisme. »¹ Alors que le maître continuera de venir à la boutique de la rue de la Sorbonne, la gêne chez Péguy aura de plus en plus de mal à se raisonner. Cette première « crise » explique, à notre sens, que, de moins en moins le bienvenu chez Péguy, manquant de tribune et ne la trouvant pas là, Sorel glissera d'autant plus facilement du côté maurrassien, et répondra facilement aux avances alors faites par Valois et Berth, puis Variot.

Ajoutons que les séparations sont facilitées par les rancœurs personnelles de Péguy. Dévoué à la cause de sa revue, le libraire compte sur l'aide de ses compagnons. Or, il avait proposé à Halévy de prendre sa succession à la tête des *Cahiers* en 1909, voulant se consacrer à sa thèse et embrasser une carrière universitaire. Halévy, travaillant alors sur Nietzsche, refusa. Johannet, se fiant à Sorel, explique ainsi que cette rupture en 1910 vient surtout de ce que Péguy n'a pas pardonné à Halévy de ne pas avoir accepté cette offre². Des motifs analogues joueront certainement un rôle important dans la rupture finale de Sorel et de Péguy en 1912.

¹ Jean Variot, *Propos...*, *op. cit.*, p. 260.

² Cf. S. Laurent, *Daniel Halévy*, *op. cit.*

Nathalie Parain : une artiste lectrice de Charles Péguy

R. Vaissermann
Lycée Paul-Cézanne, Aix-en-Provence

Les péguistes ne semblent jamais s'être enquis de la personnalité de celle qu'ils connaissaient pour avoir illustré plusieurs poésies de Charles Péguy pour la NRF.

En 1947 paraissent *Cinq Prières dans la cathédrale de Chartres*, petit in-8° de 64 pages¹ avec trente-deux vignettes en couleur dues à Nathalie Parain. Un retraitage a lieu en 1950.

En 1951, *Sainte Geneviève. Dix poèmes*, petit in-8° de 64 pages avec trente-six images en couleur de Nathalie Parain « tout à fait réussies et s'adaptant bien aux poèmes »² ; le volume donne les trois sonnets sur Paris, les trois premiers jours de la *Tapiserie de sainte Geneviève* (deux sonnets et un quinzain), « Sainte Geneviève patronne de Paris » (en entier), des extraits des quatrième et cinquième jours de la *Tapiserie de sainte Geneviève* ainsi qu'enfin des extraits du finale d'*Ève* : « Morts parallèles de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc ».

En 1952 suit *Jeanne d'Arc. Cinq poèmes*, petit in-8° de 64 pages avec trente-trois images en couleur de Nathalie Parain, prix : 550 francs ; le volume propose un choix désordonné du point de vue chronologique mais thématiquement intéressant : les six quatrains des « Châteaux de Loire » (1912 ; P 833), « Deux prières » (P 48-49 et 50-53), les « Adieux à la Meuse » (P 80-82), les « Imprécations de Guillaume Évrard » (P 301-302), et une énigmatique « Tour vers les Champs » (P 306-313 avec coupures et 325-326), tous issus de la première *Jeanne d'Arc* (1897) ; des passages sont mal établis³, mais l'ouvrage, mêlant textes et illustrations, doit se juger sur l'alliance des deux : Marcel Péguy, « fils du grand écrivain et vigilant serviteur de sa gloire », comme le présentait le prière d'insérer, avait été chargé du choix et de l'édition des textes...

En 1954 : *Ève première mortelle. Stances*, petit in-8° de 58 pages avec trente-trois images de Nathalie Parain, « dessins délicatement colorés » ; l'édition, cette fois-ci soignée, ne comportant qu'une coquille aisément repérable⁴.

Force est de constater que l'illustratrice de ces quatre petits livres sait suivre avec attention le texte et s'en inspirer. Elle manie avec aisance métaphores simples et couleurs enfantines, ponctuant le texte dramatique d'îlots figuratifs sans prétention. Ce qu'Auguste Martin dit des illustrations de 1954 vaut pour le reste de l'œuvre illustrative de Nathalie Parain : « les images de Nathalie Parain, transposées dans l'humble réalité de notre vie, loin de prétendre commenter le texte, sont comme les fleurs séchées qui jalonnent les pages d'un livre de chevet. »⁵ Ses images sont simples, claires, lisibles et éducatives. Ses scènes colorées aux formes épurées et simplifiées entendent donner aux enfants le goût de la lecture de Péguy : qu'à cela ne tienne !

Certes, la série propose des livres d'étrennes à l'usage des enfants et nous aurions beau jeu d'affirmer que leurs textes sont loin d'être toujours parfaitement édités. Mais l'ensemble de l'œuvre poétique péguienne n'a pas, en 2008, d'autre éditeur que ce Marcel Péguy qui fournissait les textes des volumes édités par Nathalie Parain. Ne déprécions donc pas trop vite ces petits livres, d'ailleurs voulus bon marché bien que d'une esthétique exigeante, et destinés au grand public.

Mais qui était au juste Nathalie Parain ?

¹ Auguste Martin, *F.A.C.P.*, n° 7, nov. 1949, p. 18 ; le qualifier d'*in-16* est une approximation (*F.A.C.P.*, n° 93, 7 avril 1962, p. 27).

² A. Martin, *F.A.C.P.*, n° 26, juin 1952, p. 18.

³ A. Martin a déjà dénombré, avec son soin habituel, les principales coquilles de cette édition (*F.A.C.P.*, n° 33, mai 1953, pages 26-27) ; cf. *F.A.C.P.*, n° 168, 15 mai 1971, p. 3.

⁴ A. Martin, *F.A.C.P.*, n° 37, avril 1954, p. 24.

⁵ A. Martin, *ibidem*.

Natalia Tchelpanova¹

Gallimard prévient au début de chaque ouvrage : « Tous droits de reproduction réservés pour tous les pays y compris la Russie », comme on écrivait à l'époque. Et justement... Nathalie Parain (1897-1958) est née Tchelpanova, à Kiev. Son père, Georges Ivanovitch Tchelpanov (1862-1936) était un célèbre professeur de philosophie et de psychologie à Kiev et fut en 1907 nommé à Moscou, où Nathalie fit donc ses études, jusqu'à l'Institut des Arts décoratifs.

En 1917, la Révolution l'oblige à quitter l'Institut pour avoir un diplôme reconnu par les nouvelles autorités. Nathalie a alors comme professeur Pierre Kontchalovski (1876-1956), peintre de l'avant-garde russe. Elle étudie pendant un temps aux Ateliers supérieurs d'art et de technique, les fameux Vkhoutemas, avec David Petrovitch Chterenberg (1881-1948). Elle sort donc de son éducation artistique sous l'influence des constructivistes.

En 1925, elle rencontre Brice Parain (1897-1971), alors attaché culturel à l'ambassade de France à Moscou. Ils se marient en Russie en 1926 puis rejoignent Paris. Brice Parain entre alors à la NRF en 1927, comme secrétaire de Gaston Gallimard.

En 1930, Nathalie Parain illustre son premier livre : *Mon chat* sur un texte d'André Beucler (lui-même né à Saint-Petersbourg et petit-fils du général Souvorkoff), à la NRF bien entendu. Elle rencontre alors Paul Faucher, ami de son mari, qui est à la recherche d'illustrateurs pour sa propre collection de littérature de jeunesse : « le père Castor », chez Flammarion. Séduit par son premier travail, il entame avec elle une fructueuse collaboration ; entre 1931 et 1941, Nathalie Parain illustrera plus de seize albums parmi lesquels : *Je fais mes masques*, *Je découpe*, *Album magique*, *Crayons et Ciseaux*, *Ronds et carrés*, *Le Beau chardon d'Ali Boron*, *Noix de coco cherche un ami*, *Allons vite*, *Masques de la jungle*, *Bonjour Bonsoir*, *Faites votre marché*, *Jeu des Cris et des Bruits...* Illustratrice vedette du père Castor, Nathalie Parain possède une technique proche des papiers découpés et emploie des procédés cubistes, mais n'oublie pas la tradition russe² ni les jeux avec le papier de ses pratiques ludiques.

Elle fréquente alors la diaspora russe installée en France : Alexandra Exter (1882-1949), Nathalie Gontcharova (1881-1962), Michel Larionov (1881-1964), Fédor Rojankovski (1891-1970)... Elle est particulièrement liée à Hélène Guertik³. Nathalie Parain acquiert en France une solide réputation d'illustratrice de livres pour enfants au style avant-gardiste. Artiste de second ordre, dira-t-on ? Il ne faut pas oublier néanmoins qu'en Russie, le livre pour enfants était pris très au sérieux : poètes et plasticiens y ont souvent mis leur talent au service de l'enfance, sans penser déchoir.

Nathalie Parain illustre pour Gallimard *Châtaigne* de Tchekhov en 1934 puis, en 1937, les *Contes du chat perché*, composés en partie pour elle de l'aveu même de Marcel Aymé, qui lui écrit en inversant les rôles entre écrivain et illustrateur : « Je n'écris plus un *Conte du chat perché* sans penser à vos dessins, si bien que vous êtes maintenant responsable du texte et des illustrations », ou encore : « Je viens de me mettre à travailler pour vous. Je peux vous dire que j'ai déjà un poussin, un chat, un chien de chasse (chien courant) et un cerf avec beaucoup de bois sur la tête. »⁴ Bel hommage d'un écrivain, non dépourvu de galanterie, à une illustratrice, en un temps où, de l'aveu de Paul Faucher, les illustrateurs eux-mêmes n'avaient pas tous songé « que le livre d'enfants était digne de leur talent »⁵.

Nathalie Parain meurt en 1958 à Sceaux. En 1961, Brice Parain épousera Éliane Pérès en secondes noces.

¹ Sur la vie de Nathalie Parain, on consultera d'abord « Les lettres russes à l'enseigne de la NRF. La création du fonds (1911-1940) », page anonyme du site www.gallimard.fr consultée en décembre 2007 ; Michel Defourny, « Nathalie Parain », pp. 76-86 ainsi que tout le dossier « Autour du Père Castor » du numéro 186 de la *Revue des livres pour enfants*, 1999 ; Marianne Besseyre et Marie-Thérèse Gousset, « L'avant-garde russe dans l'Atelier du Père Castor », conférence aux Premières rencontres de l'Institut Est-Ouest, Lyon, 2-4 décembre 2004.

² Cf. *Baba Yaga*, Y.M.C.A.-Press, 1932.

³ Hélène Guertik (1897-1937) est un peintre originaire de Saint-Petersbourg. Accompagnée de son frère, peintre sous le nom de Paul Lusson, elle arrive en France en 1923, via Constantinople. À Paris, son amie Nathalie Parain lui présente Paul Faucher, pour qui elle réalisera onze *Albums du père Castor*, une affiche et plusieurs couvertures. Elle peignit aussi des écharpes pour Chanel. À son décès, Paul Faucher élèvera sa fille, elle aussi prénommée Hélène.

⁴ Cité page 3 de Juliette Cerf, « Marcel Aymé et les éditions Gallimard », *Les Mots du Cercle*, n° 28, avril-juin 2006, pp. 1-3.

⁵ Paul Faucher, conférence « La mission éducative des *Albums du père Castor* », Girenbach, 1957.

Charles Péguy, Brice Parain et la Russie

Nombre de points communs permettent de rapprocher Brice Parain¹ de Charles Péguy, tous deux « philosophes et essayistes » attentifs à leurs époques respectives et à la part de mensonge inhérent à tout langage (on retiendra de Brice Parain l'*Essai sur le logos platonicien* de 1942). Brice Parain, fils d'instituteur, mobilisé en 1917, est un normalien de la promotion des démobilisés, en 1919 ; il prépare l'agrégation de philosophie, à laquelle il est reçu en 1922.

Les lecteurs du *Porche* ont d'autres raisons de connaître Brice Parain. Car ce sont ses études de russe qui expliquent son séjour de deux ans en Russie et son intérêt constant pour ce pays. Ne crée-t-il pas en 1924 le Centre de documentation russe ? N'appartient-il pas en 1929 au Comité d'étude de Citroën pour l'U.R.S.S. et l'Asie Centrale ? Les liens de Brice Parain avec la Russie sont personnels depuis son mariage, et éditoriaux depuis 1927, année où, en effet, il entre dans l'équipe de direction de la maison Gallimard ; il y restera jusqu'à sa mort.

Chez Gallimard, Boris de Schlœzer trouva en Brice Parain un bon connaisseur de la langue et des littératures russes. Ils publièrent quinze ouvrages de la collection « Jeunes Russes » et offrirent au lecteur français un panorama des innovations de la jeune prose russe. C'est encore sous l'impulsion de Parain qu'un programme de traductions est lancé dans une nouvelle collection des « Classiques russes », complétant le fonds Bossard racheté par Gallimard. Un autre rachat jouera un rôle dans la constitution du fonds russe de Gallimard : celui des Éditions de la Pléiade, créées en 1923 par un émigré russe, Jacques Schiffrin, et dont la spécialité était l'édition d'œuvres russes du XIX^e siècle. Oui, l'une des plus importantes innovations éditoriales du XX^e siècle, la fameuse « Bibliothèque de Pléiade », est directement liée à l'histoire de la diaspora russe. Ajoutons que Brice Parain prend pendant les années 1930 la responsabilité éditoriale des colossales *Œuvres complètes* de Dostoïevski, projet depuis longtemps cher à Gaston Gallimard.

Un an à peine après son entrée chez Gallimard, Parain suggère à l'éditeur de s'ouvrir aux publications pour la jeunesse, en s'inspirant des livres russes qu'il connaît bien par sa femme, grandes collectionneuse de livres soviétiques pour enfants. Ce n'est qu'en 1934 qu'un plan éditorial est mis au point par Gallimard, et, à partir de cette année, Nathalie Parain réserve l'essentiel de ses travaux à Gallimard, notamment pour illustrer les contes de Marcel Aymé (de 1937 à 1958), aux côtés d'un autre Russe : Nathan Altman (1889-1970).

Après 1941, Schiffrin étant exilé aux États-Unis, Brice Parain sera chez Gallimard seul en charge de la littérature enfantine.

*

Quelle a été l'influence de Nathalie Parain dans la réception de Péguy ? Il est difficile de répondre à cette pourtant légitime question. Le talent de l'illustratrice et les années qui passent ont fait de ses volumes poétiques soit des ouvrages de collection, soit de petits livres défraîchis que ne remplace pas vraiment la première et plus récente bande dessinée consacrée à la vie de Charles Péguy. Où sont les extraits de Péguy à destination de la jeunesse ? Il y a huit ans, je m'entretenais avec Benoît Chantre de l'absence de « profil d'une œuvre » péguienne. Mais peut-être faudrait-il plutôt, de nouveau, une grammaire des formes simplifiée, une gamme de couleurs pures, des figures géométriques universelles, pour illustrer Péguy et montrer que cet auteur est neuf et jeune, ce matin. Ses humbles cahiers, son inchangée calligraphie d'écolier, même les thèmes de ce père de famille nombreuse mort si tôt : le père Péguy n'aurait pas à pâtir de voir rééditer ces ouvrages de Nathalie Parain, dont on ne cesse de rééditer les *Albums du père Castor*. Les besoins pédagogiques et l'intérêt des enfants auraient-ils tant changé ?

¹ Sur la vie de Brice Parain, l'essentiel se trouve dans : Brice Parain, *De fil en aiguille*, Gallimard, 1960 ; *La Nouvelle Revue Française*, n° 223 : « Hommage à Brice Parain », 1971 ; Georges Perros, « Avec Brice Parain », *Critique*, n° 169, juin 1961, texte repris dans *Papiers collés. II*, Gallimard, 1973 ; Marianne Besseyre (sous la dir. de), *Brice Parain, un homme de parole* Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2005.

Jean CLUZEL, *Jeanne d'Arc. La politique par d'autres moyens*, Economica, « Campagnes et stratégies », 2006, 304 pages, 28 euros

Ce livre de Jean Cluzel, sénateur de 1971 à 1998 puis secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, montre que la force morale permet « de lutter efficacement contre la tendance naturelle des choses à aller vers le pire ». Il reprend et développe le sujet d'un hommage à Alexandre-Henri Wallon prononcé à l'Académie des sciences morales et politiques, le 11 octobre 2004 : « Wallon, Jeanne d'Arc et la République » et qui commençait de la sorte (on peut le lire en entier sur le site www.asmp.fr) :

Pour ou contre Voltaire : tel est, pour une bonne part, l'enjeu politique et symbolique que représente Jeanne d'Arc à l'époque d'Henri Wallon. Bien avant d'être l'homme d'un amendement, Wallon fut celui d'une biographie, celle de Jeanne d'Arc, parue en 1860, rééditée six fois dans sa version intégrale, bientôt suivie d'une version abrégée (1867) et surtout d'une remarquable édition illustrée (1876). Sa diffusion fut considérable, autant que son efficacité, puisque cette prise de position fut capitale dans le processus de béatification de Jeanne d'Arc.

Wallon ayant publié plusieurs ouvrages sur l'Histoire sainte et les Écritures, ainsi qu'une réfutation de la Vie de Jésus de Renan, on pouvait estimer que ces enjeux d'exégèse et d'histoire étaient pour lui les plus importants. Il n'en était rien ; bien au contraire ; pour lui, la biographie de Jeanne est primordiale. Jeanne d'Arc est à la croisée de ses chemins : là où se rencontrent son œuvre d'historien, son action d'homme politique et son engagement catholique, en lui rendant possible de concilier la rigueur de la méthode historique et la ferveur de la foi chrétienne. Bien plus, il espérait qu'elle lui permettrait de réconcilier son Pays et son Église. Il voulait que la canonisation de Jeanne assurât les retrouvailles entre Rome et Paris.

Sa vocation fut d'œuvrer à la rencontre des deux Jeanne d'Arc : celle du Panthéon républicain et celle du Paradis catholique, afin de faire se fondre deux cortèges, jusque-là parallèles, mais derrière la même figure emblématique : d'un côté les fidèles de l'héroïne populaire et patriotique, de l'autre les dévots de la sainte visionnaire et vertueuse ; ou, si l'on veut, les partisans de la France révolutionnaire, et les serviteurs de la Fille aînée de l'Église. Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, les zéloteurs de la Jeanne laïque étaient, dans la première moitié du XIXe siècle, beaucoup plus nombreux et plus puissants que leurs concurrents catholiques.

Après avoir été ridiculisée par Voltaire, parangon de ces hommes des « Lumières » qui goûtaient si peu les mystères du Moyen-Âge, Jeanne d'Arc connut une véritable résurrection à l'époque du romantisme. Son grand poète ne fut pas Chateaubriand, trop occupé sans doute à se mesurer à Napoléon. Le mouvement ne vint pas non plus des défenseurs du trône et de l'autel, sous la Restauration ; au contraire, ceux-ci minimisaient l'épopée de Jeanne, accusée d'avoir outrepassé sa mission, et dont la fin tragique paraissait incompatible, à leurs yeux, avec la glorification de la monarchie, du clergé et de la noblesse.

Le grand « inventeur » de la Jeanne laïque et romantique fut Michelet. Avec lui, c'est une Jeanne « de gauche » qui accable la monarchie, le clergé et la noblesse, pour mieux exalter le Peuple. « Le mouvement romantique, a écrit Georges Goyau, aimait d'une passion quelquefois brumeuse les apparitions historiques où s'incarnait l'âme des peuples, les personnalités où des consciences collectives se résumaient et s'exprimaient : il fut séduit par Jeanne et l'on vit éclore, en 1841, l'hymne de Michelet »¹.

Cet « hymne » se trouve dans son Histoire de France, où Jules Michelet assène la phrase bien connue : « Oui, selon la Religion, selon la Patrie, Jeanne Darc (sic) fut une sainte. » Il ne nie pas le double sens de l'histoire de la Pucelle, et voit en elle comme la conclusion de l'aventure spirituelle du Moyen-Âge. Mais il ajoute, en forme de recommandation : « Quelle légende plus belle que cette incontestable histoire ? Mais il faut bien se garder d'en faire une légende. » Pour Michelet, il ne faut pas s'attacher au merveilleux des récits sur Jeanne d'Arc. Du reste, à propos de ses visions, il ajoute : « Qui n'en avait au Moyen-Âge ? ». Michelet ramène Jeanne sur terre : elle a bien existé, figure humaine, très humaine et vulnérable ; figure populaire surtout ; la Jeanne de Michelet est fille du Peuple et non fille du Ciel. Il conclut : « La Vierge secourable des batailles que les chevaliers appelaient, attendaient d'en haut, elle fut ici-bas... » Et c'était une « simple fille des campagnes, du pauvre peuple de France... Car il y eut un peuple, il y eut une France. Cette dernière figure du passé fut aussi la première du temps qui commençait. En elle apparurent à la fois la Vierge... et déjà la Patrie ». Ainsi, Michelet confond Jeanne et son identité populaire, pour mieux l'élever sur les autels de la Patrie et du Peuple. Pour lui, l'histoire de Jeanne est comme une charnière de l'Histoire de France : voici la dernière figure du passé et la première des temps modernes ; voici l'Incarnation du Peuple ; voici une femme qui, nonobstant sa virginité, donne naissance à la Patrie ; et jusque dans la mort effroyable de cette

¹ Cité dans Michel Winock, « Jeanne d'Arc », in Pierre Nora (dir), *Les Lieux de mémoire*, t. III : « Les France », Gallimard, 1992, p. 682.

martyre trahie par les siens, Michelet laisse apercevoir, en filigrane de son portrait de Jeanne, une figure christique. « Le sauveur de la France devait être une femme, résume-t-il. La France était femme elle-même »¹.

Les générations romantiques s'emparèrent donc de la mémoire de Jeanne, glorifiant l'héroïne médiévale avec un souci très inégal de la véracité historique.

Le public visé est, on le voit, varié : tout honnête homme non spécialiste de Jeanne d'Arc, ainsi que de jeunes lecteurs à qui, est-il précisé, s'adressent les notes de bas de pages ! L'ouvrage, écrit à destination d'un grand public, tient d'une fresque historique aux aperçus rapides et d'un essai politique aux envolées europhiles : curieux mélange.

Les meilleures pages décrivent, dans la cinquième partie, « Jeanne d'Arc dans l'histoire (XV^e-XXI^e siècles) », ce qui n'étonne pas venant du spécialiste réputé de l'audiovisuel et des médias qu'est Jean Cluzel. Mais pourquoi donc insérer dans un ouvrage sur Jeanne d'Arc cette troisième partie intitulée « Le Royaume unifié » (1461-1491) et centrée sur la figure d'Anne de France ? Et cette quatrième partie : « Jeanne de France, une Antigone chrétienne » (1476-1505) ? Jean Cluzel se lance-t-il dans un parallèle à la mode antique ? Pour une part, oui, mais il voit même dans Anne et dans Jeanne de France deux « disciples » de Jeanne d'Arc. À cette postérité étonnante de Jeanne d'Arc s'ajoute une recherche en ascendance. Et l'auteur de demander : « [...] peut-on aller jusqu'à prétendre que Jeanne d'Arc se situe dans la tradition de la Bible hébraïque ? » Pour reprendre avec quelque audace les termes nabokoviens, nous avons envie de dire : « Qui trop embrasse mal étreint. » Et ce, bien qu'il faille concéder à l'auteur une belle plume et certaines expressions frappantes : « Au théâtre de l'histoire il arrive que les femmes ne soient pas ombres légères. » L'ouvrage très aéré se donne un objectif très haut placé, même s'il exploite des lectures bien choisies (Philippe Contamine, Jean Favier sont les auteurs le plus souvent cités), parmi lesquelles nous saluons avec plaisir *L'Analyse des discours officiels pendant les fêtes du 8 mai de 1945 à 2003*, mémoire dactylographié de Yann Rigolet, que les membres de notre association connaissent bien, et trois ouvrages récents d'Yves Bruley, époux de notre secrétaire général adjointe.

Sur le plan matériel, nous avons relevé quelques coquilles mineures. Le seul vrai point noir du livre, ce sont ses illustrations : couleurs mauvaises, définition insuffisante, cartes trop petites, penchées même ! Heureusement faut-il excepter de ces défauts la première de couverture, une tapisserie allemande du XV^e siècle représentant Jeanne d'Arc arrivant dans Chinon, conservée au Musée historique et archéologique de l'Orléanais.

Patrick DREYER, *Jeanne d'Arc*, Thélès, 2006, 386 pages, 19,90 euros

Fruit de quatre années de travail, cette biographie est aussi l'œuvre unique d'un homme peu familier des bibliothèques. C'est en amateur qu'il écrit ce livre, où son propos s'efface souvent devant ses sources : usuels, livres et journaux, notamment le *Journal de Gien*, qui fit paraître dans les années 1950 une série d'instructifs articles d'érudition locale dus à Albert Pillard – ils constituent 107 pages du présent livre ! Parmi les historiens de valeur, il s'agit, principalement, de Régine Pernoud. On ne trouvera donc aucune erreur factuelle dans l'ouvrage, d'une excellente présentation.

La biographie elle-même tient en 217 pages, quand les annexes font 157 pages ; une telle disproportion n'est pas en soi gênante, mais se retrouve dans la biographie, qui fourmille de citations : correspondance entre Anglais et Bourguignons, journal du siège d'Orléans, témoignages aux procès de Jeanne d'Arc... Il n'est pas jusqu'à Péguy qui ne soit cité, ce dont nous ne saurions nous plaindre, pour un extrait des « Adieux à la Meuse » de la première *Jeanne d'Arc* (pp. 267-268 ; P 80-82). Patrick Dreyer entend donc s'effacer entièrement devant ses sources et, surtout, devant son sujet : soit, l'intention est louable et le résultat en est une vie détaillée, suivant l'ordre chronologique, qui se lit

¹ Jules Michelet, *Histoire de France*, livre X, dans *Œuvres complètes*, éd. Paul Viallaneix, Flammarion, 1978, t. VI, pp. 120-121.

très bien. Réécoutons donc, dans les dernières pages, l'effrayant Cauchon qui, en des termes annonçant les imprécations de Guillaume Évrard qu'on trouve chez Péguy (P 301-302), lit à Jeanne sa sentence le 30 mai 1431 :

Au nom du Seigneur, amen. Toutes les fois que le venin pestilentiel de l'hérésie s'attache obstinément à un des membres de l'Église, et le transfigure en un membre de Satan, il faut veiller avec un soin diligent afin que la contamination néfaste de cette pernicieuse souillure ne s'insinue à travers les autres parties du corps mystique du Christ. Aussi les décrets des Saints Pères ont-ils prescrit qu'il fallait que les hérétiques endurcis fussent séparés du milieu des justes, plutôt que de laisser réchauffer dans le sein de notre pieuse mère Église ces vipères pernicieuses, pour le grand péril des autres fidèles.

C'est pourquoi nous, Pierre, par la miséricorde divine évêque de Beauvais, et frère Jean Le Maître, vicaire de l'insigne docteur Jean Graverent, inquisiteur de la perversité hérétique, et spécialement député par lui en cette cause, juges compétents en cette partie, nous avons déclaré par juste jugement que toi, Jeanne, vulgairement dite la Pucelle, tu es tombée en des erreurs variées et crimes divers de schisme, d'idolâtrie, d'invocation de démons, et plusieurs autres nombreux méfaits. Cependant, comme l'Église ne ferme pas son giron à qui revient en elle, estimant qu'avec une pensée pure et une foi non feinte tu t'étais détachée de ces erreurs et crimes, puisque, certain jour, tu as renoncé à eux, tu as fait serment en public, tu as fait vœu et promesse de ne retourner jamais auxdites erreurs ou à quelque hérésie, sous aucune influence ou d'une manière quelconque ; mais, plutôt, de demeurer indissolublement dans l'unité de l'Église catholique et la communion du pontife romain, ainsi qu'il est plus amplement contenu dans la cédule souscrite de ta propre main ; attendue que par la suite, après cette abjuration de tes erreurs, l'auteur du schisme et de l'hérésie a fait irruption dans ton cœur qu'il a séduit, et que tu es retombée, ô douleur ! dans ces erreurs et dans ces crimes, tel le chien qui retourne à ses vomissements, ainsi qu'il résulte suffisamment et manifestement de tes aveux spontanés et de tes assertions, nous avons reconnu, par des jugements très fameux, que, d'un cœur feint plutôt que d'un esprit sincère et fidèle, tu as renié de bouche seulement tes précédentes inventions et erreurs.

Par ces motifs, nous te déclarons retombée dans tes anciennes erreurs, et, sous le coup de la sentence d'excommunication que tu as primitivement encourue, nous jugeons que tu es relapse et hérétique ; et par cette sentence que, siégeant en ce tribunal, nous portons en cet écrit et prononçons, nous estimons que, tel un membre pourri, pour que tu n'infectes pas les autres membres du Christ, tu es à rejeter de l'unité de ladite Église, à retrancher de son corps, et que tu dois être livrée à la puissance séculière ; et nous te rejetons, te retranchons, t'abandonnons, priant que cette même puissance séculière modère envers toi sa sentence, en deçà de la mort et mutilation des membres ; et, si de vrais signes de repentir apparaissent en toi, que le sacrement de la pénitence te soit administré.

R. V.

Poésies

A. Bouyssy

Son rire

Jeanne riait souvent. Elle était si Française !
Et quand elle riait, son rire sonnait clair.
Son âme, à fleur de peau dardait comme l'éclair,
Jusqu'à scandaliser la grave morgue anglaise.

« Elle rit ! » dit Cauchon, « prenez-en à votre aise ! »
Car les sorbonniqueurs prétendaient la juger
Sans qu'elle puisse rire et même répliquer.
Mais elle, d'un bon mot, les clouait à leur chaise.

Un soir, Charles pleurait. Soudain, sans crier gare,
Deux beaux éclats de rire explosent en fanfare.
Charles, surpris, voulut en savoir les raisons.

« Pardon, mon beau Dauphin ! », répondit la Pucelle,
« C'est que je vois là-bas fuir à la ribambelle
Et se culebuter Anglais et Bourguignons ! »

Qui est exactement cet « A. Bouyssy » qui écrit *À Jeanne d'Arc en marge de Quicherat. Sonnets et notes historiques* (Figuière, 1931) ? Toute lumière de nos lecteurs sur ce point nous serait utile.

Est-ce l'abbé Antoine Bouyssy, Agenais professeur de Rhétorique, bien plus tôt auteur d'une brochure sur l'histoire religieuse durant la période révolutionnaire (*Une page d'histoire religieuse* montrant que la Révolution ne fut pas antireligieuse mais seulement antisociale ; Agen, Lamy, 1892) et traducteur de littérature religieuse anglaise (Henry Edward Manning, *Morceaux choisis*, Delhomme et Briguet, 1895) ? Il semble que oui : le livre a eu besoin de *l'imprimatur* (27 octobre 1930) et il fut donné à Agen...

Toujours est-il que, dans la tradition de la poésie johanniste, nul n'a été plus fécond en sonnets : Bouyssy en écrivit plus de deux cent, fort érudits, s'appuyant directement sur la lecture de Quicherat et portant sur des thèmes parfois originaux, ainsi de la pièce que nous avons choisie, poème 164, à la page 185. Dans son avant-propos, l'auteur s'adresse à Jeanne : « Il n'y a plus de catholiques, ni de protestants, ni d'anticléricaux quand il s'agit de vous fêter. »

Сергей Аверинцев

Statera facta est corporis

(на тему Симоны Вейль)

*Весы, что выкуп весили,
за мир сполна отмеренный,
отъяв стяжанье Адово...*

Венанций Фортунат

Как все сошлось , как точно все сошлось :
итог всех долгих тяжб, итог всех правд
несогласуемых. Открылась правда
последняя, и эта правда – Крест.

Здесь, на Голгофе : в самой точке схода
материков, у средоточья мира ;
над черепом Родителя людей.

Как все сошлось, как точно все сошлось :

вот жесткий брус, четырехгранный ствол,
обтесанный. Ни ветви, ни листка ;
отсечено убранство. Это Древо
есть образ непреложной прямизны :
нагая истина, и чистота
беспримесная. Немошь без прикрас,
без утешный. То, чего нельзя
вообразить ; чего нельзя подделать
воображением. И вот *весы,*
что выкуп весили, за нас сполна
отмеренный. Без листьев этот ствол,
нагой и мертвый ; и висит на нем
нагой и мертвый Праведник. Вся правда
исполнена. Во всем пространстве мира
для праведного : место на кресте.
Что мы одно оставили для Бога
неоскверненным : немощь без прикрас.

Как жесток ствол, как тяжелеет тело...

Москва, 1986

Serge Avérintsev

Statera facta est corporis

(sur un motif de Simone Weil)¹

*Beata, cuius brachiis
pretium pependit saeculi,
statera facta est corporis
praedam tulitque tartari...*

Venance Fortunat²

⁴
*Comme tout concorde, comme tout exactement concorde :
bilan de tous les longs litiges, bilan de toutes les justices
dénies... Voici qu'est révélée la justice
ultime, et cette justice, c'est la Croix.*

*Ici, au Golgotha, point précis de rencontre
des continents, au point crucial du monde ;
au-dessus du crâne du Père des hommes³.*

Comme tout concorde, comme tout exactement concorde :

*voici la poutre rude, le tronc tétraèdre,
équarr⁴. Ni branches, ni feuillage ;
dépouillé d'ornement. Et cet Arbre
figure l'absolue rectitude :
nue vérité, et pureté
sans alliage. Impuissance sans fard,
sans réconfort. Ce qu'on ne peut
imaginer ; ce qu'on ne peut falsifier
par l'imagination. Et voici la balance,
qui a pesé la rançon, pour nous pleinement
mesurée. Ce tronc n'a pas de feuilles : il est
nu et mort ; et y pend
nu et mort le Juste⁵. Toute justice
est consommée. Sur toute l'étendue du monde
pour le juste : une place sur la croix.
Seule chose que nous ayons laissée pour Dieu,
non profanée : l'impuissance sans fard.*

Comme est rude le tronc, combien pèse le corps...

Moscou, 1986

Notes et traduction : Y. A.

¹ Inspirent le poète deux chapitres de *La Pesanteur et la Grâce* de Simone Weil (Plon, 1988, pp. 103-110) : « La Croix » et « Balance et levier ». On lit dans cette œuvre (p. 110) : « *Statera facta corporis*. C'est le corps crucifié qui est une balance juste, le corps réduit à son point dans le temps et l'espace [...]. La croix est une balance où un corps frêle et léger, mais qui était Dieu, a soulevé le poids du monde entier. »

² Extrait du « *Vexilla Regis* » du poète Venance Fortunat (530-609), qui le composa pour célébrer la victoire de la Croix et du roi y trônant avec bannière : le Christ. L'hymne fut chantée pour la première fois le 19 novembre 569 dans Poitiers, au passage de la relique de la Sainte-Croix portée au monastère de sainte Radegonde. L'Église reconnaît ce texte comme liturgique et l'utilise notamment à Pâques. Voici une traduction du quatrain : « Ô bienheureux arbre dont les bras / Portèrent la rançon d'ici-bas, / Tu pesas de ce corps tout le poids / Qui ravit au Tartare sa proie. » [note de R.V.]

³ Selon une tradition qui remonte au III^e siècle, c'est sur le Golgotha, « lieu du crâne », au pied de l'arbre du « fruit défendu » que se trouvent le crâne et les restes d'Adam.

⁴ S. Weil, *La Pesanteur et la Grâce*, *op. cit.*, p. 104 : « Croix. L'arbre du péché fut un vrai arbre, l'arbre de la vie fut une poutre [...]. Ève et Adam ont voulu chercher la divinité dans l'énergie vitale. Un arbre, un fruit. Mais elle nous est préparée sur du bois mort géométriquement équarri où pend un cadavre. »

⁵ S. Weil, *La Pesanteur et la Grâce*, *op. cit.*, p. 103 : « Pour être juste, il faut être nu et mort. sans imagination. C'est pourquoi le modèle de la justice doit être nu et mort. La croix seule n'est pas susceptible d'une imitation imaginaire. »

Extraits du *Pays d'avant* de Thanh-Vân Tôn-Thât

Thanh-Vân Tôn-Thât édite son premier recueil poétique¹. La majorité des pièces ici réunies avaient été présentées en décembre 2005 à Grenoble, déjà accompagnées d'aquarelles de Nicolas Journoud. Ces 48 petits poèmes d'une sœur à son frère forment le carnet de voyages à la destination inconnue (est-ce la langue française ou le Viet-Nam ?) et d'un retour incertain, épuisant. 2002 et 2007 sont les dates extrêmes des poèmes qui sont datés : six ans de quête, d'enquête généalogique ; et une voix qui entreprend de répondre par l'art : aquarelle et poésie.

On n'a jamais pu	Le pays d'avant
Le prouver	Il n'existe pas
Le retrouver	

Aussi les vers sont-ils brefs, d'une main qui palpe le pouls du quotidien, à la recherche de signes parsemés dans la vie minuscule des animaux, dans l'insouciance du présent, dans le spectacle de l'eau et de la nature où les maisons des hommes sont des baraques. Le temps paraît suspendu grâce au dépouillement des descriptions :

La barque frôle	Sous le ciel lisse
Les rives vertes	Hamac en toile
Maisons ouvertes	Sur les étoiles
Aux toits de tôle	Le bateau glisse

La langue se fait humble au possible, cherche ses mots tantôt sur une indication de rythme tantôt sur un son entendu. Mais les notes se dérobent, environnées de silences pessimistes, d'un désarroi que les animaux perçoivent.

Les pigeons se sont tus
Les moineaux sont partis
La colombe au bec rose
A quitté le balcon
L'hirondelle assoiffée
Se traîne sur le sol
Et les chats intrigués
S'ennuient dans la maison

Se déroulent des listes interminables, parce que l'émigrée de retour veut tout noter et que le temps presse aussi. Mais l'œuvre pourra-t-elle rendre cohérents ces aperçus ? Le ton pessimiste de la mélopée répond

À ceux qui ont creusé
La tête baissée
Leur sillon
Peu profond
À ceux qui ont tardé
À ceux qui ont gardé
La cicatrice vive
Le sang d'une autre rive

Quelques traces de la tradition poétique européenne rappellent les inflexions d'une *Ballade* que connaissent bien les péguistes (« Le Pays d'avant / Il est moussons / Violentes / Il est frisson / De voix lentes [...] / Devons-nous pleurer / Pays leurré »), ou revendiquent l'ivresse rimbaldienne (« Ô que ma quille éclate ! », épigraphe de « Départs. II »). Mais cette poésie n'est pas savante et fait don de soi, avec simplicité, à toute lecture amie « Tentée / Entée / Par le pays d'avant / Hantée / Par le pays d'ailleurs ».

¹ Thanh-Vân Tôn-Thât, *Le Pays d'avant*, Rome, Portaparole, 2007, 106 pages, 8 euros, ISBN 978-88-89421-45-1.